

“Les infos rock qu’il vous faut”

THOMAS RAGGI • AXEL BAUER • PETER GURALNICK

Numéro 179
Février 2026

FRANCE

Rolling Stone

Rolling Stone
Interview
**ANTOINE
DE CAUNES**

**JEFF
BUCKLEY**

Le documentaire

**SIGOURNEY
WEAVER**

“La science-fiction,
c’est l’histoire
de demain”

**BOB WEIR
JIMMY CLIFF**

Hommages

2000-2025

Les 25 singles rock
du XXI^e siècle

+

Zach Bryan
Cyril Mokaiesh
Mani Nordine
Harry Nilsson

JOAN BAEZ

“Rire est devenu un acte de résistance”



STATIONTOSTATIONDAVIDBOWIE

VINYLE ÉDITION LIMITÉE
50EME ANNIVERSAIRE



REMASTERISÉ À PARTIR DES
BANDES MASTERS ORIGINALES



RECORDED BY BOWIE HARRY MASLIN
PRODUCED BY CARLOS ALFARO
ENGINEERED BY BRIAN
BASSMAN
GUITAR BY GEMINI
VOICED BY GEMINI
GUITAR BY GEMINI
PHOTOGRAPH BY STEVE SCHAPIRO
FROM THE FILM
"THE MAN WHO FELL TO EARTH"



VINYLE 180 GR.
HALF SPEED MASTERING
& PICTURE DISC AVEC POSTER
EDITIONS LIMITÉES

23 JANVIER 2025

ROLLING STONE 179

BOB WEIR

Le dernier survivant du noyau originel du Grateful Dead a laissé derrière lui une vie entière dédiée à la musique et au rêve américain.

Par Richard Gehr
& Daniel Kreps

p. 52

2000-2025: LES VINGT-CINQ TITRES ROCK QUI ONT MARQUÉ LE DÉBUT DU SIÈCLE

PAR LA RÉDACTION

p. 45

THE WHITE STRIPES
Un riff imparable, une
chanson devenue
hymne: "Seven Nation
Army" en tête...

Michel Birnbaum

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

RÉDACTEUR EN CHEF Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Stéphane Chaumet
RÉDACTRICE GRAPHIQUE Ophélie Lebehot

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE Alma Rota

FABRICATION Anne-Lise Gonnet
gonnet.annelise@positivemedia.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Driss Abdi,
Loraine Adam, Philippe Barbot,
Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet,
Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David,
Renaud Dély, Alain Fréchet, Lauric Hennequin,
Dom Kiris, Philippe Langlé, Bruno Patino,
Samuel Regnard, Sophie Rosemont,
Denis Rouleau, Paul Vacca, Silvère Vincent.

RÉDACTION 53, rue Claude-Bernard,
75005 Paris.

Tél. 0144397820
redaction@rollingstone.fr

PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE
sales@rollingstone.fr • PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS
M.I.N.T./Fabrice Régy - fabrice@mint-regie.com -
Tél. 0143651956

ADMINISTRATION ET GESTION 53, rue Claude-Bernard,
75005 Paris - Tél. 0144397820
• PRÉSIDENT Michel Birnbaum

SERVICE DES VENTES TBS Services/Pascale Delifer -
1, montée de Saint-Menet, Espace La Valentine,
Bât. B, 13011 Marseille - Tél. 0140942223 • Numéro
réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse. Réassort et
quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

SERVICE ABONNEMENTS Offre valable jusqu'au
28 février 2026, réservée aux nouveaux abonnés. •
SERVICE CLIENT relationclient@rollingstone.fr •
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier
1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des
informations vous concernant en adressant un courrier à
Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France,
ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr Abonnement: bulletin
pages 6-7 - 1 an papier seul: 69 € - 1 an mensuel papier +
numérique: 79 € - 1 an papier + numérique (mensuel + hebdo):
158,90 €

PENSKE MEDIA CORPORATION (PMC)

CHAIRMAN AND CEO Jay Penske

PRESIDENT George Grobar

MANAGING DIRECTOR, INTERNATIONAL MARKETS
Debashish Ghosh

VP-INTERNATIONAL MARKETS Gurjeet Chima
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION,
INTERNATIONAL MARKETS Emma Wagner
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION,
INTERNATIONAL MARKETS Zach Mauer

ROLLINGSTONE

CHIEF EXECUTIVE OFFICER Gus Wenner

EXECUTIVE DIRECTOR Sean Woods

DIGITAL DIRECTOR Lisa Tozzi

CREATIVE DIRECTOR Joseph Hutchinson

DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY

CREATIVE DIRECTOR Maria Fontoura

PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND

PARTNERSHIPS Brian Szejka

ASSOCIATE PUBLISHER Jessica Grill

FOUNDER Jann S. Wenner

www.rollingstone.fr

Rolling Stone France is published by
RS FRANCE SAS under license from Rolling
Stone Licensing, LLC, an affiliate of Penske
Media Corporation. Rolling Stone® and © 2026
Rolling Stone, LLC. All rights reserved.

ROLLING STONE N° 179 - MENSUEL, numéro de
février 2026. Rolling Stone est une publication
éditée par RS FRANCE, SAS au capital de
1000 euros. RCS Paris 878718436. Siège social
et rédaction: 53, rue Claude-Bernard, 75005
Paris. Tél. 0144397820. Dépôt légal: premier
trimestre 2026. Diffusion: MLP. Numéro
de commission paritaire: 0128 D 82240.

ISSN: 1764-1071.12511. Les documents reçus ne
sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord
de l'auteur pour leur libre publication.

© 2026/RS FRANCE



LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE.
L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ
DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC,
ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

ORIGINE DU PAPIER: SUISSE

CE PAPIER: 100 % PEFC

ET 62 % RECYCLÉ

IMPACT SUR L'EAU (P TOT): 0,0066 KG/TONNE



ANTOINE DE CAUNES p. 56

FÉVRIER 2026 SOMMAIRE



AXEL BAUER p. 9

EN VRAC

"Ma vie va sans doute
être redéfinie par
l'état de ce pays."
JOAN BAEZ (p. 38)

Axel Bauer signe un album au songwriting épatant (p. 9). Cyril Mokaiesh revient, quant à lui, à la chanson rock (p. 12). Jimmy Cliff a tiré sa révérence, hommage (p. 17) et Paul Vacca s'interroge sur la permanence de l'effet papillon dans les charts (p. 19).

MAGAZINE



LE SHÉRIF p. 26

Un shérif justicier à l'ancienne, devenu héros d'Hollywood, était en fait un tueur en série (p. 26). Joan Baez se confie dans cette interview exclusive (p. 38). Quant à Antoine de Caunes, il replonge dans son passé d'enfant du rock (p. 56).

LE GUIDE

En sortant deux fois 25 titres, Zach Bryan réalise un double exploit (p. 62). Thomas Raggi a, de son côté, signé un live magistral à L.A. (p. 70). Le poisson rouge de Patino illustré par Navarro est notre BD du mois (p. 74) et Jeff Buckley est au cœur d'un documentaire (p. 78).



ZACH BRYAN p. 62

EN COUVERTURE

Joan Baez par Michael Ochs Archives



BEAT

Performing the Music of 80s KING CRIMSON

ADRIAN BELEW STEVE VAI
TONY LEVIN DANNY CAREY

10 JUIN L'Olympia, Paris

13 JUIN PMC, Strasbourg

BEAT-TOUR.COM / AEGPRESENTS.FR

**NOUVEAUTÉ
2026**

NOUVELLE BOUTIQUE

Plus claire, plus rapide, plus rock.
Tous nos numéros collector, mensuels, vinyles exclusifs,
abonnements et livres, désormais au même endroit.

SCANNEZ-MOI !



shop.rollingstone.fr

POURQUOI VOTRE ABONNEMENT COMPTE PLUS QUE JAMAIS ?

Depuis quelques mois, la concentration de la distribution dans les mains de **grands groupes** nous rend de moins en moins visibles en **kiosque**. L'espace dédié à la presse indépendante se réduit, et la **diversité culturelle** est clairement en danger.

En vous abonnant, vous nous permettez de défendre une ligne éditoriale indépendante, de faire émerger des artistes, de créer de nouveaux formats,

et de vous proposer des objets éditoriaux toujours plus exigeants : vinyles exclusifs, livres, collectors....

➤ Un abonnement, c'est moins cher que d'acheter tous les mois en kiosque.

➤ Et c'est essentiel pour faire vivre un média culturel libre.

Livraison rapide • Paiement sécurisé • Accès direct à vos contenus

..... Bulletin d'abonnements

Papier + Digital

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE

(PAPIER + DIGITAL 360°)

- | | | |
|---------------------------------------|--|--|
| ☐ 1 AN | ☐ France
métropolitaine: 79 € | ☐ UE: 89 €
☐ Suisse/Monde: 99 € |
| ☐ 2 ANS | ☐ France
métropolitaine: 129 € | ☐ UE: 149 €
☐ Suisse/Monde: 169 € |



• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

- | | | |
|--|--|--|
| ☐ 1 AN
(10 N°) | ☐ France
métropolitaine: 69 € | ☐ UE : 79 €
☐ Suisse/Monde: 89 € |
| ☐ 2 ANS
(20 N°) | ☐ France
métropolitaine: 110 € | ☐ UE: 139 €
☐ Suisse/Monde: 159 € |



BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ M^{ME} NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ M^{ME} NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

RollingStone

**NEW! OFFRE
FREEDOM**

Choisissez les magazines
que vous recevez!

NOUVEAUTÉ 2026

• Vous n'avez pas envie de vous abonner? Optez pour FREEDOM, l'abonnement sans abonnement pour du rock toute l'année en toute liberté !

• Vous créditez votre compte à prix avantageux une seule fois sur la boutique en ligne, puis vous choisissez librement, tout au long de l'année, uniquement

NOUVEAUTÉ
2026



PHILIPPE MANŒUVRE reprend le micro
pour un RADIO SHOW/PODCAST mensuel

Co-host : Alma Rota, éditrice de **RollingStone**

Diffusion tous les **dimanches à 11 h**,
les **mardis à 20 h** et les **jeudis à 21 h**

[rollingstone.fr](https://www.rollingstone.fr)



Et EN REPLAY sur toutes les plateformes



EN PARTENARIAT AVEC **Marshall** ET LA **fnac**

© ALAIN FRETET

EN VRAC

AXEL BAUER

L'HOMME QUI MESURAIT LE TEMPS

Grand 8 est un album intense et sans concession, où la voix croise des textes exigeants avec un rock organique, brut et élégant.

Par BELKACEM BAHLOULI

Photographie par YANN ORHAN

Il y a chez Axel Bauer une manière d'habiter le présent qui ressemble à une vraie leçon d'artisanat. Et c'est ce que l'on retrouve à l'écoute de *Grand 8*, son huitième album studio. Dès les premières notes, on comprend que le musicien a suivi une trajectoire en montagnes russes, un cycle de vie entamé il y a quatre décennies, fait d'ascensions thermiques et de descentes en piqué, où le songwriter aux trois millions de disques vendus n'a jamais consenti à lâcher la rampe de l'exigence. Ici, Bauer met à nu la dualité d'un homme qui a appris à conjuguer la tension électrique et l'apesanteur mélodique. Tout commence par un changement de fréquence, presque imperceptible pour le profane, mais capital pour celui qui vit de son souffle, donc de sa voix et de sa guitare. En retombant sur de vieilles archives, il est encore surpris de ce débit "cloué", de cette voix qui semblait rester en bas, dans la gorge. Aujourd'hui, le chant est là, posé, puissant, d'une clarté qui permet enfin aux textes de ne plus avoir à lutter contre le son. *"On est très proche d'«Ici Londres» au niveau vocal et de l'articulation"*, glisse-t-il. Cette voix, désormais "souveraine", est le pivot de *Grand 8*.

À l'été 2024, Bauer s'enferme au studio du Manoir. C'est un choix de résistance. Le studio, l'un des derniers sanctuaires résidentiels avant sa revente, offrait ce que le home studio ne pourra jamais donner: de l'espace, du temps et même un piano Bösendorfer. L'idée était de capturer le "jus" de la scène, ce son qui unit les musiciens après les deux années de la tournée Radio Londres.

"Les chansons que j'avais commencées matchaient bien avec l'idée d'enregistrer avec eux. On a été en résidence trois semaines dans un bel espace pour enregistrer et surtout une belle acoustique", se souvient-il. Avec Vincent Lechevallier à la batte-

rie, Xavier Zolli à la basse et l'impeccable Phil Almosnino aux guitares, Bauer a cherché l'organique. *"On a construit une base sans trop y penser, on a laissé jouer. On s'est surtout donné la possibilité d'enregistrer des titres très rock dans les conditions du direct, ce que tu ne peux pas vraiment faire quand c'est un assemblage piste par piste."*

Mais le rock de Bauer n'est pas qu'une affaire de décibels. C'est aussi une affaire de bibliothèques. Pour *Grand 8* et bien qu'il ait signé la plupart des textes, il a convoqué des plumes exigeantes, notamment Boris Bergman et l'éternelle Brigitte Fontaine. Avec Bergman, Bauer partage ce goût pour les ombres. *"Boris a cette façon d'écrire qui n'isole pas avec le réel. Il y a de la philosophie."* Et puis, il y a le choc Fontaine. Le duo "Merde à la mer," déjà culte avant même la sortie physique de l'album, est une pépite de provocation lettrée. *"C'est très punk dans l'attitude. Je suis tombé sur son texte et ça matchait formidablement bien. Brigitte répondait 'merde' à la mer. Tout d'un coup, c'est devenu un duo."* Face à la friolité des radios qui jugent le titre "choquant" ou "interloquant", Bauer sourit. Il sait que la chanson est un "antitube de l'été", une charge littéraire contre les clichés balnéaires.

Celui qui a jadis fait danser la France avec "Cargo de nuit" est aussi un technicien hors pair, un "geek" mais surtout un passionné de son qui ne laisse à personne le soin de réaliser ses disques. S'il

ET SINON?

TRILOGIE

"Alors non, je ne pense pas que ce soit le troisième volume d'une trilogie entamée il y a un peu plus de dix ans. On peut reconnaître un peu de la poésie de Peaux de serpent et de la puissance de Radio Londres. Musicalement, je parlerai plutôt d'une sorte de fin de cycle."

ICI LONDRES

"Quand j'habitais à côté d'Elephant & Castle, le boss du studio m'a appelé: 'On a un problème avec les Pogues. Ils font une BO et le guitariste ne s'en sort pas.' Ils ont emmené le musicien au pub, j'ai pris ma Gretsch et j'ai refait les intro des thèmes."



"Ce n'est pas un album de guitare, mais un album de combinaison de guitares."

délègue le mixage à des pointures internationales comme Mark Stent ou Jason Parris, à Los Angeles, il garde la main sur la texture. *"On se parle par WhatsApp. C'est un travail de dingue de faire tout ça."* C'est sans doute là le secret de la cohérence de *Grand 8*, *"un disque sans calcul. Tout le monde a donné ici le meilleur, sans concession"*. À l'arrivée, les solos de guitare ne sont jamais des démonstrations de force: *"J'ai fait un long solo. Oui. Mais ce n'est pas un album de guitare, c'est un album de combinaison de guitares."* Et, comme à son habitude, Axel Bauer écoute, il écoute beaucoup. Influences et écoutes foisonnent: *"De Rachmaninov à Dylan, en passant par TV on the Radio, Nick Drake ou Gino Vannelli. J'écoute de tout en fait. Ça peut être Steven Wilson, parce qu'effectivement, dans le progressive rock, il y a un fond. J'aime bien parce qu'il n'a pas peur d'être virtuose avec ses musiciens."*

"Chaque chanson trouve sa voie"

Et lit aussi, énormément, et ça se sent dans les textes. *"Je n'ai pas de temps limite avec les chansons. 'L'enfant prodigue', par exemple, c'était un début de chanson que j'avais fait en 2013... Chaque chanson trouve sa voie."* Et en se définissant comme un "outsider", il revendique une place à part dans le rock français et continue de chercher l'essentiel: la transmission d'une émotion: *"Il est dans la continuité du précédent, dans la mesure où, après Ici Londres, on est partis en tournée, donc avec cette équipe qui était avec moi sur scène. On a juste prolongé le moment."* Cette fidélité à son groupe imprègne l'enregistrement, sous la houlette de l'ingénieur Arnaud Bascuñana, qui a assuré les prises; Axel endossant, lui, le rôle de réalisateur et producteur.

Le résultat? Un album articulé autour de deux axes: un rock spontané, presque live, et une facette plus chanson, produite avec soin. Guitariste d'abord, chanteur par la suite, il

Sign O' the Times

LA HARD RAIN QUI S'APPRÊTE À TOMBER SONNERA-T-ELLE LA FIN DU MONDE?

Un cataclysme – guerres, climat, IA, égoïsme – menace l'humanité, ce que Dylan analysait dès 1964.

Par Yves Bigot

“Even Jesus would never forgive what you do” (“Même Jésus ne pourrait jamais pardonner ce que vous faites”).

Depuis 1963, on peut compter sur Dylan pour dire les termes.

Sans doute en raison de cette – fausse – théorie de la “fin de l’histoire” qui veut que la chute du mur de Berlin couronnerait la victoire définitive de la démocratie et du libéralisme, bien aidée par l’assoupissement confortable décrié par Pink Floyd (“Comfortably Numb”) dans lequel nous baignons, nous assistons, incrédules, en direct à sa démolition aveugle et sanglante par Donald Trump, Vladimir Poutine, Benyamin Netanyahu, les terroristes islamistes, ceux qui les imitent, les soutiennent et/ou les élisent.

Pourquoi, après tant d’années de progrès humain, social et culturel? La réponse est donnée par Springsteen à la fin de “Nebraska”, la chanson, où il donne voix au *spree killer* Charles Starkweather pour expliquer ses onze meurtres gratuits (plus ceux de trois chiens): “I guess there’s just a meanness in this world” (“Je suppose que ce monde est méchant”). La nature humaine, en somme. Cette névrose funeste, qui



APOCALYPSE
Incendies en
Californie,
janvier 2025.

annihile tout ce que l’humanité a tenté de construire depuis 1945, ne sera combattue – guérie semble impossible – que si tous ceux, terrorisés ou inconscients, se réveillent, et combattent le feu par le feu.

“Nous sommes à un carrefour. Nous entrons dans une bataille existentielle pour l’âme de l’espèce humaine”, alerte Roger Waters: “This is not a drill”.

Alors que la guerre semblait reléguée à des régions reculées et moins favorisées de la planète, mais épargnées par le danger nucléaire, se développaient de nouvelles menaces pour notre survie: la bombe du climat et désormais celle de l’intelligence artificielle et de ses avatars qui visent à remplacer l’humanité. Sans compter celle, concomitante, de ces narcissismes et égoïsme généralisés dont la baisse mondiale de la natalité n’est qu’une expression.

C’est comme si, parvenue à travers Instagram et Tik-Tok à une autosatisfaction absolue, l’espèce élevait l’altérité au point de ne plus se considérer dans un continuum mais comme une finalité: après moi, le déluge. Suicide collectif aussi généré, comme Dylan le redoutait, en raison de la crainte d’un monde d’apocalypse, de Gaza au Kivu, de rafles jusqu’au cœur de la Californie: “You’ve thrown the worst fear/That can ever be hurled/Fear to bring children/Into the world” (“Vous avez semé la pire peur/Qui puisse jamais être jetée/Peur d’amener des enfants/En ce bas monde”).

La réponse, on le sait, “souffle dans le vent”. Si l’on s’en tient à l’origine biblique de “Blowin’ in the Wind”, il s’agirait du Ruach originel de la Genèse, le souffle qui donne la vie, celui qui a formé la Terre. Dans l’Évangile de Jean, Jésus apprend au Pharisien

Nicodème que l’esprit de Dieu “est pareil au vent qui souffle où il veut, on en entend le son, mais on ignore d’où il vient et où il va”.

La réponse aux questions existentielles que Dylan pose, serait donc le Saint-Esprit, troisième composante du Dieu des Juifs et des Chrétiens. Dylan, lui “doesn’t need a weatherman to know which way the wind blow” (“N’a pas besoin d’un Louis Bodin pour savoir de quel côté le vent souffle”). Il peut même facilement tourner débile (“Idiot Wind”) chaque fois qu’on l’ouvre, et on n’en manque pas ces jours-ci.

Tout le monde s’interroge sur la nature de cette pluie qui s’apprête à tomber (“A Hard Rain’s Gonna Fall”). Nucléaire comme on le redoutait au moment de la crise des missiles soviétiques à Cuba? Dans ce contexte, il s’agirait plutôt du Jugement Dernier. “When He Returns” ou pas... ®

Tout le monde s’interroge sur la nature de cette *hard rain*.

explique: "Comme tu sais, moi je suis guitariste au départ. J'étais même plus guitariste au début que chanteur. Ou plus compositeur qu'auteur. Je suis devenu chanteur par la force des choses, parce qu'en fait, je me suis rendu compte que je pouvais chanter aussi. J'aimais ça aussi. Cette évolution vocale est palpable: Et donc, je n'ai pas abordé les morceaux en me disant, tiens, je vais mettre de la guitare, ou tiens, je vais mettre du synthé, ou tiens, je vais mettre une boîte à rythme. Je ne conceptualise pas les choses comme ça. Je suis plus empirique et plus intuitif que ça en fait. Je considère que chaque morceau doit trouver son centre ou sa raison d'être. Mais vous savez, j'ai une place un peu bizarre en fait. Je suis une sorte d'outsider par moments. C'est comme ça que je me sens. Parce que je suis... je suis souvent trop rock pour la variété, trop variété pour les rockers." Et pourtant, *Grand 8*, est un manifeste d'authenticité. Un album qui, comme son auteur, mesure le temps sans le presser, et invite à prendre le temps d'écouter, contre les flux accélérés du monde. ®

CYRIL MOKAIESH

UNE FAIM POUR L'AGENCEMENT DES MOTS

Un nouvel album astucieux et définitivement rock qui signe un retour très attendu.

Par BELKACEM BAHLOULI

Serait-on face à quelque chose comme un retour aux sources denses, un gros son qui ne s'excuse pas? Très probablement. Car Cyril Mokaiesh, avec ce nouvel album, *Bonne chance pour la suite*, creuse davantage dans cette veine qui a caractérisé son travail depuis ses tout débuts, il y a vingt ans déjà. "Ah bien sûr, mon premier groupe..."

Produit par Romain Humeau, ci-devant frontman d'Eiffel, soit deux passionnés qui parlent musique, cherchent les mots justes. Les chansons arrivent nues, "juste des guitare-voix ou piano-voix" explique Cyril, puis s'habillent en studio pendant trois semaines, avec un luxe aujourd'hui presque indécrot: du temps. Du vrai temps. Pas celui des stories qui s'empilent sur les ré-

seaux, mais celui des cordes qui s'additionnent pour donner du souffle. Et du relief à ces pièces finement ciselées.

"Pousser le langage là où il m'emmènera"

Mokaiesh parle de son évolution comme d'un peintre qui aurait commencé par charger la toile de toutes les couleurs avant de finir à la mine de plomb. Il explique: "J' imagine que si j'avais été peintre, j'aurais commencé par en mettre partout. J'aurais sans doute terminé ma carrière en grisaille. C'est banal, dit-il, mais c'est juste."

Les débuts ambitieux, un peu trop chargés parfois, ont laissé place à une économie qui ne sacrifie rien de l'émotion. "J'ai un appétit, une faim même, pour l'agencement des mots, insiste-t-il.

LE TEMPS
L'artiste aime le temps long, celui qui permet de faire éclore des sons.

"Dire les choses plus directement, avec un souci d'esthétique poétique."



Photographie par LÉONCE BARBEZIEUX

My Back Pages

THE SHOW MUST GO ON... MAIS PAS À LA TÉLÉVISION!

La cérémonie des Oscars sera diffusée... Sur YouTube!
Par Bruno Patino

L'annonce n'a pas fait grand bruit. Quelques articles, repris ici ou là, factuels. Pourtant, difficile de ne pas y voir un changement de régime: ce sera désormais YouTube qui diffusera la cérémonie des Oscars. À partir de 2029, donc, et au moins jusqu'en 2033, la plateforme proposera la cérémonie en "live" aux abonnés à YouTube TV aux États-Unis, et gratuitement pour le reste du monde. Le partenariat, évidemment, concerne un dispositif plus large en termes d'événements liés de près ou de loin à la cérémonie ou à l'académie qui l'organise, mais l'essentiel est là: les Oscars à la télévision "classique", c'est fini. ABC, qui appartient à Disney, payait plus de 100 millions de dollars pour un moment de télévision qui, à son apogée, en 1998, avait réussi à être suivi par 57 millions de téléspectateurs. Ils n'étaient plus que 19 millions l'année dernière.

Les Oscars qui arrivent sur YouTube c'est la confirmation de ce que tout le monde, maintenant, sait: la filiale de Google est devenue la principale plateforme audiovisuelle aux États-Unis et dans le monde. Aux États-Unis, Nielsen mesure les parts d'audience des distributeurs d'images, linéaires et non linéaires: depuis plusieurs mois déjà, YouTube fait la course en tête, avec 12,5 % de part de marché, devant... le groupe



CHAÎNE
Changement
d'ère ou de
modèle?

Disney (10,5 %). Le triomphe est complet, puisque le service payant YouTube TV, qui comptait près de 10 millions d'abonnés début 2025, devrait devenir, en 2026, la principale offre de Pay TV aux États-Unis.

Face à ce passage de témoin au nouveau shérif dans la ville, Hollywood se rassure comme il peut: le show devrait rester le même, permettant de faire croire que, du côté du cinéma, rien ne change vraiment non plus. Pourtant, la soirée a été formatée pour la télévision. Sa présentation, l'alternance entre moments d'émotions et ressort comique, tout est fait pour l'écran que l'on regarde depuis son canapé, une canette dans une main, les chips dans l'autre. Difficile de penser qu'il n'y aura pas une révolution à venir en termes de rythme, de placement de caméra ou de dramaturgie...

Car nous sommes devant un changement d'ère. Il ne s'agit plus de savoir si le grand et le petit écran peuvent cohabiter, ce que veut démontrer la cérémonie actuelle en actant, implicitement, la supériorité artistique du premier sur le second, et la dépendance commerciale du second par

rapport au premier. YouTube a conquis la télévision, c'est chose faite. Et le cinéma? s'agit-il de le séduire, ou de le rassurer?

Ce mouvement intervient alors même que Netflix est en train de racheter Warner, certes détenteur d'HBO, mais aussi et surtout un studio de légende. Un achat qui peut ressembler à un acte d'allégeance d'Hollywood envers la Silicon Valley. À première vue, rien n'empêche l'interaction heureuse entre le monde des plateformes et celui des salles obscures. Les expériences ne sont pas comparables entre l'écran connecté et celui de la salle, qui invite au rituel d'un partage collectif avec des inconnus. Mais nous savons aussi, depuis le début de la révolution numérique, que si les expériences s'ajoutent les unes aux autres pour notre plus grand plaisir (nous voulons avoir le choix de toutes les options), les modèles économiques, eux, se détruisent de façon implacable. Les plateformes et les salles de cinéma proposent des expériences complémentaires, mais elles sont en concurrence pour la disponibilité des

œuvres dans le temps. La crainte du monde du cinéma est que l'offre ne soit bientôt plus suffisante pour soutenir l'intégralité du réseau des salles existantes. Et que ce mouvement provoque une rétroaction sur le genre d'œuvres produites, même si la nature de cette rétroaction est source de débat (moins de films? moins de premières œuvres? seulement des films à très gros budget? un changement d'écriture imposé par la logique de l'attention propre aux plateformes?).

On peut voir les mouvements de YouTube et de Netflix comme un moment unique qui marque la fin de la télé et du cinéma comme nous les avons connus. Mais l'autre hypothèse, qui n'est pas contradictoire avec la première, est de voir cela comme l'amorce d'un combat de titans entre les deux nouveaux monstres de la Silicon Valley: celui qui contrôle la production, et celui qui, petit à petit, engloutit les audiences. La fin de l'histoire n'est pas écrite, et, avec ces deux nouveaux maîtres en concurrence, le cinéma, finalement, pourrait bien à nouveau tirer son épingle du jeu. @

Il ne s'agit plus de savoir si grand et petit écran peuvent cohabiter.



Cyril Mokaiesh

Et puis j'essaie de pousser le langage là où il m'emmènera, je ne sais pas où. Mais il y a quand même une évolution dans ma manière d'écrire. Je crois que j'ai commencé en voulant dire beaucoup de choses. Comme tout le monde au début, on a plein d'idées." Les mots s'élaguent, deviennent directs, poétiques sans forcer. "Et puis je trouve, au fil des années, le besoin de dire les choses plus directement, avec un souci d'esthétique poétique." On sent l'influence de ses lectures (il lit beaucoup, le revendique même comme une hygiène de vie), mais aussi ce goût têtu pour la chanson française noble – celle des auteurs-compositeurs.

Toujours refuser la facilité

Et pourtant, le rock n'est jamais loin. Il cite Bowie en boucle en ce moment, Radiohead autrefois, un peu de

hip-hop anglais qui le fait vibrer, Chico Buarque quand l'humeur est brésilienne. Mais il reste fidèle à sa langue. Écrire en anglais? "Je ne saurais pas trop le faire, ou en tout cas avec une imprécision qui me poserait quelques problèmes." Une phrase qui dit tout: chez lui, la précision n'est pas une coquetterie, c'est une question d'éthique.

Et le LP à peine arrivé dans les bacs, la tournée se profile: le live se fera en trio – guitare, batterie multi-instrumentiste et ordi discret pour les séquences. Testé au MaMA, à la Boule noire, ce premier tour de piste en quarante-cinq minutes a surpris. Du gros son sans grosse machine, du muscle sans gras. Comme ses textes, finalement.

Il y a dans cette trajectoire quelque chose de touchant: l'ancien gamin du groupe Mokaiesh ("le bel échec du premier album solo", il le revendique sans rougir), devenu un "notable" ou presque de la profession (il rit en le disant), qui continue d'embrasser ses vieux complices et, surtout, qui refuse la facilité. Il parle de grandeur, de remettre de l'élan aux mots. Dans une époque où tout semble s'écrire en émojis et en formules réduites, c'est presque un acte de résistance. @

À QUOI SERT L'ARGENT?

"VOUS ÊTES MILLIARDAIRE? DONNEZ VOTRE ARGENT!"

Billie Eilish

HONORÉE PAR LE *WSJ MAGAZINE* après avoir fait don de 11,5 millions de dollars à des œuvres caritatives, la musicienne a exhorté les ultra-riches à faire davantage: "Les gens ont plus que jamais besoin d'empathie et d'aide."



Billie Eilish

PHILIPPE PASCAL

SIX ANS POUR FAIRE LA LUMIÈRE

Disparue en 2019, la voix iconique de Marquis de Sade et Marc Seberg revit à travers un album hommage.

Par ÉRIC DELON

Il aura fallu six années à Pascale Le Berre pour accomplir ce geste. Six années pour transformer la colère et le ravage en une œuvre artistique singulière. À l'automne dernier sortait l'album hommage à Philippe Pascal, figure majeure de la scène rock française des années 1980, chanteur de Marquis de Sade puis de Marc Seberg et disparu tragiquement en 2019. Dix chansons reprises par Étienne Daho, Dominique A, Alan Stivell, Nouvelle Vague, Axelle Renoir, Théo Hakola et d'autres. Un disque porté par celle qui fut pendant près de vingt ans sa compagne, sa claviériste, son binôme artistique. "Mon but, c'est de remettre Philippe dans la lumière, de dépasser la fin tragique de son suicide, d'élever la mémoire de cette matière



"Remettre Philippe dans la lumière."

poétique qu'il a laissée", confie-t-elle. Car Philippe Pascal n'était pas qu'un chanteur. C'était une présence, un performer d'exception, un homme habité par ses textes au point d'en souffrir jusqu'à l'insupportable.

Pianiste classique formée dans la campagne bretonne, Pascale Le Berre découvre la scène rennaise au début des années 1980. En 1983, après avoir joué dans le groupe Complot, elle rejoint Marc Seberg pour un concert au Bataclan, à Paris. Quinze jours plus tard, Philippe lui demande de rester définitivement. Commence alors une décennie intense: albums tous les deux ans, tournées régulières dans l'Hexagone, notoriété émergente.

"Philippe voulait se renouveler, sortir d'une chapelle, toucher un public plus large", explique-t-elle. Avec *Lumières & Trahisons*, sorti en 1987, le groupe touche au but. Durant ces années, une relation amoureuse s'installe entre les deux artistes. Le binôme va durer près de vingt ans. Après la séparation de Marc Seberg, les deux complices partent au Maroc, donnent un concert pour la lutte contre le sida, créent le duo Philippe Pascale. Pascale compose, Philippe écrit et chante. Puis vient 1995. Le chanteur annonce à son amoureuse qu'il arrête la musique: "J'ai tout dit et je n'ai plus envie de souffrir à cause de l'écriture." Pendant cinq ans, Pascale travaille avec Alain Stivell en tant que claviériste et arrangeuse. Philippe, lui, reste chez eux, lit, écoute de la musique, fait le jardin. Vers 2001-2002, le duo se sépare. Pascale part à Paris se consacrer à la musique, à l'image. Ils restent en contact.

"Philippe voulait se renouveler et toucher un public plus large."

Lorsque Frank Darcel, le guitariste historique de Marquis de Sade, veut sortir un troisième album, en 2019, et part enregistrer à New York, Philippe Pascal ne peut pas. "Il était toujours au même point de souffrance face à l'écriture." Le projet n'aboutit pas. En septembre de cette même année, il met fin à ses jours. Pascale est "ravagée et en colère". Le deuil sera long, douloureux. L'album hommage porte cette libération. Pascale a donné carte blanche aux artistes, ne choisissant que certains morceaux. Parmi les contributeurs, l'américain Théo Hakola, figure du rock alternatif français (Orchestre Rouge, Passion Fodder), qui avait interviewé Pascal en 1979, avant même de monter son groupe, en 1980. "J'étais à New York en 1977, en pleine époque punk. En revenant en France, j'avais vu Marquis de Sade aux Bains Douches. C'était le premier groupe français qui me plaisait vraiment. J'ai été séduit et presque envoûté par la voix de Philippe", se souvient-il. Leur amitié s'était construite sur scène, entre le Printemps de Bourges et les loges de Poitiers. Ce qui n'a jamais cessé de hanter Hakola, comme beaucoup de proches de Philippe, c'est cette fragilité incompréhensible chez un tel performer. "Son plus grand talent, c'était d'habiter la scène. Sa fin tragique me fait de la peine. J'ai peur de ne pas l'avoir aidé. Aurais-je pu faire quelque chose?" Six ans pour faire le deuil. L'album qui lui est dédié n'efface pas la tragédie, mais il permet de remettre cet artiste atypique dans la lumière, élever la mémoire de cette matière poétique irremplaçable. ☹

MANI NORDINE

DIPLOMATE DES SUPERSTARS

De Snoop Dogg à Lady Gaga ou Pharrell Williams: il connecte les plus grandes stars mondiales.

Par ALMA ROTA

Il y a des routes qui ne s'inventent pas. Mani Nordine, né Noureddine Dahmani dans un village marocain, incarne cette trajectoire improbable: des scènes du Conservatoire de Paris, d'où, à 19 ans, il décroche la médaille d'or face à 250 écoles du monde entier, aux studios de Los Angeles, de danseur pour Phil Collins et Stevie Wonder au patron

MILES KANE

UK & EU TOUR 2026



NEW ALBUM
SUNLIGHT IN
THE SHADOWS
OUT NOW

FRANCE

- 09.02 ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX
- 10.02 LE BIKINI, TOULOUSE
- 20.02 L'ÉPICERIE MODERNE, LYON
- 19.03 LE GRAND MIX, TOURCOING **COMPLET**
- 20.03 LE TRIANON, PARIS

RADICAL

Melody's Echo Chamber



EU/UK Tour 2026
France

- 25/02 SAINT-BRIEUC Bonjour Minuit
- 26/02 L'ORIENT Hydrophone
- 22/04 LILLE L'Aéronef
- 23/04 PARIS Le Trianon
- 24/04 NANTES Stereolux
- 25/04 ROUEN Le 106

RADICAL



Mani dirige American Artists Company.

d'AAC (American Artists Company), qu'il dirige aujourd'hui entre New York, Miami et Paris. Plus de 150 artistes, de Lady Gaga à Drake, de Bruno Mars à Snoop Dogg, lui font confiance. Et c'est dans l'ombre qu'il bâtit son empire. *"Il y a ceux qui rêvent, et ceux qui réalisent leurs rêves. Il faut choisir son camp."* Sa spécialité? Faire se rencontrer ceux qui ne devaient jamais se croiser. Akon et Bob Sinclar pour "Till the Sun Rise Up" (2017). Kanye West et R. Kelly pour "To the World" (2012), après des années de silence. *"Je les ai reconnectés. Ils ne se parlaient plus. Ils se sont serrés dans les bras. Le lendemain, ils étaient en studio."* C'est ce qu'il appelle être un "diplomate culturel": créer des ponts entre continents, genres, générations, et de Snoop Dogg à Pharrell Williams, il navigue au cœur d'un carré d'as du hip-hop et de la culture urbaine mondiale. Mais ce don vient de loin – de la survie, de l'apprentissage sans mentor. *"Quand j'ai commencé, je ne savais même pas comment faire une feuille de route de concert. J'ai copié les gens. Personne ne m'a dit: 'Assieds-toi, je vais te montrer.' Tout ce que je vis est un rêve. J'ai toujours cette peur de manquer. Je suis un ancien pauvre."*



Nordine et Obama

Gérer des stars, c'est surtout gérer des ego. *"Celui qui te dit que c'est facile, c'est qu'il n'est jamais monté au front."* Mariah Carey lui demande un jour de faire évacuer un village entier en Tunisie. Sa réponse: non. *"Son logiciel a bugué. Il y a des choses qui ne s'achètent pas."* Sa méthode? *"Avec les artistes, c'est de la diplomatie. Tu dis: assieds-toi, on va en parler. Il te dit non? Pas grave. Réfléchis, on en reparle demain. Un artiste a un ego surdimensionné. Il doit avoir le dernier mot, à toi de l'y amener."*

Derrière les paillettes, l'envers du décor. Sortir un artiste de prison la veille d'un show, gérer des vols annulés, des crises d'angoisse. *"Notre métier, c'est un Rubik's Cube géant. À la fin, t'alignes les bonnes couleurs. Mais t'as vraiment*

transpiré." Ce qui le hante le plus: la solitude des stars. *"90 % sont malheureux, vraiment. Ils peuvent passer des anniversaires ou Noël seuls et t'appeler. Quand ils aiment, c'est à la folie. Quand ils tombent, c'est un gouffre. Une rupture peut les tuer."* L'effet pyramide: *"Plus tu vas dans le succès, plus tu es seul. Michael Jackson a terminé tout seul."* Et il y a l'obscurité. Un artiste affrétant un jet New York-Londres-New York pour un ordinateur oublié. *"Qu'est-ce que tu peux faire avec un milliard dans un village? Construire une école, changer dix vies. Mais non. Ces gens-là sont parfois complètement déconnectés."* Cette conscience, Mani la doit à ses racines. *"Mon pays est une mine de savoirs, de traditions. Et aujourd'hui, ce qu'il nous faut, c'est ça: plus de transmission, moins de domination."*

Dans un monde où tout s'achète, Mani a tracé une ligne rouge: jamais d'enfants. *"On m'a proposé des trucs de fou. 'Produis ma fille de 15 ans, je te donne ce que tu veux.' Jamais."* Chez AAC, aucun mineur signé. *"Un enfant n'a rien à faire là-dedans. Sinon tu lui casses quelque chose. Regarde Justin Bieber, Michael Jackson, Britney Spears... Tous fracassés. Je suis un daddy cool, mais pas pour ça. Je connais la férocité du métier."* Il le sait: ce métier est une toile. *"Un réseau, c'est pas une base de données. C'est une araignée qui tisse. Et moi, je connecte."* Sacré agent de l'année 2023 aux World Influencers and Bloggers Awards, il mène un combat plus discret avec sa fondation pour les enfants atteints de malformation cardiaque. *"Aujourd'hui, je peux frapper à une porte, et elle s'ouvre. Et derrière, parfois, il y a une vie sauvée."*

Et si le jeune Mani, 17 ans, débarquant à New York avec ses rêves, devait recevoir un message? *"Don't worry. You're going to make it. Et il ajouterait: 'Tu vas y arriver, oui. Mais souviens-toi toujours de la marche que tu as gravie en premier.'"* @

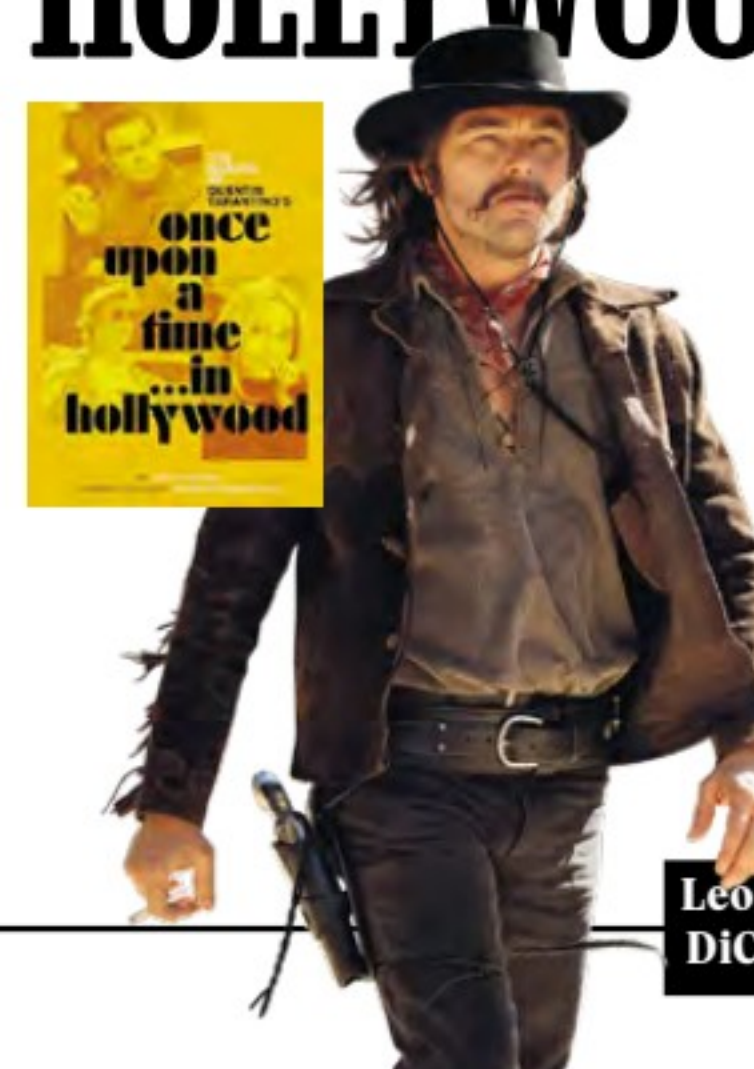
"Celui qui te dit que c'est facile, c'est simple: il n'est jamais monté au front."



Avec son ami Snoop Dog.

"PUTAIN DE HIPPIES!"

UNE VRAIE HISTOIRE HOLLYWOODIENNE



Leonardo DiCaprio

THE MAKING OF QUENTIN TARANTINO'S ONCE UPON A TIME... IN HOLLYWOOD

Le livre illustré de Jay Glennie regorge d'anecdotes **SUR LES COULISSES DU TOURNAGE**, issues d'entrevues avec Tarantino (qui a écrit l'intro), Leonardo DiCaprio, Brad Pitt, Austin Butler et bien d'autres.

À LIRE
(EN VO)

© AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DE MANI NORDINE -
DIPAPRIO: ALANZASI/SONY PICTURES

Hommage

JIMMY CLIFF
1944-2025

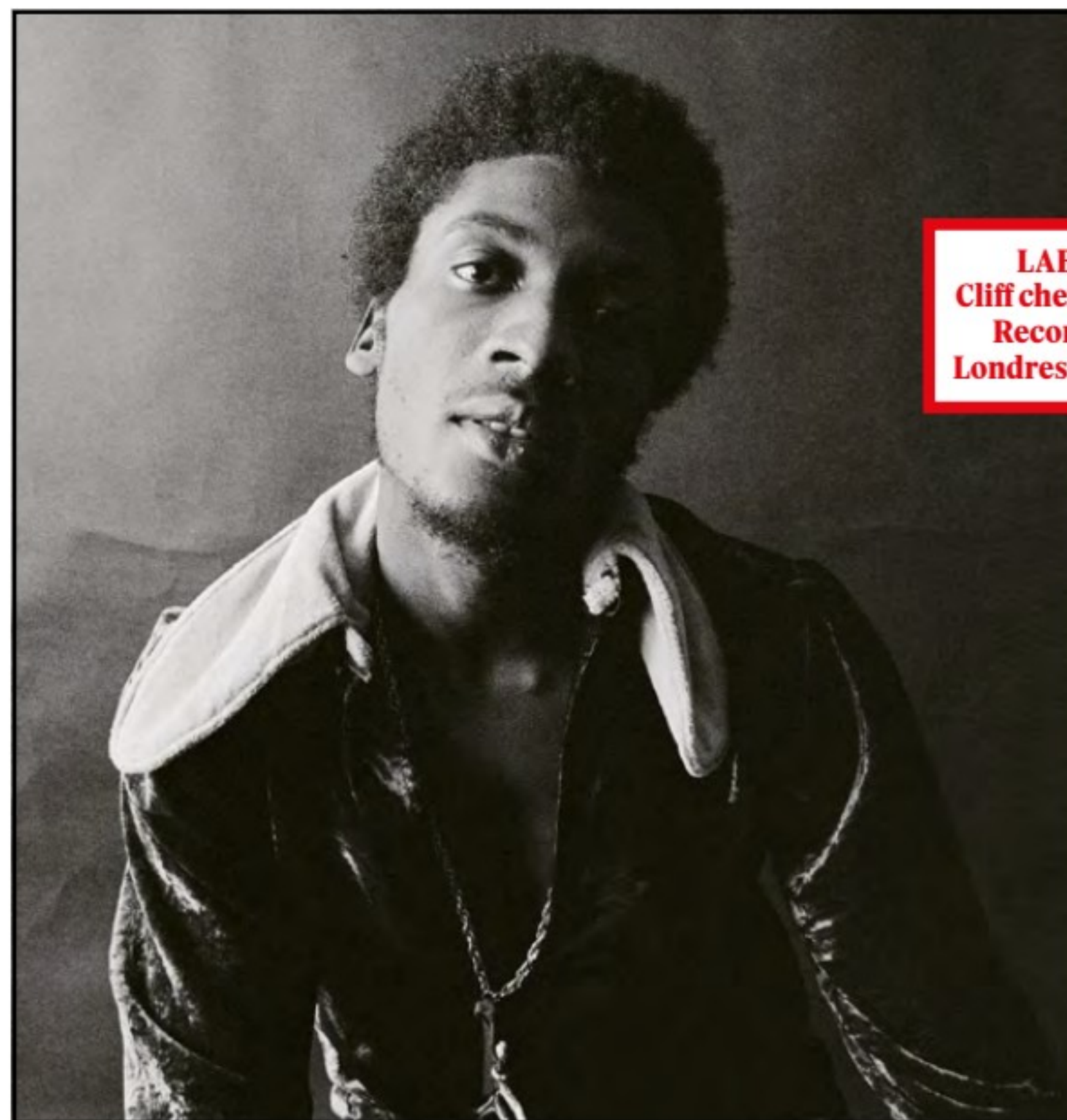
Un géant du reggae qui a influencé des générations.

Sa contribution
à la musique a été plus
qu'importante.

Par Rob Kenner

Une chose à propos de Jimmy Cliff: il a compris la mission. "Mon rôle était et est d'inspirer les gens", m'a-t-il dit en 1999 en Jamaïque, pendant le tournage d'une émission spéciale télévisée en l'honneur de Bob Marley. "Après un concert ou après avoir écouté une partie de ma musique, a-t-il expliqué, je veux savoir que vous vous sentez habilités à vous lever et à faire quelque chose pour votre vie, à améliorer votre vie... C'est le rôle que j'ai joué, et c'est le rôle que je continue à jouer. Je suis une personne qui vit pour ce temps-ci. Je ne vis pas dans le passé. Je vis maintenant. Je ne sais pas pour demain."

Vivre est ce que le chanteur, compositeur, acteur et humanitaire iconique faisait le mieux, même à 81 ans. Et donc sa mort, le 24 novembre, a été un choc car il avait prévu de s'envoler pour la France pour des vacances en famille avec sa femme, leur fils Aken et leur fille Lilty, et prévoyait aussi de visiter la Jamaïque pendant quelques jours pour voir comment sa ville natale de Somerton – une communauté rurale près de Montego Bay, où il est né James Chambers, le 30 juillet 1944 – avait tenu le coup pendant l'ouragan Melissa. "Il n'était pas malade, vous savez", confie le trompettiste et chanteur Dwight Richards, qui a été son directeur musical pendant plus de vingt ans. "Nous planifions toutes sortes de choses. C'est juste bizarre."



LABEL
Cliff chez Island
Records, à
Londres en 1971.

"En tant qu'artiste reggae, j'ai toujours été quelqu'un qui suit l'évolution de la musique, m'a-t-il dit pour un article de *Vibe*, en 2004. Nous avons évolué du ska au rock steady au reggae au rub-a-dub au raggamuffin et au dancehall."

Jimmy Cliff semblait si inébranlable, si constant: "L'héritage de cet homme est immense, assure Bounty Killer. Il transcende, genre... six générations et tous les continents. Jimmy était comme une falaise d'inspiration pour nous tous, les Jamaïcains." Buju Banton a loué les "compétences musicales impeccables et une voix inégalée de Jimmy, le qualifiant de vrai père et mentor qui était là pour moi en temps de besoin pour me rappeler mon but, avec des mots encourageants et une sagesse avisée".

Les stars du rock adoraient Jimmy Cliff. Il n'a jamais

rencontré Bob Dylan, qui aurait qualifié son morceau de 1970, "Vietnam", de "plus grande chanson de protestation jamais écrite". Il a cependant discuté avec Paul Simon, qui lui a raconté que Dylan et lui avaient passé une nuit à écouter son album *Wonderful World, Beautiful People*. John Lennon a enregistré une version de "Many Rivers to Cross", tout comme Martha Reeves et Billy Preston, Joe Cocker, Linda Ronstadt, Lenny Kravitz, UB40 et Cher, pour n'en citer que quelques-uns.

"Nous avons créé cette musique par besoin d'identité, de reconnaissance, a expliqué Jimmy. Avant cela, vous savez, pour obtenir un quelconque respect, nous devions toujours jouer de la musique américaine. Et nous en étions frustrés... De tous ces sentiments, ce que nous connaissons maintenant comme le reggae s'est développé."

En 2011, un an après son intronisation au Rock & Roll Hall of Fame, Jimmy a célébré la sortie d'un nouvel EP avec un set acoustique à New York. J'ai passé des disques avant qu'il ne fasse son truc. Debout à un mètre de la légende vivante alors âgée de 67 ans, perchée sur un tabouret de bar avec sa casquette à l'envers et les yeux fermés, grattant une guitare acoustique pendant qu'il chantait "Many Rivers to Cross" était comme une expérience hors du corps. Recevoir un poing serré de Jimmy quand j'ai joué son classique ska "Miss Jamaica" était un honneur au-delà des mots.

"Il avait toujours une vraie passion pour l'art qu'il créait" m'a dit Lilty, le jour où son père est décédé. Je pense qu'il voudrait garder cela vivant chez les autres." Dans l'une de ses dernières conversations avec Richards, Jimmy a exprimé son admiration profonde pour le héros jamaïcain Marcus Garvey. "Mais Dr. Cliff, vous aussi êtes un grand homme, lui a dit Richards. Je n'ai pas besoin de regarder Garvey pour voir mon héros. Vous êtes mon héros vivant." Jimmy a ri et répondu: "Bwoy, tu as raison, tu sais, Dwight! C'est bien de se sentir comme ça."

Depuis l'annonce du décès, le téléphone de Richards n'arrête pas de sonner. "Tout le monde m'appelle, dit-il. Et en Jamaïque, toutes les stations de radio le passent des heures et des heures. Le Premier ministre, le leader de l'opposition, tout le monde parle de Jimmy... Il était notre légende vivante. Maintenant qu'il est mort, il est toujours notre légende de la même façon. Et nous le gardons fermement dans nos cœurs." 📻

"Le Premier ministre et le leader de l'opposition parlent de Jimmy."



COUPLE MOTEUR

UN DUO TOUJOURS AUSSI INFERNAL

Les années se suivent...
et se ressemblent.

Par XAVIER BONNET

Un coup à toi, un coup à moi... Voilà peu ou prou à quoi se résume le haut du classement des ventes d'albums rock et metal. Car si, de semaine en semaine, quelques furtifs soubresauts viennent mettre un piment dans un ordre bien établi, les bilans mensuels demeurent, eux, toujours à l'avantage du duo Indochine-Linkin Park. Pour peu qu'ils aient concerné la musique, les incontournables "achats de Noël" n'ont rien changé. Comme si, là comme ailleurs, il s'agissait de ne prendre aucun risque au moment de glisser le présent sous le sapin.

Cette stabilité, pour ne pas dire ce gel des positions, ne se réduit d'ailleurs pas à nos deux... *luder maximo*, quand bien même ils complètent leur razzia gargantuesque avec un album live pour l'un, une compilation pour l'autre, les deux par ailleurs tauliers réguliers du Top 10. Ainsi Tame Impala et son *Deadbeat* si "généreusement" décrié par la critique s'accrochent à la troisième place du podium. À l'heure de compléter ce Top 10, Jean-Louis Aubert profite d'une fin de tournée française pour "enregistrer" et replacer son *Pafini* dans les hautes sphères, Måneskin peut

continuer à laisser ses différents membres s'aventurer dans des aventures parallèles (et individuelles) tandis que Scorpions prouve que repousser chaque année l'heure du départ en retraite reste un choix payant – pour lui en tout cas: un album live et une compilation dans le Top 15, rien que ça!

Bref, pour ce qui est du "Wind of Change", on verra ça une autre fois. Peut-être pas pour rien, après tout, si la période de Noël et de la fin de l'année se veut synonyme de trêve des confiseurs. Quitte à ce que tout le monde n'en tire pas tout de suite les marrons du feu, à l'instar de Gaspard Royant qui ferme la marche de ce Top 100 alors qu'il semblait avoir mis tous les atouts de son côté avec son album *All the Best for Christmas...* ®



Scorpions

Un éternel recommencement

Classement mensuel, 100 albums rock et metal pour décembre 2025,
du 21 novembre au 25 décembre 2025

1



BABEL BABEL
INDOCHINE
RCA/SONY

2



FROM ZERO
LINKIN PARK
WEA/WARNER

3



DEADBEAT
TAME IMPALA
COLUMBIA/SONY

4



COMING HOME LIVE
SCORPIONS
POLYDOR/UNIVERSAL

5



PAFINI
JEAN-LOUIS AUBERT
PARLOPHONE/WARNER

6



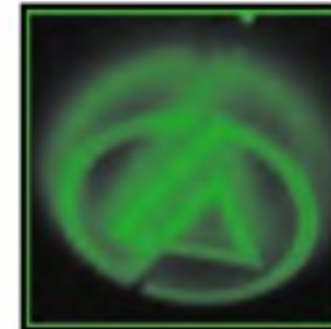
CENTRAL TOUR
INDOCHINE
RCA/SONY

7



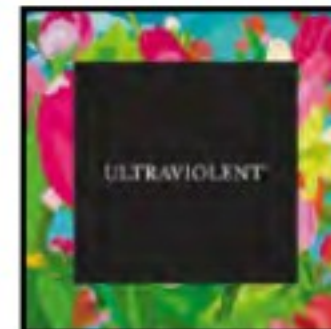
RUSH!
MÅNESKIN
RCA/SONY

8



**PAPERCUTS - SINGLES
COLLECTION 2000-2023**
LINKIN PARK
WARNER

9



ULTRAVIOLENT
KYÔ
RCA/SONY

10



THE CRANBERRIES
MTV UNPLUGGED
POLYDOR/UNIVERSAL

snep

SCPP

Official
Charts Company

Classement officiel de la SCPP établi par OCC. Tous les droits de reproduction
et de communication au public sont réservés à la SCPP.

Trends

LE NOLLIPAP, C'EST GRAVE DOCTEUR?

Quand un tsunami planétaire ne produit qu'un haussement de cils chez vous.

Par Paul Vacca

L'effet "nollipap", c'est d'abord celui, inconfortable, que vous ressentez désormais à chaque fois que vous consultez des listes de charts. Celle à gauche de cette chronique peut-être, mais plus encore en prenant connaissance des 20 titres les plus streamés de 2025 par Spotify. Un moment de solitude océanique, l'impression de ne pas faire partie du monde des vivants: un zombie en matière de musique. Pas un titre que vous connaissiez, sans parler de le siffler sous la douche.

Mais, cher lecteur, rassurez-vous. Vous n'êtes pas le seul et ce n'est pas – uniquement – le fruit d'un largage générationnel. Non, l'effet "nollipap", c'est aussi et surtout la nouvelle règle d'airain de notre écosystème culturel.

Car si, en 1972, le scientifique Edward Lorenz conceptualisait dans le monde physique un "effet papillon" – selon lequel le battement d'ailes d'un papillon au Brésil était susceptible de provoquer une tornade au Texas –, force est de constater que, cinquante ans plus tard, dans notre monde musical, c'est l'inverse qui se produit. Un effet papillon à l'envers – que nous nommerons donc "nollipap" – où une tornade dans



les charts provoque au mieux un battement de cils dans votre salon ou un haussement d'épaules à la machine à café.

Évidemment, il a toujours existé des angles morts générationnels, où des pans entiers de la musique restaient inconnus aux adultes tout en étant plébiscités par les teenagers – et inversement. Mais, passé un certain seuil, et a fortiori quand il tutoie les sommets des hits, le succès finissait par toucher tout le monde: on parlait alors de "mainstream", cette vague culturelle dominante qui emportait tout le monde sans distinction. Il était, de fait, physiquement impossible d'échapper à des phénomènes tels que "La Macarena", "Thriller" ou le "Petit Bonhomme en mousse"... C'était même à ça que l'on reconnaissait un succès mainstream: il s'imposait même à ceux qui n'en voulaient pas.

Avec l'effet "nollipap", le bonheur c'est qu'on n'a plus désormais à subir le (mauvais) goût des autres. Mais avec lui, c'est peut-être aussi un peu de l'effet magique du mainstream qui s'évapore: celui des titres que nous adorions détester. ®

Cet effet est devenu une règle.

Psychofer



NORMAL ISN'T
FEBRUARY 6TH



L'engouement pour le dernier album de Måneskin, *Rush!*, a dû s'avérer très exigeant. Une longue pause vous a-t-elle paru vitale?

Oui, prendre ce break était nécessaire et nous a permis d'aborder de nouvelles dimensions, d'expérimenter avec de nouveaux ingrédients... Au bout du compte, nous cumulons un paquet de choses nouvelles qui vont nous servir à enregistrer bientôt le nouvel album, en l'abordant avec un esprit neuf.

Comment votre vie a-t-elle changé en quelques années? De passer de ce musicien de rue à rockstar?

J'ai pris le temps de retrouver mes amis à Rome et de tout faire pour garder les pieds sur terre, de conserver cette vision intacte du monde réel. Lorsque l'on tourne ainsi aux quatre coins du monde, on se retrouve dans des situations folles, et c'est donc une nécessité de savoir redescendre. J'ai la chance d'être quelqu'un de très concentré.

Au sein de Måneskin, Damiano reste ce latin lover et Victoria "fait l'amour au public" avec son sens du groove, tandis que vous êtes définitivement ce guitar hero qui apporte l'électricité. Et si Damiano a sorti son album solo de crooner pop, le vôtre, *Masquerade*, est un véritable postulat: il n'y a ici que rock'n'roll, et l'attitude qui va avec...

Oui, et heureusement j'ai grandi avec tous ces groupes que mon père m'a fait découvrir à travers tous ses vinyles, qu'il s'agisse d'Anthrax, Sabaton, beaucoup de trucs metal comme Slayer, Metallica, Guns N' Roses, Led Zeppelin: j'ai bénéficié de tout ce background, et aujourd'hui c'est un immense honneur que de pouvoir impliquer toutes ces personnalités incroyables dans mon disque.

Vous avez travaillé avec votre ami Tom Morello, qui a donc produit votre album. Votre amitié remonte à votre collaboration sur le morceau "Gossip". Comment cette relation a-t-elle évolué depuis?

J'ai en effet rencontré Tom il y a

un peu plus de deux ans et nous avons adoré travailler ensemble. Il m'a emmené à un paquet de concerts, ici, à L.A. et nous avons vraiment passé beaucoup de temps tous les deux, et même à Rome lorsqu'il s'y rendait. C'est devenu un véritable ami et même un mentor. Alors oui, lorsque le moment s'y est prêté, je lui ai demandé s'il accepterait de superviser l'enregistrement de mon album et de coordonner les parties de tous les autres invités. Tout s'est fait si spontanément et naturellement, après avoir tant partagé nos visions sur les nouveaux jeunes musiciens et l'avenir du rock. Il a accepté immédiatement, sans hésiter.

Et vous vous êtes même permis d'affronter votre maître en duel sur cette véritable battle de guitares qu'est le morceau "Keep the Pack"...

En effet c'est une véritable bataille! Un vrai grand moment où l'on combine nos deux différents styles. J'ai branché ma guitare dans son ampli et testé alors de nouvelles possibilités: j'ai énormément appris de cette expérience et il m'a vraiment encouragé à suivre mon instinct sur pas mal d'idées... Tout s'est fait sans stress et sans pression.

***Masquerade* démarre en fanfare avec "Getcha!", comme si vous vouliez harponner l'auditeur. Le titre évoque même Audioslave, voire "Good Times Bad Times", non?**

Oui un peu sur l'intro, en effet! Bien sûr que j'ai été inspiré par Led Zeppelin, c'est l'un de mes groupes fétiches depuis toujours! J'ai donc écrit cette chanson avec Beck, ici, en passant du temps dans un studio ensemble. On cherchait un chanteur: c'est fascinant que Nic Cester ait pu s'approprier le morceau. Et tout s'est mis en place: Tom m'a dit que Chad Smith était dans la pièce d'à côté et qu'il allait lui demander s'il voudrait bien jouer dessus! Il lui a répondu du tac au tac: "Eh ben oui, pourquoi pas!" Aussi simple que ça! C'est surréaliste!

L'album balance donc d'un invité à l'autre: était-ce l'idée de base d'être entouré par

Q&R THOMAS RAGGI "COMBINER DIFFÉRENTES GÉNÉRATIONS"

Le guitariste de Måneskin défend son premier album, produit par Tom Morello et boosté par un casting de rêve.

Par JEAN-CHARLES DESGROUX





tant de musiciens qui viendraient apporter leur personnalité et leur couleur à votre musique? Avez-vous composé chaque morceau avec un nom en tête, ou bien ont-ils tous été sollicités au fur et à mesure?

Un peu des deux en fait. Luke Spiller est un super ami, tout comme Nic, et je les voulais tous les deux depuis le début. Mais je me suis aussi fait de nouveaux amis, comme Sergio [Pizzorno ndla], que j'ai rencontré à Londres pour la toute première fois, et ça a fonctionné immédiatement entre nous.

L'un des grands moments de cette sélection est assurément "Lucy", interprétée par Upsahl...

Je voulais depuis le début avoir une voix féminine sur mon disque, et j'ai rencontré Upsahl il y a à peu près un an. Nous avons tout de suite organisé une session ensemble et elle a été incroyable. Je suis arrivé avec le riff et elle s'est mise dans le morceau aussitôt. Elle a une voix fabuleuse et elle déchire: il y a un côté mélancolique dans ses mélodies, mais en même temps cela reste agressif et très roc, la combinaison reste parfaite.

Vous avez même choisi de chanter vous-même deux morceaux, en particulier "For Nothing". Cela a-t-il représenté une grosse pression de devoir vous laisser aller derrière un micro?

Oui, en effet, cette année j'ai essayé de sortir de ma zone de confort. J'ai donc essayé de chanter cette mélodie et me suis rendu compte que ça pourrait être cool. C'est venu tout naturellement et du coup j'ai chanté sur deux de mes chansons! La mélodie de "For Nothing" m'est venue il y a environ deux ans lorsque je me trouvais dans une chambre d'hôtel, et elle n'est plus sortie de ma tête. Une chanson peut prendre beaucoup de temps à voir le jour: celle-ci m'a pris environ trois mois pour pouvoir trouver un juste équilibre entre ma voix, les arrangements et les parties de guitare.

Et Masquerade se situe pile entre esprit old school et

attitude new school. Votre amour pour le classic rock et les sonorités seventies est évident, mais c'est idéalement fait en compagnie de jeunes gens qui, comme vous, regardent vers l'avenir...

Je suis bien d'accord: j'ai essayé de combiner toutes ces différentes générations, à commencer par Tom et moi qui venons pourtant de deux mondes bien différents! Je n'ai que 24 ans et j'ai beaucoup à apprendre, en toute humilité; alors que lui est une véritable légende. C'était rassurant d'avoir sa main sur mon épaule et de travailler ensemble pour faire quelque chose d'attrayant et de définitivement rock pour les nouvelles générations.

Cela a-t-il été un exercice intimidant de travailler sur cet album solo, et de ne pas faire partie d'un groupe où l'on peut compter les uns sur les autres?

J'ai pu avoir tellement d'échanges avec Tom ainsi qu'avec les guests, qu'au final ça m'est apparu comme un énorme groupe! C'était tout aussi "challengeant" de devoir gérer les différentes personnalités et avis de chaque artiste; d'autant que ce n'est pas si facile de trouver le juste ton à chaque fois, entre les goûts de ces musiciens et les miens, et que ça puisse coller au milieu. Et, bien sûr, j'ai accepté ce challenge, avec bonheur.

Dans quelques heures vous allez vous produire sur la scène mythique du Whisky a Go Go. Cela prend-il plus de sens ici que de participer à un show spécial à Rome, par exemple?

Bien sûr Rome c'est ma ville, et je l'adore – il y a tellement d'endroits iconiques, comme le Circus Maximus –, mais pour moi, c'est très important d'être à Los Angeles, d'autant que la plupart des groupes avec lesquels j'ai grandi viennent d'ici. The Doors, Guns N' Roses... tant de scènes incroyables viennent de L.A. C'est super important pour moi, parce que c'est tout simplement mon rêve! Slash est la raison pour laquelle j'ai pris une guitare en premier lieu, avec son attitude de frontman. Alors jouer ici avec Tom et tous ces gens, ça va être fou! @

Affaires Internes

“UN JOUR, LA DIGUE CÉDERA. ET CE JOUR-LÀ...”

Tout prédit la victoire du RN en 2027... à cause d'une classe politique obsédée par son propre sort?
Par Laurent Bazin

C'est un refrain lancinant, une rengaine qui finit par devenir une sorte d'évidence: en ce début d'année 2026, la France est prête à basculer. Le RN peut gagner. La preuve? Un sondage a donné pour la première fois le candidat lepéniste gagnant à la prochaine présidentielle, quel que soit son rival au second tour et quel que soit le candidat. Le Pen ou Bardella, le tarif est le même: 53 %. Ce n'est plus une hypothèse mais une probabilité et nous, tous, acclimatés désormais à l'idée que l'extrême droite peut, voire va, arriver au pouvoir en France.

Sur France Inter, la machine à chercher les coupables est déjà lancée: “CNews a-t-il fabriqué le vote extrême?”, demande sans frémir l'animatrice de la radio publique à ses invités, le premier lundi de l'année. Comme souvent, on prend le symptôme pour la maladie, en oubliant que ce n'est pas l'entreprise idéologique des radios, des télé et des journaux du groupe Bolloré qui ont fabriqué le ras-le-bol des millions de Français qui votent Le Pen, mais le mépris, le déni et l'impuissance de la classe politique face à ce qu'ils vivent au quotidien et ne supportent plus: l'insécurité, l'immigration, oui, bien sûr,

mais aussi les déserts médicaux, économiques et sociaux, l'effondrement du service public, du pouvoir d'achat, le creusement des inégalités scolaires et on en passe... Lassés de voir la gauche désertier les classes populaires pour une jeunesse urbaine qui ne représente pas le pays, et la droite braconner sans vergogne à l'extrême en période de conquête pour mieux souffler le tiède au pouvoir, ils ont décroché.

Alors, oui, ils regardent CNews en boucle, comme les rednecks américains écoutaient Fox News, avant la première élection de Trump, parce qu'ils ont l'impression que quelqu'un, enfin, leur dit ce qu'ils désespèrent d'entendre. Parce que, chez eux, l'inquiétude l'a emporté sur l'espérance.

Pire: on a beau alerter, encore et encore, sur la nature profonde du RN, pointer les lacunes du parti, la faiblesse des candidats, leur inexpérience, les renvoyer à leur passé ou à leurs admirations présentes... Rien n'y fait.

Dans le journal *Le Monde*, le politologue Félicien Faury – qui a passé six ans à prendre le pouls de ces “*électeurs ordinaires*” et en a fait un livre – explique, par exemple, qu'il est inutile de répéter que Bardella n'est pas *fit for the job*: “*Ce qui pèse dans le vote des électeurs du RN, c'est la conscience d'une distance de classe entre leur monde et celui de 'ceux qui nous gouvernent'*”, explique le chercheur. *Aujourd'hui, la compétence compte moins que l'expérience de vie.* Autrement dit: peu importe que “Jordan” n'ait pas les diplômes de Wauquiez ou de



Macron, fait la même école qu'Attal ou qu'il n'ait pas le CV d'Édouard Philippe, ce qui compte, c'est précisément qu'il ne leur ressemble pas. Son livre a beau être affligeant (plus encore que le dernier opus de Nicolas Sarkozy), il y a la queue devant les centres commerciaux où il le dédicace... Parce que ses électeurs préfèrent un “*petit gars qui leur ressemble*” à une élite qui ne vient frapper à leur porte que tous les cinq ou six ans et leur fait la morale le reste du temps.

La vérité, c'est qu'une partie des Français en ont assez des donneurs de leçons et de ceux qui les prennent de haut. Ils en ont marre de se faire traiter de “*crétins*”, de “*salauds*” ou plus récemment de “*cons*” (Souchon) par des gens qui ne vivent pas leur vie, comme ils en ont soupé de voir la France bon teint des plateaux de télévision se moquer de la dernière sortie

de tel député bourrin du RN ou de la dernière formule creuse du jeune président du Rassemblement national. Chaque gloussement convenu, chaque humiliation cathodique, chaque ricanement, creuse leur détermination.

“*Un jour la digue cédera et, ce jour-là, le flot emportera tout*”, m'a dit Marine Le Pen, il y a dix ans. Cette fois, nous y sommes: la digue a cédé et le flot est lancé. À plus d'un an de la présidentielle, les partis français craignent d'être emportés, “*dévorés par l'ogre*”, pour avoir oublié de parler à ce pays qu'à Paris l'on dit “profond”. Syndrome Hillary Clinton à la mode tricolore. Les jeux ne sont pas faits, bien sûr: il reste un an pour réagir, c'est à cela que servent les campagnes. Mais si les sondages n'ont jamais fait l'élection, n'oublions jamais qu'il leur arrive quand même d'avoir raison. ®

À un an de la présidentielle les partis craignent d'être emportés.

Arène Politique

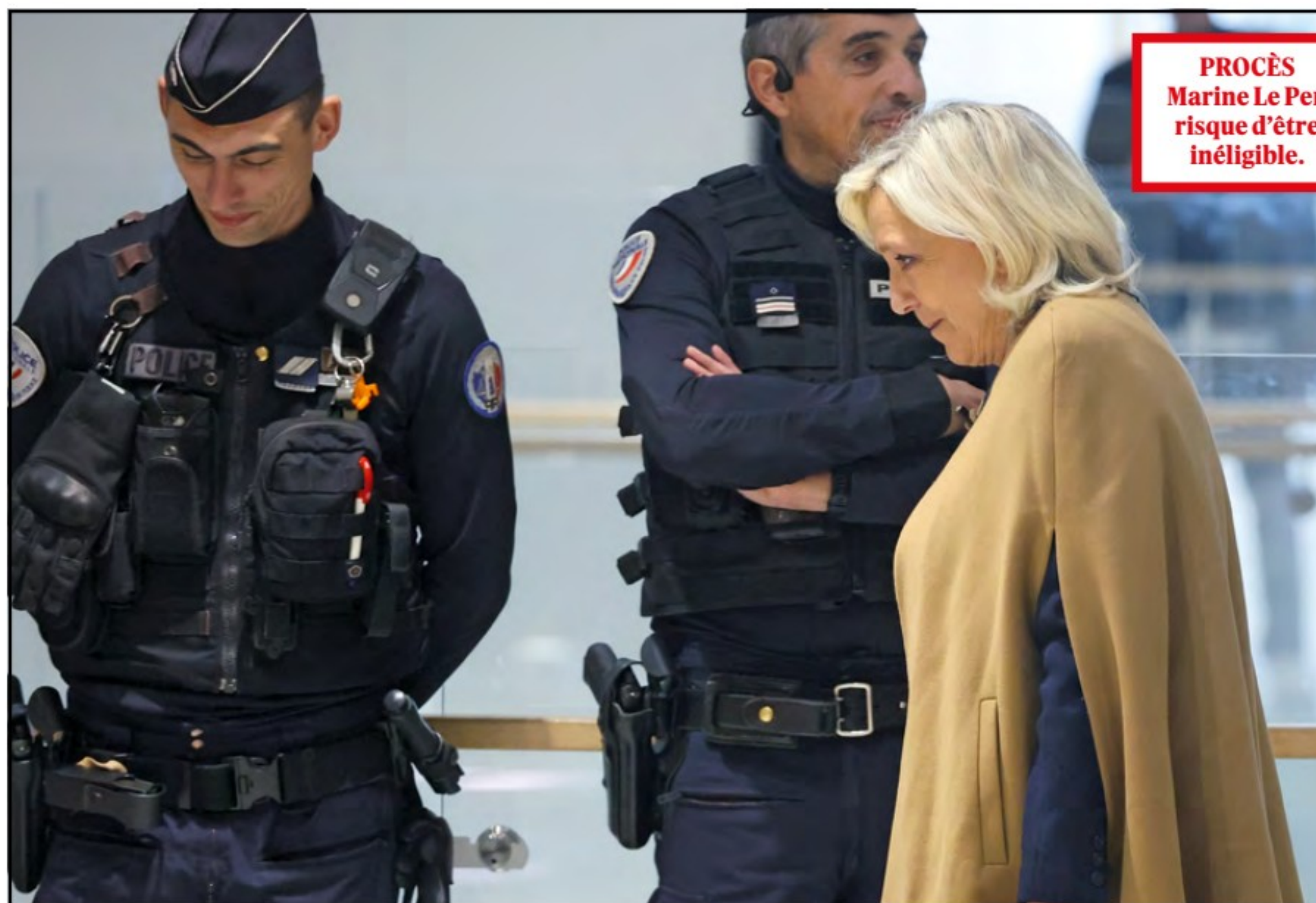
L'APRÈS-LE PEN A-T-IL DÉJÀ COMMENCÉ?

Le nom Le Pen ne figurera peut-être pas sur un bulletin de vote à la prochaine présidentielle. Ce qui rendrait la victoire de l'extrême droite plus menaçante encore...
Par Renaud Dely

Un an après le décès du fondateur du FN, Jean-Marie Le Pen, la justice prononcera peut-être l'acte de disparition politique de son héritière à l'issue de son procès en appel dans l'affaire des assistants fictifs. À huit reprises depuis cinquante-deux ans – la première fois, c'était en 1974 –, le nom Le Pen a figuré sur des bulletins à l'élection présidentielle, cinq fois avec le prénom du père, Jean-Marie, trois fois avec celui de la fille.

Si la condamnation de Marine Le Pen à une peine d'inéligibilité pour détournement de fonds publics est confirmée, le visage de l'extrême droite en serait changé. Débarrassée de ce nom maudit, jadis moteur et devenu boulet, elle aurait pourtant peut-être plus de chances encore d'accéder au pouvoir.

D'abord, parce que pour les électeurs du RN, l'après-Le Pen a déjà commencé. La cote de popularité de Jordan Bardella est plus élevée que celle de sa tutrice. Il obtient également de meilleures intentions de vote. Pour la première fois, fin novembre, une enquête l'a même donné vainqueur en 2027 dans tous les cas de figure, ce qui n'est



jamais arrivé à Marine. Selon le baromètre annuel de l'institut Verian publié par *Le Monde*, 56 % des électeurs d'extrême droite considèrent qu'il ferait un "meilleur président de la République" contre 30 % qui penchent pour Marine Le Pen.

Et puis la ligne Bardella semble plus efficace pour récupérer ce qui reste d'une droite en perdition prête à se vendre pour quelques strapontins ministériels. Il s'applique à draguer les patrons et milieux d'affaires que rebute encore Marine Le Pen. Le voilà qui parade même à un raout du *Figaro* au côté de l'héritière italienne d'une famille royale parmi les plus fortunées de la jet-set internationale, Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles, duchesse de Calabre et de Palerme.

Quand on se prétend

porte-parole de la "France des oubliés méprisés par les élites", ça fait un peu tâche de s'afficher en couple avec une princesse qui passe ses week-ends à Gstaad, Saint-Barth et Dubaï plutôt qu'à Hénin-Beaumont.

Qu'importe pour le bambin Bardella: déjà adoubé par TikTok, il se lance à l'assaut des magazines en papier glacé dédiés à la saga des nantis et des têtes couronnées. De même, il entretient volontairement un épais brouillard sur ses propositions. Sur les retraites, les services publics ou la fiscalité, plus personne ne peut dire précisément ce qu'il ferait au pouvoir. Et plus le programme du RN est flou, plus il séduit: dans l'enquête de l'institut Verian, 42 % des personnes interrogées se disent "en accord" avec les idées du RN, le plus haut niveau d'adhésion

jamais atteint. En cette période de désidéologisation, où les idées et l'expérience sont devenues des handicaps en politique, les adversaires du RN auraient tort de miser sur sa seule incompétence pour vaincre Bardella. L'argument n'a pas desservi Milei, Trump et bien d'autres leaders de l'internationale populiste qui progresse dans les urnes.

Pourtant, l'irrésistible tropisme trumpiste de Bardella pourrait être sa principale faille. Il ne cache pas son admiration pour le Président américain et applaudit ses diatribes "Maga" au risque de prendre la tête du "parti de l'étranger" quand Trump attaque la France. Curieuse attitude pour un prétendu patriote. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire que l'extrême droite se trompe de camp lors d'un conflit. ®

Plus le programme du RN est flou, plus il séduit.

Politique Américaine

A YEAR IN THE LIFE: LA GOUVERNANCE INCOHÉRENTE, REMPART CONTRE L'AUTORITARISME

Après un an de chaos, les limites de la présidence Trump commencent à se dessiner.

Par Lauric Henneon

I'm (not) so bored with the USA

Au terme de cette première année de mandat Trump 2.0, un constat s'impose: on ne s'ennuie jamais. Pas un jour sans sa crise fabriquée, sa déclaration stupéfiante, sa décision sidérante. Un déluge de décrets, le feuilleton des droits de douane, la résolution de conflits imaginaires et les pugilats diplomatiques dans le Bureau ovale, le déploiement de la Garde nationale, les frappes en Iran et la capture hollywoodienne de Maduro, Trump ne nous laisse aucun répit et il reste trois ans. Tiendra-t-il à ce rythme? Et nous?

Do You Feel Like We Do?

Trump n'a pas été élu pour intervenir en dehors des frontières, que ce soit pour résoudre les conflits ou déposer les dictateurs pétroliers. Marjorie Taylor Greene et une partie de la base MAGA voient d'ailleurs dans l'intervention au Venezuela non tant une démonstration de la puissance martiale d'antan que le gaspillage de dollars qui auraient pu être dépensés aux États-Unis, au service des (vrais) Américains. Trump vante une économie florissante et certains chiffres macroéconomiques lui



TRIBUNE
Les élections de
mi-mandat
arrivent...

donnent raison. Une belle croissance au troisième trimestre, une inflation contenue et un chômage bas – bien loin de la catastrophe annoncée quand il a déclenché sa guerre douanière.

Money, That's What I Want

Trump est confronté au même paradoxe que Biden, à savoir des chiffres macro-économiques plutôt flatteurs mais une opinion ingrate qui ne s'y retrouve pas car son pouvoir d'achat n'est pas restauré. Et c'est pour cela qu'il a été élu, y compris par des électeurs non-MAGA qui lui ont donné le bénéfice du doute contre un Biden un peu dépassé.

Don't Lie to Me

En outre, on ne sait plus quel crédit accorder aux chiffres officiels. Quand ils contrarient l'administration, les responsables sont virés et remplacés par des caniches. La guerre contre les chiffres et les faits menée depuis un an laisse penser que des chiffres flatteurs ne sont pas forcément

authentiques. Drôle de paradoxe qu'une dérive soviétique pour un chasseur de communistes. Mais les Américains sont-ils disposés à s'accommoder d'une dérive autoritaire si leur ressenti économique s'améliore? Après tout, c'est ce que les résultats de l'élection de novembre 2024 suggéraient: malgré les mises en garde sur le péril démocratique incarné par l'homme du 6 janvier, nombre d'électeurs ont privilégié le businessman et ses promesses économiques.

Daddy Fool

Un des principaux remparts contre la dérive autoritaire est peut-être Trump lui-même et sa gouvernance incohérente, désordonnée, peu suivie. Ce que le journaliste Zack Beauchamp, de l'excellent site Vox.com, appelle "haphazardism" et qui constitue pour lui une forme d'espoir pour la suite du mandat. Certes, Trump est nettement mieux entouré et conseillé que lors de son

premier mandat, mais il a gouverné d'une manière moins redoutablement efficace qu'on aurait pu l'imaginer, justement. Il a avancé puis reculé, comme sur les droits de douane, face à la menace d'un effondrement boursier, et il a été mis en échec par de nombreux tribunaux, cette année encore.

I'm Still Standing

Pas un jour ne passe sans une dépêche intitulée "Judge blocks Trump..." car malgré la quantité de décrets, les juges y trouvent toujours à redire. Les équipes de Trump ne sont donc pas meilleures qu'au premier mandat. Même la Cour suprême, pourtant bien disposée à l'égard d'un exécutif renforcé, a retoqué le déploiement de la Garde nationale. Et un Congrès pourtant servile s'est rebiffé à la faveur de l'affaire Epstein. En ce 250^e anniversaire de la Déclaration d'indépendance, les Américains pourront s'exprimer lors des midterms qui risquent de se transformer en référendum pour ou contre King Donald. ®

On ne sait plus quel crédit accorder aux chiffres officiels.

ANCIENS NUMÉROS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION



n°178 - Depeche Mode



n°177 - David Gilmour



n°176 - David Bowie



n°175 - Sting



n°174 - Bruce Springsteen



n°173 - Bono



n°172 - Pink Floyd



n°171 - The Band



n°170 - Led Zeppelin



n°169 - Timothée Chalamet



n°168 - Bruce Springsteen & Zach Bryan



n°167 - Nick Cave



n°166 - Jimi Hendrix



n°165 - David Gilmour



n°164 - AC/DC



n°163 - David Bowie



n°162 - Bruce Springsteen



n°161 - Mark Knopfler



n°160 - Eric Clapton



n°159 - Bob Marley



n°158 - Måneskin



n°157 - Prince



n°156 - The Who



n°155 - The Rolling Stones



n°154 - Tina Turner



n°153 - Bob Dylan



n°152 - Metallica



n°151 - Depeche Mode

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE

ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVoyer À :
ROLLINGSTONE - 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS



1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- | | | | | |
|--|--|--|--|--|
| ☐ n°178 : 7,90€ | ☐ n°177 : 7,90€ | ☐ n°176 : 7,90€ | ☐ n°175 : 7,90€ | ☐ n°174 : 7,90€ |
| ☐ n°173 : 7,90€ | ☐ n°172 : 7,90€ | ☐ n°171 : 7,90€ | ☐ n°170 : 7,90€ | ☐ n°169 : 7,90€ |
| ☐ n°168 : 6,90€ | ☐ n°167 : 6,90€ | ☐ n°166 : 6,90€ | ☐ n°165 : 6,90€ | ☐ n°164 : 7,90€ |
| ☐ n°163 : 6,90€ | ☐ n°162 : 6,90€ | ☐ n°161 : 6,90€ | ☐ n°160 : 6,90€ | ☐ n°159 : 6,90€ |
| ☐ n°158 : 6,90€ | ☐ n°157 : 6,90€ | ☐ n°156 : 6,90€ | ☐ n°155 : 6,90€ | ☐ n°154 : 6,90€ |
| ☐ n°153 : 6,90€ | ☐ n°152 : 6,90€ | ☐ n°151 : 6,90€ | | |

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 2,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 3€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3,50€ par numéro

COÛT TOTAL : € (prix des numéros) + € (frais de port) = €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ M^{ME} NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS TÉLÉPHONE

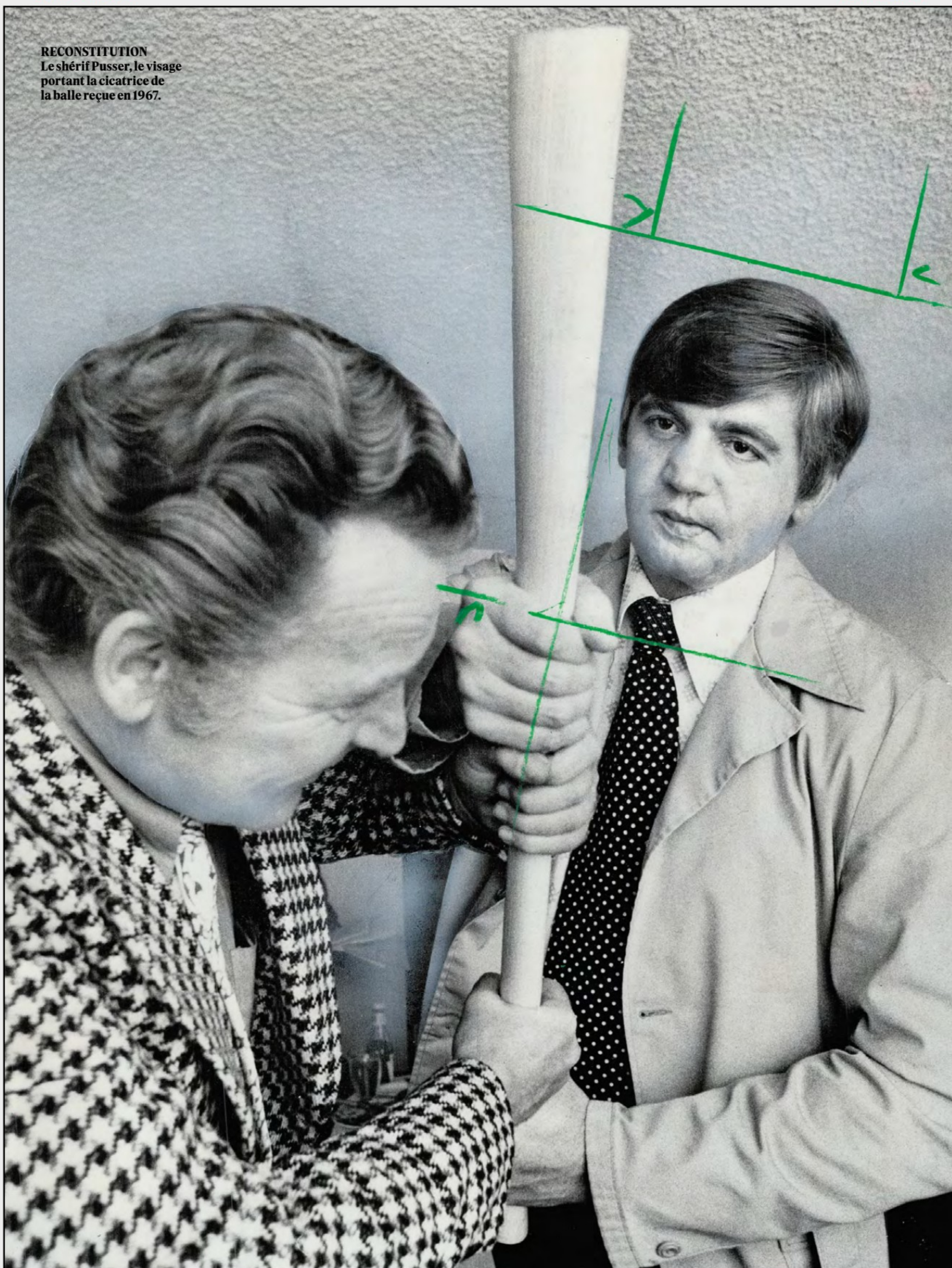
ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE



ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

RECONSTITUTION
Le shérif Pusser, le visage
portant la cicatrice de
la balle reçue en 1967.



CONTRE-ENQUÊTE

LE SHÉRIF, SA FEMME ET LA LÉGENDE

Quand l'épouse de Buford Pusser a été assassinée, son histoire a été adaptée dans le film *Walking Tall*, sorti en 1973. Mais une nouvelle enquête vient tout remettre en cause. Et si tout cela n'était qu'un mensonge?

Par SARAH WEINMAN
Photographie DICK DARELL

Il aurait dû être au sommet de sa gloire. Le 20 août 1974, Buford Pusser était devenu le shérif le plus célèbre d'Amérique, propulsé par le succès inattendu du film *Walking Tall*, sorti l'année précédente. Un long-métrage qui racontait ses exploits de justicier dans le comté de McNairy, Tennessee. À l'écran, Pusser, incarné par Joe Don Baker, dans un rôle qui lança sa carrière, faisait le ménage chez les trafiquants d'alcool, affrontait un gang sans foi ni loi surnommé la State Line Mob, et protégeait sa famille. Surtout depuis l'embuscade qui avait coûté la vie à sa femme Pauline, six ans plus tôt.

Depuis ce 12 août 1967, Pusser n'avait cessé de livrer la même version, martelée encore et encore sur la route, à chaque promo de *Walking Tall*. Il aurait reçu un appel au petit matin, signalant un trouble à l'ordre public. Pauline l'aurait accompagné. Ils roulaient sur une route sinueuse et mal goudronnée, en direction de la frontière avec le Mississippi, quand des coups de feu auraient éclaté: Pauline aurait été tuée d'une balle en pleine tête, lui, grièvement blessé au visage. Dans le film, après des semaines de convalescence, il reprenait le volant... et fonçait avec sa voiture dans un saloon, œil pour œil, justice maison. Dans la réalité, le meurtre de Pauline n'a jamais été élucidé.

Partout dans le pays, on accourait pour voir ce géant de 36 ans, 1,98 mètre, plus de 110 kg, aux manières douces de gentleman sudiste, au visage ravagé par les opérations, au corps encore sculpté par les années de catch. Et ce matin-là, en 1974, sept ans et huit jours après la mort de Pauline, la presse s'était massée à Memphis: Pusser allait annoncer qu'il jouerait son propre rôle dans la suite de *Walking Tall*.

Buford Pusser, shérif de 1964 à 1970, imposait le respect autant par son aura que

par sa carrure. Les jeunes hommes l'admiraient, les jeunes femmes rêvaient de lui. Le mythe Pusser, déjà bien installé, nourri par une série invraisemblable d'accidents de voiture, d'attaques au couteau et de fusillades dont il affirmait être sorti vivant, gonfla encore sous l'effet de *Walking Tall* (et de ses suites), mais aussi à travers les chansons et biographies qui en faisaient une légende, comme l'album *The Legend of Buford Pusser* du chanteur de Memphis, Eddie Bond, ou *The Twelfth of August*, hagiographie signée W.R. Morris.

Cette célébrité galopante donnait à sa reconversion un air de destin écrit. "Je dois être bon dans ce film, confiait-il au *Jackson Sun*. Il y a vingt ou vingt-cinq millions d'Américains qui comptent là-dessus."



L'affiche originale du blockbuster.

Le journaliste enchaîna, posant la question qui s'imposait: était-ce difficile de revivre les moments les plus sombres et les plus tragiques de sa vie, de transformer un cauchemar intime en divertissement pour le grand écran? "Pourquoi pas?" répondit Pusser. Je vis avec ces souvenirs tous les jours, de toute façon."

La conférence de presse se termina en fin d'après-midi. Pusser prit la route pour rejoindre Adamsville, deux heures plus au sud, où l'attendait sa Corvette flambant neuve. Après le dîner, vers 21 heures, il fit un détour par la foire du comté de McNairy, à Selmer, pour voir sa fille de 13 ans, Dwana. Cette dernière avait passé la journée là-bas avec sa meilleure amie, Tina, mais elle tenait à voir son père. Dans *Walking On*, ses mémoires publiés en 2009, elle raconte combien elle était terrifiée chaque fois qu'il prenait le volant, et encore plus dans cette Corvette aux suspensions rabaisées. L'anxiété était devenue si intense qu'elle avait été hospitalisée quelques mois plus tôt. Le diagnostic avait été immédiat: "Elle a déjà perdu sa mère. Maintenant, elle est terrorisée à l'idée de te perdre toi aussi."

La mère de Tina devait venir chercher les deux adolescentes à 23 heures, mais ne se présenta que qua-

rente minutes plus tard. Dwana embrassa son père, qui avait bu de la vodka sur glace dans un gobelet en polystyrène toute la soirée, lui dit qu'elle l'aimait, et le laissa partir. La Monte Carlo verte de la mère de Tina prit la direction d'Adamsville, longeant la route US 64. La Corvette de Buford les dépassa à vive allure. "Il ferait bien de ralentir, sinon il va se tuer avant d'arriver", lança la mère de Tina. "Non, ne dites pas ça", supplia Dwana.

La voiture contourna un virage dangereux et approcha d'un talus, visible depuis un lampadaire et une boutique éclairée. Dwana comprit immédiatement que quelque chose s'était passé. Elle se mit à crier: "Oh mon Dieu, c'est mon père! Je le sens, c'est lui!"

Quand elles s'arrêtèrent au bord de la route, Dwana bondit hors du véhicule. Buford gisait face contre terre, derrière sa Corvette en flammes, l'avant calciné. Elle hurla à son père de ne pas mourir. Il aurait murmuré quelque chose, elle espéra que c'était son prénom, puis il s'éteignit. Mort sur le coup, la nuque brisée. Son alcoolémie dépassait de plus du double la limite légale. Comme l'écrivait plus tard Dwana: "Papa adorait les voitures rapides."

La mort de Buford Pusser scella sa légende. Il entra dans l'imaginaire américain comme d'autres entrent au panthéon: en cow-boy moderne, en martyr du devoir, en géant musclé tombé au combat. Et les

Depuis le début de l'affaire, le shérif Pusser n'avait cessé de livrer la même version de l'histoire.



Le shérif aimait se raconter et avait un goût prononcé pour la démesure et les récits gonflés d'adrénaline.

décennies suivantes ne firent que consolider le mythe: biographies, chansons, relectures... jusqu'au remake de *Walking Tall*, en 2004, avec The Rock en justicier body-buildé. Pusser devint l'archétype du shérif: la matraque dans une main, le badge dans l'autre, figure tutélaire d'une Amérique qui aime ses héros brutaux.

Chaque mois de mai, un musée local lui rend hommage en décernant le prix Sheriff Buford Pusser – une batte de baseball signée – à ceux qui, selon ses adorateurs, perpétuent sa tradition de "justice directe". Parmi les anciens lauréats: Joe Arpaio, David Clarke, Mark Lamb... un palmarès qui se passe de commentaires.

Le réalisateur de *Walking Tall*, Phil Karlson, avait résumé son intention dès 1974 dans *The New York Times*: "Pour une fois, je voulais faire un film où le gentil est vraiment le héros. J'en avais assez de voir glorifier les escrocs, les petits magouilleurs et les arnaqueurs."

Mais à l'automne 2025, la figure du shérif vengeur avait pris un sacré coup. Le mythe sentait la naphtaline. Le Tennessee Bureau of Investigation (TBI) venait de rouvrir le dossier du meurtre de Pauline, resté officiellement non élucidé. De nouveaux témoignages faisaient surface: une arme jamais retrouvée, des témoins jamais inter-

rogés. En partenariat avec le procureur du comté de McNairy, le TBI fit une déclaration fracassante: Buford Pusser était désormais considéré comme le principal suspect du meurtre de sa femme. Et selon eux, il l'aurait tuée... avant de mettre en scène l'embuscade.

Pour ceux qui ne connaissaient Pusser que par *Walking Tall*, la nouvelle fit l'effet d'une gifle. Mais dans le comté de McNairy, certains habitants n'avaient jamais cru à sa version. Ils murmuraient depuis longtemps que le shérif n'était pas tout à fait le héros qu'on voulait vendre.

La fracture entre l'homme et la légende s'incarne aujourd'hui dans un musée. Le Buford Pusser Museum occupe la maison où il vécut de 1971 jusqu'à sa mort. Celle où il vivait avec Pauline, elle, a brûlé. À l'entrée, une immense réplique de son insigne de shérif vous accueille, flanquée de deux stèles délavées gravées des Dix Commandements. Une vidéo de huit

minutes, racontée par sa fille Dwana, pose le décor. Puis viennent les photos de famille, les pièces figées dans leur jus seventies (moquette et murs dans des tons orange et beige), les armes sous vitrines, les reliques du film, l'épave de la Corvette, et une photo encadrée de Ronald Reagan adressée à la mère de Buford, "Avec mes meilleurs vœux". Le musée raconte une seule histoire: celle de l'homme. Pas celle

de la femme. Pauline et leurs enfants n'y occupent aucune place. Comme si, dans la fabrication du mythe, ils avaient été effacés avec méthode.

Construire un mythe demande une participation active. Et surtout un certain talent de conteur, que Pusser possédait en abondance. Il l'avait affûté très tôt, à Adamsville, son village natal, où il était si fusionnel avec sa mère qu'il refusait d'aller à l'école – avec son père, Carl, fermier, métayer, puis chef de la police locale, les choses étaient autrement plus tendues. Forcé de rejoindre les bancs de l'école à 6 ans, Buford préférait s'évader dans ses mondes intérieurs plutôt que d'écouter ses profs. Dans son agenda scolaire de terminale, un élève, ou peut-être un prof moqueur, avait inscrit: "Plus de muscles que de cervelle." Une étiquette collée à ses exploits sur les terrains de foot et de basket, et qui, en creux, disait déjà tout.

Son goût pour la démesure et les récits gonflés d'adrénaline ne datait pas d'hier. Il racontait souvent cette blague de gosse qui aurait pu virer au drame: un jour, il aurait tiré au fusil contre les toilettes extérieures pendant que son grand-père y faisait ses besoins. D'après Dwana: "Quand son grand-père est sorti en courant, le pantalon aux chevilles, Papa a trouvé ça absolument hilarant." Le sud des États-Unis, parfois, élève ses héros à coups de plomb dans la porte des chiottes.

Il s'engagea dans les Marines en août 1956. Quelques mois plus tard, il était

Dans son agenda scolaire, on lisait: "Plus de muscles que de cervelle."

réformé, officiellement pour cause d'asthme. Onze jours après sa sortie, il se retrouvait déjà dans un accident de voiture grave, le premier d'une longue série. À peine rétabli, il décrocha un poste d'assistant dans une entreprise de pompes funèbres à Selmer, mais n'y resta que quelques mois. C'est à cette époque qu'il déclara avoir été agressé par des membres de la State Line Mob, bastonnade fondatrice, mise en scène dans *Walking Tall* comme un passage à tabac d'une telle violence qu'il en ressortit défiguré, abandonné dans un fossé sous la pluie – jamais confirmé, bien sûr, mais ça sonnait bien.

À l'automne 1957, il s'installa à Chicago et travailla chez Union Bag Co. Sa silhouette imposante ne passa pas inaperçue: le catch professionnel s'offrit à lui comme un plan B musclé. Sur le ring, il devint "Wild Bull" ou "Mad Russian" selon les soirs. C'est à l'un de ces combats qu'il croisa Pauline.

Pauline Mullins reste une énigme dans cette histoire. Elle aurait mérité un film à elle seule. Née le 27 février 1931, aînée d'une fratrie de six, elle grandit à Haysi, en Virginie, un village encore plus reculé qu'Adamsville. Un endroit qu'on fuyait sitôt majeur, comme le racontera son frère, Griffon, au TBI: "*Il n'y avait plus rien à part les mines de charbon.*" (Il n'a pas souhaité commenter cette enquête.)

En 1959, Pauline sortait d'un mariage éprouvant. Elle avait pris une décision aussi courageuse que douloureuse: confier sa plus jeune fille, Karen, lourdement handicapée, à des proches – rebaptisée Sharon, elle mourut dans sa vingtaine. Elle s'installa à Chicago avec ses deux aînés, Diane et Mike. Quand elle rencontra Buford, elle avait 28 ans, lui 21. Il tomba sous le charme, et s'attacha vite aux enfants, bien plus que le premier mari de Pauline, selon ses proches. Ils se marièrent le 5 décembre 1959.

Une semaine plus tard, Pusser embarquait deux copains pour un road-trip improbable direction Adamsville, huit heures de route, qui se termina dans une bagarre au Plantation Club. La version officielle parle d'une vendetta contre W.O. Hathcock, auteur présumé d'une vieille agression. Hathcock, lui, affirma que les trois compères avaient tenté de le voler, et porta plainte pour tentative de meurtre. Pauline vola au secours de Buford: elle déclara sous serment qu'il était hors de l'État. Verdict: acquittés.

Début 1962, après cette victoire judiciaire, Pusser ramena sa famille dans son Tennessee natal. Il continuait à faire des combats de catch pour payer les factures, mais rêvait d'un uniforme officiel. En septembre, il fut élu constable. Il déclara vouloir "nettoyer" la région, le comté de McNairy était officiellement "propre", mais le Mississippi voisin

regorgeait d'alcool de contrebande. Très vite, casser ces réseaux d'alcool devint sa spécialité. Et son tremplin.

Mais Pusser visait plus haut. Il voulait devenir shérif du comté et se lança dans la course à l'été 1964. Sa victoire semblait improbable, jusqu'à ce que, cinq jours avant le scrutin, son adversaire, le shérif démocrate sortant James Dickey, trouve la mort dans un accident de voiture. À 26 ans, Pusser devint le plus jeune shérif de l'histoire du Tennessee. Il fut réélu sans difficulté deux ans plus tard. Était-ce par adhésion... ou par peur?

Il plaida la légitime défense lorsqu'il abattit Louise Hathcock, belle-sœur de W. O. Hathcock et gérante du Shamrock Hotel, le 1^{er} février 1966, en pleine enquête sur un cambriolage. Peut-être. Mais il n'y avait personne d'autre dans la pièce – l'autopsie révéla que Hathcock avait été touchée de deux balles dans le dos. Personne non plus lorsqu'il tua Charles "Russ" Hamilton, un meurtrier condamné, le jour de Noël 1968, après une plainte pour tapage. Il y eut aussi un coup de couteau, attribué à un auto-stoppeur et, en janvier 1967, plusieurs balles reçues au visage, qui l'envoyèrent à l'hôpital.

Pendant ce temps, Pauline cherchait une porte de sortie. Plusieurs témoins évoqueront plus tard les tensions dans le couple. En plus de tenir la maison, elle gérant la comptabilité du bureau du shérif et cuisinait pour les détenus de la prison du comté. Pusser, de son côté, multipliait les liaisons. Son adjoint, Jim Moffett, confiera plus tard aux enquêteurs que Pauline s'était rendue au bureau du procureur pour se renseigner sur les modalités d'un divorce, sachant qu'il lui faudrait prouver la faute. Elle avait même trouvé une chambre de motel, à Savannah, le temps d'organiser son départ et celui des enfants.

Mais tout sembla s'effacer le 12 août 1967. Ce matin-là, avant l'aube, Pusser reçut un appel signalant un trouble à l'ordre public. Pauline l'accompagna. Était-ce pour

En septembre 1962, il est élu constable dans le Tennessee. Son programme? "Nettoyer" la région.

gagner du temps, parce qu'elle s'inquiétait pour lui, ou parce qu'il refusait de la laisser seule? Les versions de Pusser, à ce sujet, ont varié. Toujours est-il que, selon lui, ils tombèrent dans une embuscade. Pauline fut tuée presque sur le coup. Lui, malgré une

mâchoire pulvérisée, aurait continué à se battre, frappé, disait-il, par une carabine de calibre .30.

À sa mort, Pauline devint un symbole. Plus personne ne parla d'elle autrement qu'en tant qu'épouse du légendaire shérif. De son côté, Pusser transforma son second

Pusser voulait devenir shérif du comté et se lança dans la course à l'été 1964.

mandat en rampe de lancement médiatique. En 1968, le chanteur de Memphis, Eddie Bond, célèbre pour avoir refusé Elvis Presley dans son groupe, gagna en notoriété avec "Ballad of Buford Pusser", suivie, donc, d'un album entier dédié à ses exploits. Le morceau le plus dérangeant?

"Christmas in Heaven", adressé à Dwana, en hommage à sa mère "*partie trop tôt*".

Un an plus tard, en 1969, la notoriété de Pusser attira l'attention de Roger Mudd, journaliste vedette de CBS News, qui fit le déplacement jusqu'au comté de McNairy pour l'interviewer. Mort Briskin, producteur à Hollywood, visionna le reportage, sentit le potentiel narratif, et acheta dans la foulée les droits de sa vie. Le film *Walking Tall* était lancé. W.R. Morris, ancien journaliste local devenu spécialiste des relations publiques, en profita pour publier, en 1971, une biographie – ou plutôt une hagiographie – intitulée *The Twelfth of August*. Pusser, puis ses ayants droit, se retrouvèrent en litige avec les trois hommes. Il n'hésitait pas à dire tout le mal qu'il pensait de Morris... tout en continuant à dédicacer *The Twelfth of August* aux fans qui lui tendaient l'ouvrage.

Cammy Wilson était une jeune reporter au *Dayton Daily News*, dans l'Ohio, lorsque son rédacteur en chef alla voir *Walking Tall*, à l'automne 1973. Curieux de savoir ce qui séparait le vrai Buford Pusser de son double hollywoodien campé par Joe Don Baker, il envoya la journaliste en mission dans le Tennessee.

Elle avait couvert la guerre du Viêt Nam, et pourtant, le comté de McNairy lui inspira une tout autre peur. "*J'avais une voiture de location, et chaque fois que j'allais à Selmer, je changeais d'itinéraire*", raconte-t-elle. Des sources fiables l'avaient prévenue: Pusser passait ses journées garé sur la route US 45, à guetter son passage. Wilson refusa tout contact direct avec lui: "*Je le trouvais très instable, et je n'étais pas en position d'être protégée de quoi que ce soit.*"

Son article fut publié le 7 octobre 1973 dans l'édition dominicale du *Dayton Daily News*. Wilson y signalait une déconstruction chirurgicale du mythe Pusser, brossant le portrait d'un homme presque à l'opposé du héros de *Walking Tall*. Elle révélait que Pusser percevait 600 dollars par mois en pots-de-vin de Louise Hathcock, qu'il finira par tuer. "*Il n'y avait, à notre connaissance, aucun témoin direct du meurtre*", notait-elle. L'article fit l'effet d'une bombe.

Elle produisit un document signé d'un tenancier de bar, affirmant que Pusser était sur la liste des corrompus. Et dans son récit du meurtre de Pauline, écrit avec une bonne dose de scepticisme, elle soulignait que "*le seul témoin à soutenir la version de Pusser était son père, Carl Pusser*". Grady Bingham, shérif du comté d'Alcorn (Mississippi), résumait l'ambiance: "*J'ai fait quatre*

ans de service, et je n'ai jamais eu à tuer qui que ce soit." Un habitant ajoutait, en secouant la tête: "Avec Pusser, il y a eu bien trop de morts."

Autant dire que Pusser n'apprécia pas du tout. Il accusa Wilson

Le shérif a inspiré des générations d'hommes à rejoindre les forces de l'ordre

d'avoir un mobile personnel: "Sa mère était sur le point de perdre sa maison dans le Mississippi", déclara-t-il en mars 1974 à la journaliste Ellie Grossman, du réseau NEA (Newspaper Enterprise Association). "Cammy a été contactée par des gens mêlés au crime, à la frontière. Elle est restée plusieurs semaines à faire son enquête, et comme par hasard, elle a ensuite trouvé les 1500 dollars pour payer la maison. Alors dites-moi: est-ce qu'un journal de Dayton, dans l'Ohio, va vraiment envoyer quelqu'un à 800 kilomètres de là pour écrire un article... tout en continuant à la payer pendant tout ce temps?"

La réponse fut un oui catégorique de son rédacteur en chef. À la mort de Pusser, le *Dayton Daily News* publia un éditorial sans détour: "Au moins sept morts suspectes et une multitude de passages à tabac", pouvait-on y lire. Après un article au vitriol sur son décès et son héritage dans *New Times Magazine*, Wilson quitta l'Ohio pour s'installer au Minnesota, où elle rejoignit le *Star Tribune*. Elle revisita une dernière fois l'affaire Pusser en 1977, à l'occasion de la sortie du troisième volet de *Walking Tall*, avant de se consacrer à d'autres enquêtes primées, d'abord aux États-Unis, puis en Asie dans les années 1980.

Wilson a pris sa retraite il y a quelques années, après une longue carrière de professeure de journalisme. Aujourd'hui âgée de 80 ans, elle sent que l'affaire Pusser revient la hanter. "Ce qui m'a le plus dégoûtée, à l'époque, c'est la manière dont les gens ont réagi", confie-t-elle. Le mythe avait gonflé jusqu'à écraser toute vérité, mais elle se souvient clairement des témoignages des habitants du comté de McNairy. "Ce n'est qu'ailleurs que les gens voulaient croire au film, dit-elle. Là-bas, les personnes avaient peur. Ils ne le confrontaient jamais directement. Ceux qui ont osé le faire... certains sont morts."

Prendre la route vers l'ouest, depuis Nashville, jusqu'au comté de McNairy, en plein automne, est un trajet somptueux: collines ondulantes, feuillages mordorés. Mais à l'approche d'Adamsville, 2200 habitants, quelque chose change. Et ce n'est pas seulement parce que la Route 64 devient soudain la Buford Pusser Highway. La ville, entre stands de friture, restos de ribs et proximité du parc militaire national de Shiloh, a tout misé sur son shérif disparu. Pusser, enfant du pays, a inspiré des générations d'hommes à rejoindre les forces de l'ordre (en oubliant un peu vite sa manière très personnelle d'appliquer la loi), et

continue de représenter cette virilité brute que beaucoup idéalisent. Mais tout le comté ne le vénère pas. La fracture ne suit pas de ligne nette, mais en gros: à Adamsville, on est pro-Pusser; à Selmer, beaucoup moins. Cette division remonte à avant même la mort de Pauline, mais c'est ce drame qui l'a cris-

tallisée. Les rumeurs ont couru dès les premières heures. Le récit de Pusser ne tenait pas. Pourquoi Pauline serait-elle montée en voiture avec lui à 4h45 du matin? Et s'il avait vu sa femme se faire tirer dessus avant lui, pourquoi n'avait-il pas appelé à l'aide? Et une fois blessé au visage, pourquoi n'y a-t-il pas eu de signal de détresse? Plus étrange encore: la découverte d'une seconde scène de crime, deux kilomètres plus loin. Là, Dennis Hathcock, 16 ans, fils de W.O., l'homme que Pusser avait passé à tabac, et neveu de Louise, qu'il avait tuée, découvrit une scène cauchemardesque: des fragments du cuir chevelu et de la matière cérébrale de Pauline, soigneusement empilés, comme... disposés.

Les rumeurs devinrent si assourdissantes qu'un mois après l'attaque présumée, le procureur de l'État, Will Terry Abernathy, dut monter au créneau: non, Buford Pusser n'avait pas été arrêté pour le meurtre de Pauline, affirma-t-il sans ambages au *Jackson Sun*. "Cette rumeur n'a absolument aucun fondement, déclara-t-il. Plusieurs pistes sont en cours de vérification." Ces pistes pointaient vers des membres supposés du State Line Mob, comme Carl "Towhead" White, assassiné en 1969, qui avait nié toute implication. Ou Kirksey Nix, toujours derrière les barreaux pour d'autres crimes, notamment l'assassinat d'un juge sur commande, et qui nia, parfois avec une extrême virulence, avoir eu quoi que ce soit à voir avec la mort de Pauline – il avait, par ailleurs, un alibi.

Mais si Pusser savait autre chose, ou pire, s'il avait lui-même quelque chose à voir avec la mort de Pauline, qui aurait pu le contester? Toute velléité d'enquête fut sans doute étouffée dès sa réélection triomphale en 1968 pour un troisième et dernier mandat. Et après sa mort, six ans plus tard, le dossier s'évapora pour de bon. Les enquêteurs de l'État ne disposaient que de sa version des faits. Et bien que le médecin légiste du Tennessee ait fini par reconnaître que c'était inhabituel, aucun examen post-mortem ne fut pratiqué sur le corps de Pauline, bien qu'elle soit officiellement morte assassinée.

Ce refus d'autopsie déconcerta certains policiers. Et ils finirent par réagir. Le 8 février 2024, les restes de Pauline furent exhumés du cimetière d'Adamsville. La silhouette d'une pelleteuse, visible dans tout

le comté de McNairy, fit l'effet d'un signal. Et tout le monde, les pro-Pusser comme leurs détracteurs, comprit le message: peut-être, enfin, allait-on savoir ce qui s'était réellement passé.

Le Tennessee Bureau of Investigation avait discrètement rouvert l'enquête fin 2022, après avoir reçu un flot de témoignages transmis par Mike Elam, ancien flic de Bella Vista, Arkansas. Elam, jadis fervent admirateur de Pusser, avait vu sa foi s'éroder au fil des décennies, jusqu'à se muer en obsession. Il ne s'était pas gêné pour publier ses soupçons sur des forums, des groupes Facebook, et dans une série de vidéos YouTube.

Il entendit des récits venus de témoins que le TBI n'avait jamais interrogés en 1967. Parmi eux, Dennis Hathcock, le jeune homme qui avait découvert les restes de Pauline, deux kilomètres plus loin, écarté sans ménagement de la scène par les policiers, et jamais réentendu depuis. Ou encore Lavon Plunk, épouse du shérif adjoint Peatie Plunk, et meilleure amie de Pauline. Lavon savait que Pauline préparait sa fuite avec les enfants. Elle l'avait vaguement confié à Cammy Wilson, à l'époque. Mais il fallut attendre trente ans pour qu'elle dise enfin tout: dans une conversation enregistrée avec Elam, transmise ensuite au TBI, elle confessa avoir entendu un coup de feu cette nuit-là. Depuis la maison des Pusser. Et, paniquée par ce que cela pouvait signifier, elle avait tourné les talons.

Elam fit suivre l'enregistrement. Il découvrit aussi que Ricky, le fils de Lavon et Peatie, avait conservé une arme... possible-ment celle du crime. Il le poussa à parler. Ricky raconta que le jour du meurtre, alors que Pusser était à l'hôpital, il avait demandé à Peatie de récupérer les armes dans le coffre de sa voiture. Peatie les avait remises à son fils.

Oakley Dean Baldwin, autre ancien flic, basé en Caroline du Nord, apporta lui

aussi sa pièce au dossier, en transmettant les coordonnées de proches de Pauline. L'enquête, relancée trop tard, manquait de preuves matérielles, la plupart des témoins étaient morts, le suspect principal aussi. Mais elle débordait d'indices, de récits croisés, de reconstructions patientes. Assez pour faire vaciller la légende.

Le TBI retrouva plusieurs anciennes compagnes de Pusser, dont l'une aurait été au cœur d'une violente dispute, le 12 août 1967, à l'aube. Selon leurs proches, Barbara Gail Drewry Bivins et Shirley Smith se trouvaient sur le parking de l'Old Hickory Club, à Guys, bourgade proche de la frontière du Mississippi. Elles entendirent des cris dans la nuit, un homme, une femme. Les voix leur furent immédiatement familières: celles de Pauline et Buford.

Pauline semblait à bout. Elle savait pour les autres femmes. Mais l'histoire avec

Et si Pusser avait lui-même quelque chose à voir avec la mort de son épouse?



Si Buford Pusser était encore en vie, il aurait été formellement inculpé du meurtre de sa femme.

Pearl Wade, une femme noire venue de l'Ohio rendre visite à ses parents, c'était trop. *"Je vais te ruiner!"* hurla-t-elle depuis le siège passager. Puis le silence. Et le bruit d'un moteur qui s'éloigne à toute vitesse.

La haine n'est pas une preuve. Mais les résultats de l'autopsie, eux, ont suffi à fissurer le monument. Pauline avait reçu deux balles dans la nuque, en contradiction flagrante avec les premières déclarations de Buford à la police, en août 1967. Le rapport révélait aussi qu'elle se remettait d'une fracture du nez. Une blessure, notaient les enquêteurs, *"fréquemment associée à des violences conjugales"*.

Au fin fond du dossier du TBI – six volumes, plus de 2300 pages – dormait un témoignage datant de 1976. Celui de Jim Moffett, ancien adjoint de Pusser. Il y affirmait que Buford avait frappé Pauline... trois jours avant sa mort.

Désormais, le rapport est public. Et le procureur a été clair: si Buford Pusser était encore en vie, il serait formellement inculpé du meurtre de sa femme. Plus d'un demi-siècle de mythe s'effondre.

"Je suis absolument ravie que le TBI ait enfin fait son travail", me confie Cammy Wilson. Patterson Hood, cofondateur des Drive-By Truckers, dont l'album *The Dirty South*, sorti en 2004, dynamitait déjà la légende, est plus cash: *"J'ai toujours dit que c'était un sacré fumier! À l'époque, tout le monde savait qu'il n'était pas mieux que ceux qu'il prétendait combattre. Peut-être*

pire. Parce qu'il avait un badge. Et donc plus de pouvoir."

Mike Elam et Oakley Dean Baldwin parlent, eux, de soulagement. Elam termine chacune de ses vidéos par: *"On a obtenu justice pour Pauline."* Baldwin, dans la nouvelle édition de *Murder of Mrs. Buford Pusser (Solved)*, coécrite avec sa femme Doris, conclut: *"Plus de fuite. Plus de silence. Justice est faite."*

Mais quelle justice, exactement?

Dans la précipitation à enterrer la légende Pusser, peu se penchent sur la vie de Pauline. Sur ses silences. Ses peurs. Ce qu'elle représentait pour ses enfants, ses amis, sa famille. Au cœur des récits glorifiés de l'altercation entre Buford et W.O. Hathcock, en 1959, personne ne s'attarde sur Pauline. Mariée depuis une semaine. Deux enfants sous le bras. Un foyer à faire tenir. Et déjà un mari insaisissable. L'histoire la zappe. Comme si elle n'avait jamais existé.

La même amnésie entoure sa vie au comté de McNairy. Était-elle isolée? Coincée dans un foyer devenu hostile, entre infidélités, violences et morts suspectes? Le traumatisme, lui, n'a pas disparu avec elle.

Diane, sa fille, avait 17 ans. Elle a décrit Pusser comme *"un homme dont il fallait avoir peur"*. Il l'avait giflée. Elle avait confié

à ses amies que, plus d'une fois, il l'avait coincée dans la cuisine pour lui passer les mains partout.

Peu avant la mort de Pauline, Diane avait fugué après une dispute. *"L'ambiance était irrespirable"*, confia-t-elle à Cammy Wilson, en octobre 1973. *Maman était bouleversée. Elle avait des migraines terribles. Elle était à bout."* Pauline l'avait retrouvée. Elle avait appelé. Supplié sa fille de revenir. *"Elle m'a dit que ça n'allait plus du tout entre elle et Buford."*

C'était juste avant qu'on la tue.

Après la mort de Pauline, le climat devint encore plus délétère pour Diane. Elle avait entendu une dispute, un coup de feu, et cru apercevoir Pusser transportant le corps de sa mère jusqu'à la voiture. Les tensions entre eux se poursuivirent. Diane devint méfiante

quant aux finances de son beau-père. D'après l'enquête de Wilson, ses soupçons s'accrochèrent lorsqu'elle vit arriver des caisses d'alcool à la maison. *"Je me souviens d'une fois où il avait saisi une remorque U-Haul pleine de whisky non taxé. En regardant sous mon lit, j'ai trouvé une caisse de McIntosh Scotch et une caisse de mignonnettes"*, racontait-elle. *"S'il était censé mettre les gens en prison pour avoir transporté autant d'alcool, pourquoi en gardait-il autant chez nous?"*

Dans la précipitation à enterrer la légende Pusser, peu se sont penchés sur la vie de sa femme, Pauline.



Une scène du premier film consacré au shérif, avec Joe Don Baker dans le rôle de Pusser.

Diane finit par quitter Adamsville, se maria, eut des enfants. Elle est morte en 2010, à l'âge de 60 ans.

Mike, lui, resta proche de Pusser et ne remit jamais publiquement en cause sa version des faits. Il est mort en 2021, à 66 ans.

Dwana, fille biologique unique de Buford, porta les cicatrices les plus profondes. À 14 ans, elle avait déjà perdu ses deux parents. Une grande partie de son héritage, environ 260 000 dollars (plus de 1,7 million de dollars d'aujourd'hui), disparut après que la mère de Buford, Helen, eut versé plus de 100 000 dollars à un faux détective privé pour enquêter sur une conspiration supposée, d'après une enquête du *Toronto Star*.

À 16 ans, Dwana mit au monde sa première fille, Atoyia, suite à un mariage bref. Plusieurs autres unions suivirent. Une deuxième fille, Madison, naquit en 1990.

Dwana travailla plus de quinze ans dans une radio locale, animant l'émission de l'après-midi. Mais elle consacra surtout son énergie à l'héritage paternel : inauguration

du musée Buford Pusser en 1988, puis, plus tard, ouverture d'un restaurant éphémère à son nom.

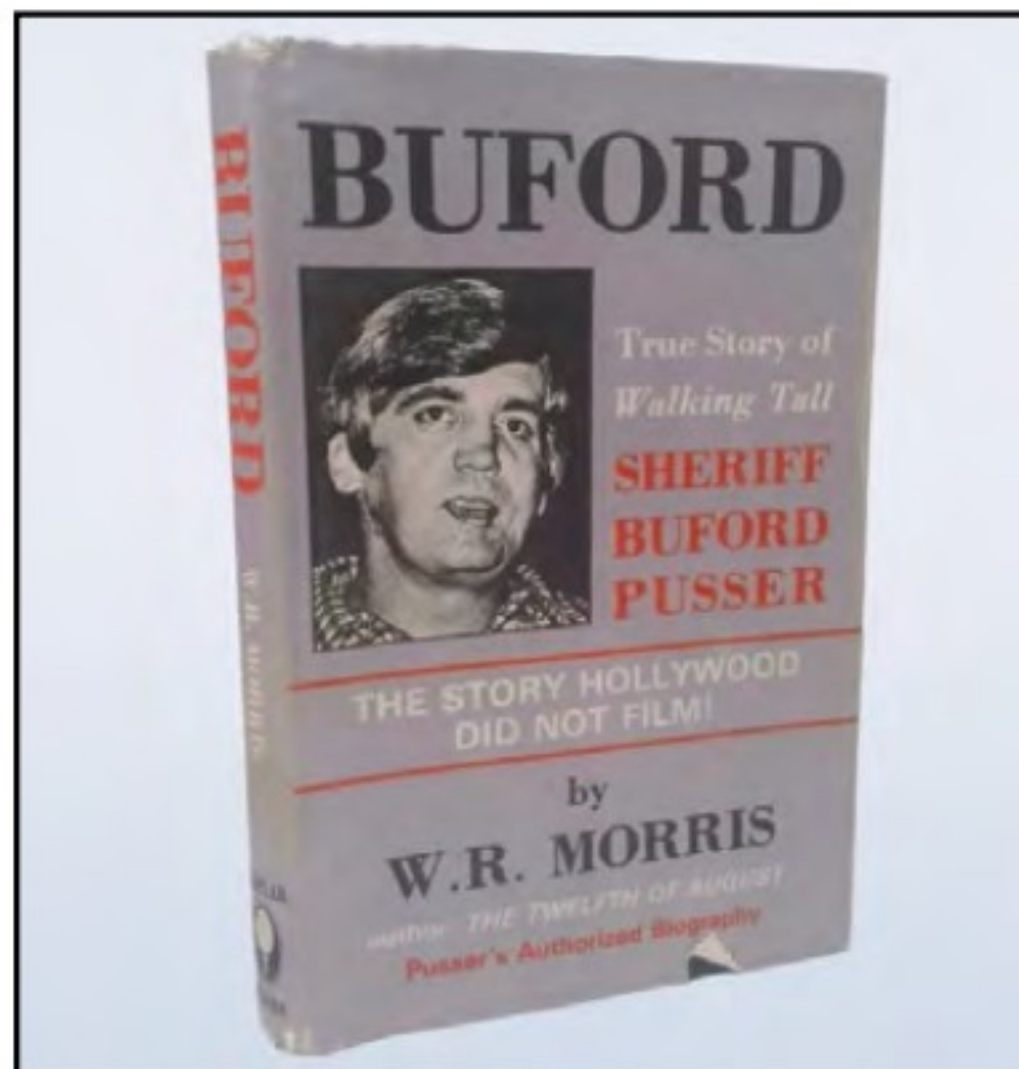
Dans ses mémoires *Walking On*, elle affirmait croire que la mort de son père n'était pas accidentelle. Mais si elle

avait un doute sur le meurtre de Pauline, elle ne l'exprima jamais. Remettre en cause publiquement le mythe ? Inenvisageable.

Elle développa une sclérose en plaques, sombra dans la dépression. En 2018, selon un rapport d'autopsie obtenu par Mike Elam, elle se donna la mort à 57 ans.

Six ans plus tard, Atoyia mourut à son tour, à peine âgée de 46 ans.

Fin octobre, la ville d'Adamsville orga-



La vie du shérif a été racontée de mille façons.

nisa une réunion publique pour discuter de l'avenir du musée Buford Pusser. Les sceptiques étaient absents. Dans la salle, la conviction dominait : Buford resterait pour toujours le héros local. Le musée devait rester ouvert. Une fidélité au mythe.

Madison Garrison Bush, fille de Dwana, dernière héritière directe du clan Pusser, intervint en visioconférence. Elle promit d'intenter une action en justice contre le TBI.

Le lendemain, elle publia un communiqué : "Est-ce que je crois que mon grand-père a tué ma grand-mère lors de cette

embuscade ? Absolument pas."

Installée à Houston, Madison y élève sa famille. Elle a récemment été couronnée Mrs. Plus America.

Mais Adamsville, écrit-elle dans un e-mail quelques jours après la réunion, ne la quitte jamais. "Il n'existe pas de mots simples pour décrire les pertes que ma famille a subies. Perdre ma mère, c'était perdre mon ancre, elle était mon lien avec

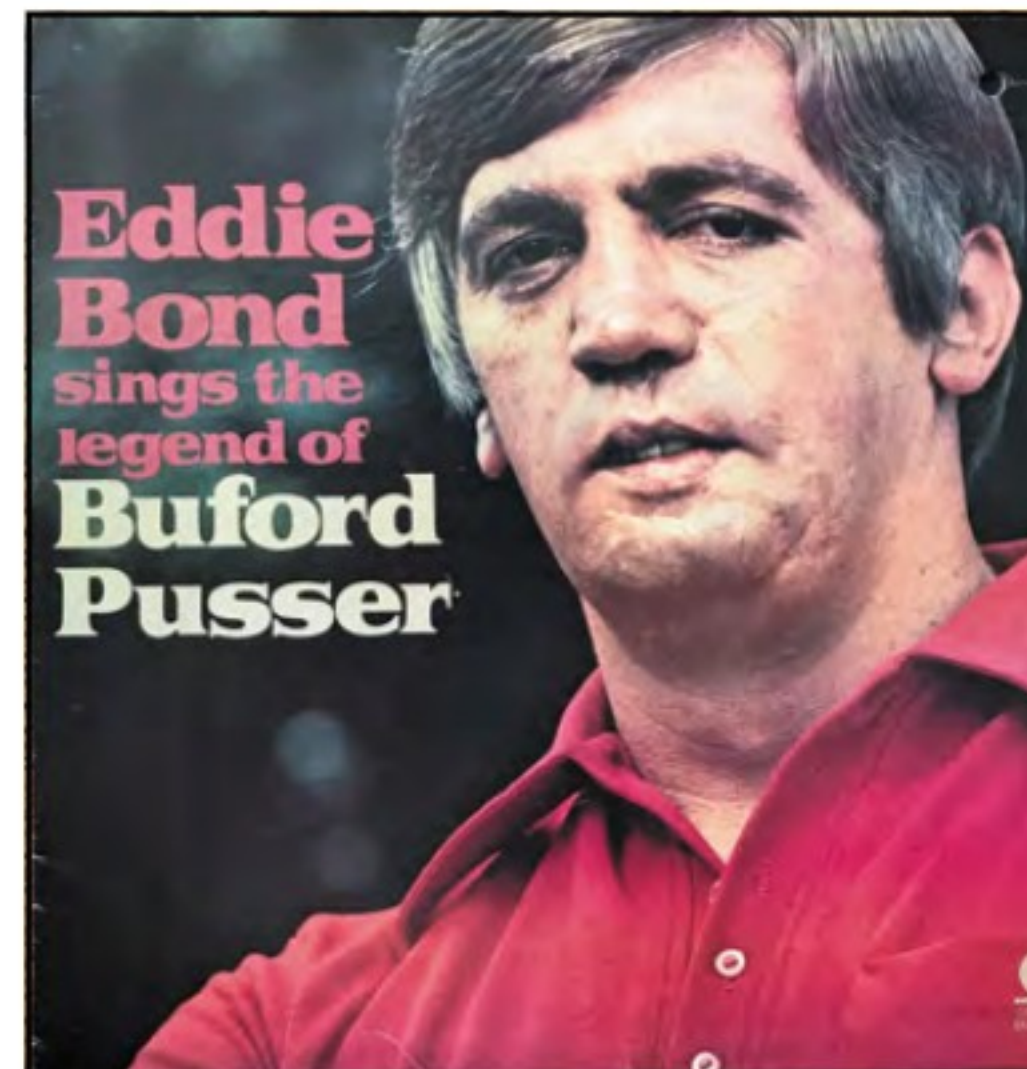
"Buford Pusser...
Now there was a man!"



All New!
**FINAL CHAPTER
WALKING TALL**

BO SVENSON as Buford Pusser in FINAL CHAPTER-WALKING TALL.
containing MARGARET EVY and FORREST TUCKER as Carl Pusser, MORGAN WOODWARD as the Boss,
written by HOWARD KOPPELSON and SAMUEL A. PEOPLES from a story by HOWARD KOPPELSON produced by CHARLES A. PRATT
directed by JACK STARRETT music by WALTER SCHAFER an American International release in Color

Sa vie a donné lieu à une série de films.



Buford a même été chanté!

le passé, ma boussole, ma meilleure amie. Puis, perdre ma sœur... c'était comme si le sol se déroba à nouveau. Ce genre de deuils ne vous quitte jamais. Il vous transforme. Mais il vous apprend aussi ce qui compte vraiment."

Les révélations du Tennessee Bureau of Investigation sur le meurtre de Pauline ont ravivé la douleur, dit-elle. Elles ont "soulevé des questions". Mais aussi renforcé sa conviction. "La vérité n'efface pas l'héritage. Et cette enquête n'a pas révélé une vérité nouvelle. Elle l'a approfondie. Mon but est de préserver notre humanité familiale, faire en sorte qu'au-delà de la légende, on n'oublie jamais qu'il y avait de l'amour, du chagrin, et une petite fille qui a grandi sans ses parents. Cette histoire mérite d'être racontée avec respect. C'est vivre avec le poids de l'histoire... tout en essayant d'écrire la sienne, ici et maintenant."

Et cette histoire, justement, n'est pas finie. Le mois dernier, le musée a annoncé le retour du Sheriff Buford Pusser Festival. Rendez-vous à Adamsville... en mai prochain. ®

**Buford restera
pour toujours
le héros local.
Le musée devait
rester ouvert. Une
fidélité au mythe.**

HORS-SÉRIES COLLECTORS

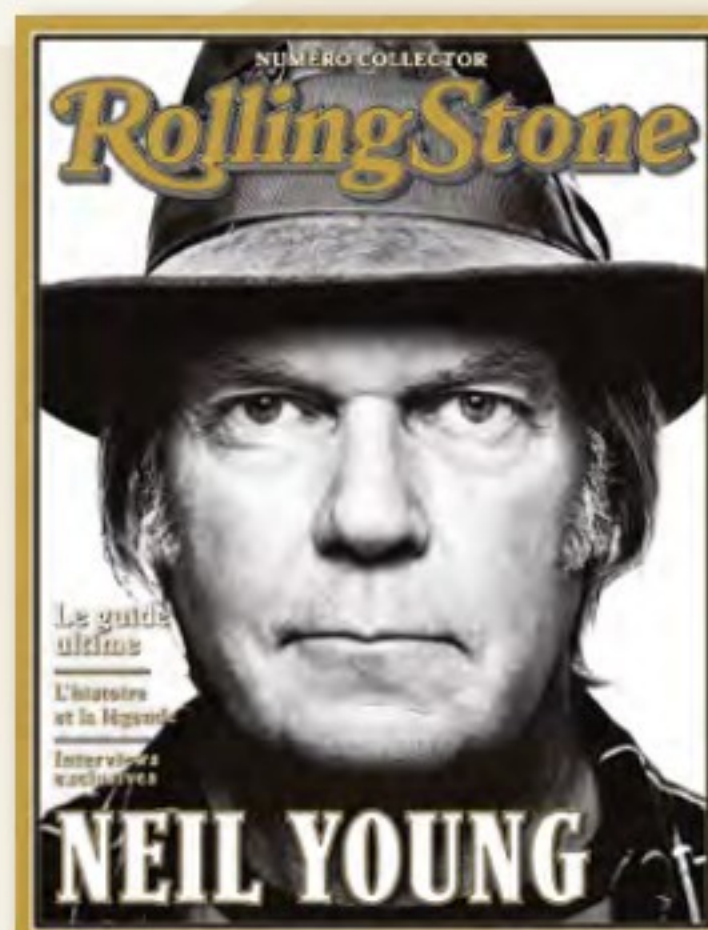
COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION ou FAITES UN CADEAU **CULTE ET ROCK**



Hors-série n°55 - David Bowie



Hors-série n°54 - Pink Floyd



Hors-série n°53 - Neil Young



Hors-série n°52 - Bob Dylan



Hors-série n°51 - Paul McCartney



Hors-série n°48 - Depeche Mode



Hors-série n°47 - Bruce Springsteen



Hors-série n°46 - The Rolling Stones

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À:
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.



1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- | | |
|---|--|
| ☐ Hors-série n°55 - David Bowie : 19,90 € | ☐ Hors-série n°54 - Pink Floyd : 19,90 € |
| ☐ Hors-série n°53 - Neil Young : 17,90 € | ☐ Hors-série n°52 - Bob Dylan : 17,90 € |
| ☐ Hors-série n°51 - Paul McCartney : 19,90 € | ☐ Hors-série n°48 - Depeche Mode : 19,90 € |
| ☐ Hors-série n°47 - Bruce Springsteen : 15 € | ☐ Hors-série n°46 - The Rolling Stones : 15 € |

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

ENVOI SIMPLE : FRANCE métropolitaine : 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

ou

COLIS SUIVI : Colis Privé pour la France métropolitaine : 6,50 € par numéro
Chronopost pour la Belgique, la Suisse et le Luxembourg : 10,50 € par numéro

COÛT TOTAL : € (prix des numéros) + € (frais de port) = €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ M^{ME} NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS TÉLÉPHONE

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ M^{ME} NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS TÉLÉPHONE

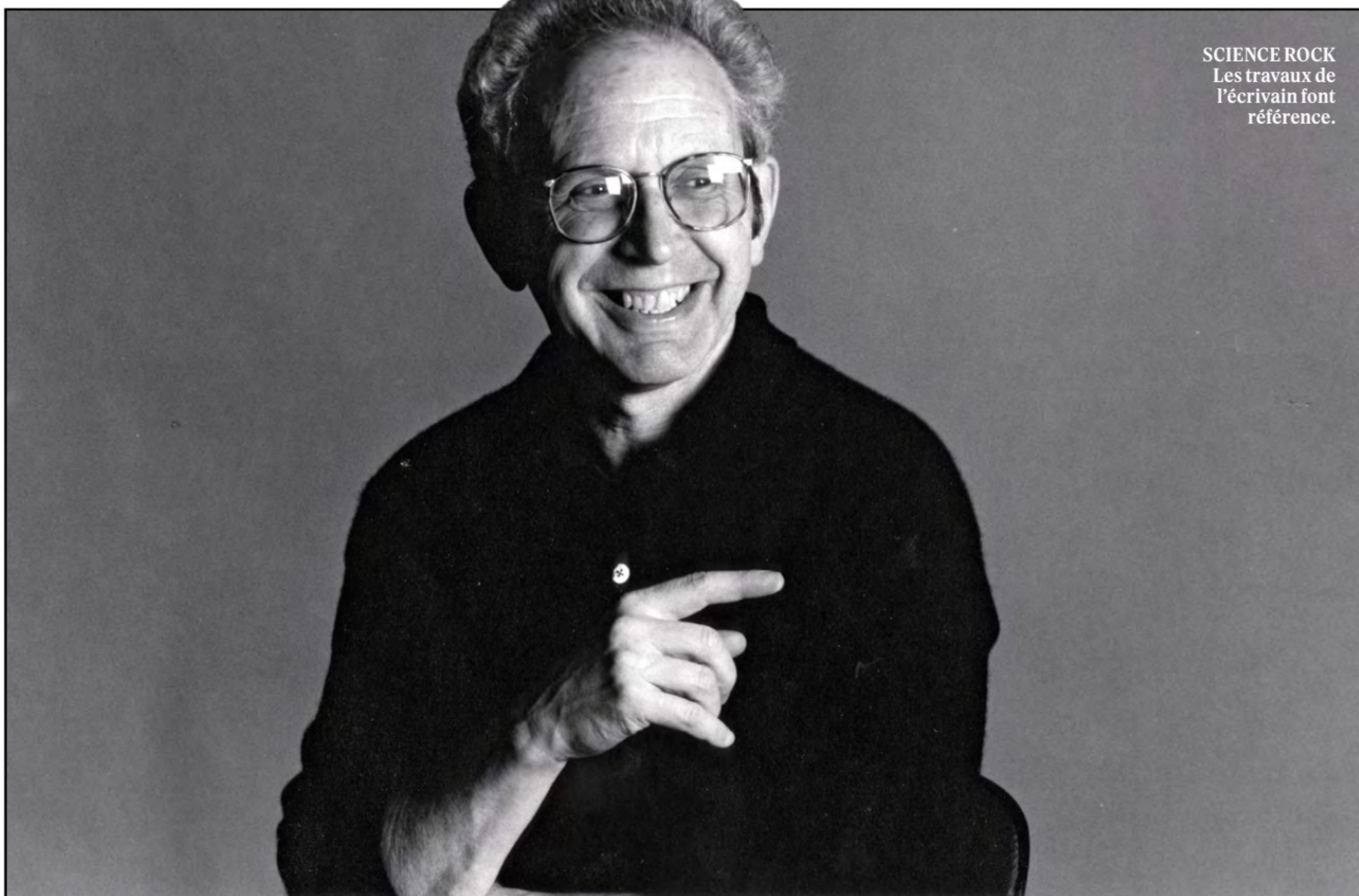
ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE



ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR SHOP.ROLLINGSTONE.FR

SCIENCE ROCK
Les travaux de
l'écrivain font
référence.



“CETTE CAPACITÉ À INVENTER SON DESTIN ME FASCINE CHEZ LE COLONEL”

Peter Guralnick, l'historien de la musique américaine, brise le silence sur le Colonel Parker, manager légendaire d'Elvis Presley. Dans son nouveau livre, il y révèle un homme complexe, vulnérable et dévoué, loin de la caricature du manipulateur.

Par XAVIER BONNET • Photographie DAVID GAHR



RETOUR DU KING

Après avoir été démobilisé de l'armée américaine, le 3 mai 1960, Elvis Presley (à droite) sourit en remettant sa solde de démobilisation à son agent, le Colonel Tom Parker.

Pour les amateurs de biographies musicales, Peter Guralnick est une sommité, une forme de Graal, avec, en point d'orgue, *Last Train to Memphis* et *Careless Love*, ses deux mythiques volumes consacrés à Elvis Presley. Ils ont définitivement assis sa réputation, au risque qu'ils oblitèrent quelque peu ce qu'il a pu écrire par ailleurs, à l'instar de sa plongée en profondeur dans l'histoire de la soul music américaine avec *Sweet Soul Music: Rhythm and Blues and the Southern Dream of Freedom* ou ses portraits de Robert Johnson ou de Sam Cooke.

Il s'était juré que l'on ne l'y reprendrait pas, qu'il en avait terminé avec les biographies. Mais le cas du Colonel Parker, personnage légendaire s'il en est, le taraudait. Au départ, *The Colonel and the King* aurait dû se "limiter" à en tirer le portrait uniquement via la collection de lettres ou mémos qui constituent la seconde partie du livre consacré aujourd'hui au manager d'Elvis. Il s'en explique en exclusivité pour *Rolling Stone*. De ça et de bien plus.

Depuis quand l'idée de ce livre sur Parker vous trotte-t-elle dans la tête?

Trente ans! 1995! [Rires] Tout a commencé quand j'ai eu accès à une correspondance inédite du Colonel. Ces lettres révélaient une facette de lui que je n'avais jamais soupçonnée: une profondeur,

une vulnérabilité, un humour bien plus riche que ce que j'avais perçu en écrivant mes livres sur Elvis. J'ai découvert un homme bien plus complexe que le personnage public, souvent réduit à une caricature de manager manipulateur. Mon but n'était pas de réhabiliter son image, mais de raconter une vérité plus nuancée, celle d'un homme qui a façonné une partie de l'histoire de la musique américaine.

Mais que révèlent ces lettres sur le Colonel que l'on ne devinait pas autrement?

Elles montrent un homme sensible, capable de douter, loin de l'image du stratège infailible. Dans *Careless Love*, mon deuxième livre sur Elvis, je l'avais dépeint comme un personnage haut en couleur, mais sans accès à son intériorité. Les lettres, que ma femme, Alexandra, et moi avons découvertes dans un entrepôt, dévoilent ses luttes, ses émotions, sa manière de naviguer dans les complexités du show-business.

"J'AI DÉCOUVERT UN HOMME BIEN PLUS COMPLEXE QUE SON PERSONNAGE PUBLIC."

Par exemple, quand il négocie l'apparition d'Elvis dans le *Ed Sullivan Show* – dont Sullivan ne voulait pas entendre parler dans un premier temps, pour changer d'avis après que Steve Allen, lui, eut fait exploser l'audience en accueillant Elvis –, Parker insiste pour que son artiste ait un contrôle total sur ses chansons et sa prestation, au point de risquer de faire capoter un contrat de 50 000 dollars, une somme colossale à l'époque. Ce genre de détails montre à quel point il croyait en la vision artistique d'Elvis.

Vous insistez dans le livre sur le fait que le Colonel n'intervenait jamais dans les choix musicaux d'Elvis. Était-ce une règle tacite entre eux, ou une décision imposée par Parker dès le départ?

C'était une décision consciente de sa part, dès le premier jour. Il avait un respect immense pour ses artistes – Elvis, mais aussi Eddy Arnold avant lui. Pour lui, la musique était leur domaine, leur art. Il se voyait comme un facilitateur, pas comme un directeur artistique. Avec Eddy Arnold, il a bâti une carrière phénoménale dans la country et l'a amené à des sommets de notoriété que l'on n'a plus atteints dans ce genre musical avant Garth Brooks, dans les années 1990. Il a appliqué la même philosophie avec Elvis: croire en la vision de l'artiste et tout faire pour la concrétiser. Ce n'était pas un homme qui signait des contrats pour imposer son propre goût, mais pour sublimer celui de ses protégés.

Peut-on dire que son travail avec Arnold a servi de répétition générale pour ce qu'il a accompli avec Elvis, avec déjà des passages à Las Vegas et un pied dans le cinéma?

Pas tout à fait. S'il y a un point commun entre le Colonel et Elvis, c'est cette capacité à apprendre très vite et avancer. C'est peut-être ce qui avait attiré le plus Parker chez Elvis, cette capacité à évoluer et à grandir quasiment du jour au lendemain. C'est flagrant si l'on compare la première apparition télévisée d'Elvis chez Jimmy et Tommy Dorsey, en janvier 1956, et sa dernière au *Ed Sullivan Show*, un an plus tard. Avec Eddy Arnold, il a appris le métier, notamment dans le domaine des contrats discographiques. Quand il a commencé à travailler avec lui, en 1944, il ne connaissait rien au business des disques. Mais en 1948, il a négocié un contrat à 5 % de royalties pour Arnold, ce qui était inédit pour un artiste country. Cela lui a servi pour Elvis, qu'il a signé chez RCA en 1955 avec un deal similaire, alors que Sam Cooke, par exemple, touchait à peine 2 %. Ses erreurs avec Arnold, qui l'ont conduit par exemple à un contrat cinématographique médiocre, l'ont aussi rendu plus audacieux. De la même façon qu'il s'en est voulu toute sa vie d'avoir signé ce premier contrat de films pour Elvis sans exiger mieux, mais cela l'a poussé à toujours viser plus haut par la suite.

À juste titre ou non, l'image du Colonel a souvent été négative. Votre intention était-elle de le réhabiliter, de redorer son image?

Non, d'abord parce que je ne crois pas aux images, qu'elles soient positives ou négatives. Mon but est de peindre un portrait fidèle, sans céder aux mythes. Et ce fut comme ça avec Charlie Rich, Sam Cooke, Sam Phillips, Solomon Burke, etc. Dans *Last Train to Memphis*, j'avais déjà écrit que je ne voulais pas m'encombrer des légendes. Avec le Colonel, je voulais comprendre l'homme derrière la façade. Jusqu'aux années 1970, au moins sur les premières résidences d'Elvis à Las Vegas, il était respecté comme le meilleur manager du métier. Tout le monde venait lui demander des conseils. Ce n'est qu'après la mort d'Elvis, avec les rapports judiciaires sur la gestion de son héritage, que son image s'est ternie. Ces rapports, comme celui du gardien *ad litem* nommé pour protéger les intérêts de Lisa Marie Presley, ont mal interprété ses méthodes. Par exemple, on lui a reproché un taux de royalties soi-disant bas pour Elvis, alors qu'en réalité, grâce à des avenants non écrits, Elvis gagnait bien plus que ce que le contrat initial laissait supposer. Mon rôle n'est pas de défendre ou d'accuser, mais de montrer la vérité dans son contexte.

Comment raconter la vérité sur un homme qui, comme le Colonel, a toujours cultivé son propre mythe, réécrivant son histoire à son avantage?

Il la réécrivait surtout – et souvent – pour

s'amuser, pour brouiller les pistes. Il adorait raconter des anecdotes farfelues, comme celle, fameuse, où il aurait fait danser des poulets en les posant sur une assiette chaude alors qu'il était un grand amoureux des animaux. Ces histoires étaient une manière de tester les gens, de voir s'ils le prenaient au sérieux. Écrire sur lui, c'est comme écrire sur n'importe qui : il faut chercher l'histoire derrière l'Histoire. Par exemple, sur son titre de "Colonel", il y a plusieurs versions. Là encore, c'était une sorte de blague pour lui. Il était le premier à se considérer comme un colonel bidon, il l'a même écrit aux officiers d'Elvis quand celui-ci était à l'armée en Allemagne! Quant à mon travail, il consiste à décrypter ces facéties pour approcher l'homme qu'il était vraiment.

Vous écrivez que le Colonel aura été totalement dévoué à Elvis, dès le premier jour. Dans quelle mesure a-t-il utilisé ce dernier pour son propre bénéfice et vice-versa?

Une relation entre un manager et un artiste doit être mutuellement bénéfique, sinon elle ne fonctionne pas. Quand le Colonel découvre Elvis à la *Louisiana Hayride* [show

"J'ÉCRIS SUR DES ARTISTES DONT J'AIME LA MUSIQUE, MUDDY WATERS, HOWLIN' WOLF..."

radiophonique puis télévisé entre 1948 et 1960 intégrant des performances live, *ndla*], en 1955, il croit tout de suite en lui, au point de miser sa réputation et son argent – 5000 dollars de sa poche – pour chercher à le signer chez RCA. À l'époque, personne d'autre ne voulait parier sur ce jeune de 20 ans. Elvis, de son côté, voyait en Parker l'homme capable de lui offrir la gloire nationale et hollywoodienne que Sam Phillips ne pouvait pas lui donner. Leur relation était une alliance, presque une communion. Elvis lui écrivait des télégrammes affectueux, le comparant à un père. Pendant dix ans, ils formaient une équipe indestructible, partageant une ambition commune. Ce n'est qu'à la fin, à Las Vegas, que les choses se sont compliquées.

Vous parlez à ce propos d'une "tragédie partagée" à la fin de leur relation. Que voulez-vous dire par là?

À partir de 1969, quand Elvis commence ses résidences à Las Vegas, leur dynamique change. Chacun avait ses propres démons, ses addictions. Pour Elvis, c'était les médicaments sur ordonnance, une dépendance bien documentée. Pour le Colonel, c'était le jeu. Sa veuve, Loanne,

m'a confié qu'il était accro au jeu au point de passer des jours entiers dans les casinos, parfois au détriment de sa santé et de son mariage. Aucun des deux ne pouvait affronter l'autre sur ces problèmes. Ils étaient trop liés, trop dépendants l'un de l'autre pour se confronter. C'est une tragédie au sens où ils auraient peut-être dû se séparer, mais ils n'en avaient ni la force ni la volonté. Leur lien était indéfectible, mais il les a aussi emprisonnés.

Certains aiment à voir dans la vie d'Elvis une extrapolation de celle de l'Amérique en son temps. Que nous dit la trajectoire personnelle et professionnelle de Parker de l'Amérique de l'époque?

Pour moi, le Colonel était l'Américain absolu. À bien des niveaux, le Colonel était né pour être américain. Comme tant de gens nés ailleurs, il a vu dans l'Amérique une terre d'opportunité, une terre de rêves, qui pouvait l'éloigner le plus possible de l'environnement bourgeois étriqué de son pays natal [les Pays-Bas]. Dès que ça lui a été possible, il s'est embarqué pour l'Amérique, à 16 ans, a recommencé après s'être fait refouler une première fois par l'équivalent d'alors de l'ICE [Immigration and Customs Enforcement, l'agence gouvernementale responsable des arrestations en masse actuelles aux États-Unis]. Même si je suis sûr qu'ils étaient plus humains à l'époque! Et quand il revient, il va vagabonder dans tout le pays, cumuler les expériences. Il a aimé ce pays, en est devenu l'un des plus grands patriotes. Un autre point commun avec Elvis et qui explique notamment leur refus, toute leur vie, de se soustraire aux impôts. On parle beaucoup aujourd'hui de l'incapacité à être soi-même, à développer son identité. Or, qui, dans ce pays, s'est davantage créé une identité qu'Andreas Cornelis van Kuijk, dit "Dries", devenu Tom Parker, puis Thomas A. Parker, puis éventuellement Colonel Thomas A. Parker, Colonel devenant son premier prénom?

Qu'ils soient sur Elvis, sur Sam Cooke, Sam Phillips et ainsi de suite, vos livres explorent une époque particulière, celle de l'Amérique de l'après-guerre. Qu'est-ce qui vous fascine autant dans cette période?

Ce n'est pas tant l'époque que les gens. J'écris sur des artistes dont j'aime la musique, dont j'admire le parcours : Muddy Waters, Howlin' Wolf, Merle Haggard, Solomon Burke. Leur musique m'a bouleversé, et j'ai voulu explorer leur vie, leur monde. Ce sont tous des figures de la seconde moitié du XX^e siècle, mais ce n'est pas une nostalgie pour une Amérique perdue, sinon peut-être une Amérique avec un plus grand sens de sa propre indépendance. Mais ce serait absurde de regretter une époque où les Noirs n'avaient pas les mêmes droits, où les femmes étaient marginalisées. Ce qui m'attire, c'est l'esprit d'indépendance, l'énergie des entrepreneurs comme Sam Phillips ou le Colonel, qui ont



DÉBAT

Lors de la sortie de *Sam Phillips: l'homme qui a inventé le rock'n'roll*, rencontre entre Peter Guralnick et l'animateur télé et humoriste Conan O'Brien, au Grammy Museum, le 19 novembre 2015 à Los Angeles.

créé quelque chose de nouveau, qui ont réinventé leur monde. C'est cette capacité à se construire soi-même, à inventer son destin, qui me fascine.

Vous considérez-vous comme un historien?

Pas vraiment. Je suis avant tout un écrivain. Mon but est de dessiner des portraits, de raconter des histoires humaines, pas de faire une grande fresque historique. Bien sûr, je m'attache à la vérité des faits, mais ce qui m'intéresse, c'est la dimension romanesque de ces vies. En écrivant *Last Train to Memphis*, j'ai découvert que la vie d'Elvis avait l'ampleur d'un roman de Tolstoï. Quitte à passer pour prétentieux, avec Sam Cooke et *Dream Boogie*, je pensais à Anna Karénine pour capter l'émotion et le contexte social. Je veux transmettre l'ambition, les aspirations de ces gens, et le monde dans lequel ils ont vécu.

Avez-vous le sentiment que les biographies musicales ont évolué depuis vos débuts, comparées à celles d'aujourd'hui?

Avez-vous le sentiment de faire partie d'une "vieille garde" avec Greil Marcus ou Nick Tosches par exemple?

Chaque écrivain a son style, sa voix. Vous m'associez à Marcus et Tosches, ce qui est très gentil, mais nous sommes très différents. C'est même ce qui compte: l'individualité de l'approche. Mes derniers travaux, comme les chapitres sur Solomon Burke ou Dick Curless

dans *Looking to Get Lost*, sont différents de ce que j'écrivais il y a trente ans, plus proches d'une *novela* parfois. Mais je ne pense pas que la manière d'écrire des biographies musicales ait fondamentalement changé.

Y a-t-il un artiste contemporain qui pourrait vous donner envie d'écrire une biographie?

Après avoir fini celle de Sam Phillips, je me suis dit: "*Plus jamais de biographie!*" [Rires] Mais si Merle Haggard m'avait appelé, j'aurais craqué, tellement j'admire son œuvre. Nick Lowe ou Elvis Costello m'auraient aussi tenté. Mais écrire une biographie demande une connexion profonde avec l'artiste, et je ne ressens pas ça avec les figures actuelles. Ce n'est pas une question de distance temporelle, mais d'affinité personnelle.

Tom Hanks faisait-il un "bon" Colonel Parker dans le *Elvis* de Baz Luhrmann?

Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu, sinon quelques très brefs extraits à la TV.

"LA MANIÈRE D'ÉCRIRE DES BIOGRAPHIES N'A PAS CHANGÉ."

Avez-vous volontairement refusé de le voir?

Bien sûr! [Rires] Disons que nous avons des perspectives esthétiques différentes.

***The Colonel and the King* clôt-il définitivement votre histoire avec Elvis Presley?**

Oui, sans aucun doute. Ce projet est né par hasard, grâce aux lettres que j'ai découvertes. J'ai senti que je devais partager cette vérité, comme je l'ai fait avec *Elvis Day by Day*, pour donner aux lecteurs des faits inédits. Mais je ne suis pas obsédé par Elvis. Ce livre raconte une autre histoire, celle du Colonel, et je n'avais pas prévu d'y revenir.

Un nouveau projet sur le feu?

Oui, un recueil de nouvelles, qui sortira l'an prochain. C'est un retour à mes débuts, quand je publiais des histoires à la limite du pamphlet chez cet éditeur underground qui considérait le Cambridge des années 1960 comme l'équivalent du Paris des années 1920! Il se voyait comme Sylvia Beach [libraire et éditrice américaine, notamment fondatrice de la librairie Shakespeare and Company, à Paris], persuadé de dénicher le nouveau Hemingway!

Et qu'apprendra-t-on sur vous avec ce recueil?

Probablement à quel point je suis quelqu'un de lugubre! [Rires] @

EN COUVERTURE

Joan
Baez

“On dirait
un tissu
déchiré”

Par DAVID BROWNE • Photographies ULYSSES ORTEGA



DÉBAT MAJEUR
"L'action est l'antidote au désespoir", déclare Baez.

EN COUVERTURE

Quand on emprunte l'allée bordée d'arbres qui mène à la maison de Joan Baez, au sud de San Francisco, la première chose qui frappe, ce sont les immenses portraits qu'elle a peints: Volodymyr Zelensky, Martin Luther King Jr., Anthony Fauci, Gandhi et le regretté député John Lewis. • Pendant des années, elle en exposait deux à la fois dans son jardin devant la maison; aujourd'hui, ils sont posés, un peu tristes, sur la véranda. • *"Juste après l'élection de Trump [l'automne dernier, ndla], quelqu'un a cafté à la mairie: 'Elle a des autorisations?', raconte Baez. C'était clairement une dénonciation mesquine."* Pendant qu'un ami décrochait les toiles, Joan est montée

dans la cabane perchée dans les arbres de son jardin et a balancé à fond des enregistrements de la soprano Renée Fleming. *"C'était ma façon de faire de la désobéissance civile,"* dit-elle avec un sourire espiègle. *"Juste pour faire quelque chose."*

Depuis des décennies, Joan Baez fait quelque chose – pour la musique, la justice sociale, les droits civiques. On l'a portée aux nues, condamnée (parfois même par la gauche), moquée, ignorée, vénérée, redécouverte. Cette partie-là de sa vie semblait s'achever il y a quelque six années, quand elle a achevé sa tournée d'adieu, qu'elle jure être vraiment la dernière.

À 84 ans, elle était censée entrer dans des années tranquilles: peinture, poésie, danser tous les jours sur les Gipsy Kings autour de la propriété, vivre dans cette grande maison un peu bohème-mais-chic où elle habite depuis cinquante-cinq ans. Il y a actuellement treize poules qui se baladent librement, lui fournissent des œufs frais et, de temps en temps, entrent dans la cuisine picorer la nourriture du chat. *"Maintenant, je peux aussi me vernir les ongles,"* dit-elle en agitant la main pour montrer ses ongles bleu aqua.

Mais, comme en témoignent les histoires autour de ses portraits, on la rattrape sans cesse. D'abord le biopic sur Bob Dylan, *A Complete Unknown*, qui a remis sous les projecteurs sa relation compliquée et ancienne avec Dylan (interprété par Timothée Chalamet). La performance très juste de Monica Barbaro a présenté Joan, sa musique et son image de madone folk à une génération née des décennies plus tard.

Et puis il y a, à nouveau, Trump. La dernière fois que *Rolling Stone* était venu ici, il venait d'être élu pour un premier mandat. Aujourd'hui qu'il est de retour à la Maison-Blanche, plus dévastateur et inquiétant qu'avant, Joan s'est retrouvée dans des mani-

festations, a sorti un nouveau titre de protestation, *"One in a Million"*, avec son vieux compagnon de route, Janis Ian; participe à la création d'une association qui soutiendra les familles d'immigrés dont le soutien de famille a été arrêté et emprisonné par les agents de l'ICE; et poste des mots d'encouragement sur ses réseaux (sur Facebook, en voyant un oisillon tout juste né dans son allée, elle écrit: *"Sa beauté elle-même nous offrira de l'espoir dans les ténèbres et nous délivrera de tout ce qui est mal."*).

**"Le courage, c'est drôle...
C'est être prêt à faire
des choses, même si on
s'inquiète pour vous."**

En France, son actualité ne concerne pas la musique. Après sa dernière tournée qui est notamment passée par l'Olympia, elle vient de sortir un livre... de poésie! Et, à 84 ans, Joan Baez n'a plus besoin de prouver quoi que ce soit. Elle a chanté devant des centaines de milliers de personnes, accompagné Martin Luther King, partagé la scène et la vie de Dylan, défendu la paix quand ça coûtait cher. Et puis elle a dit adieu à la scène, doucement, sans drame. On croyait l'histoire finie. Et voilà qu'elle ouvre un tiroir: des poèmes écrits au fil de quarante ans, gardés pour elle seule jusqu'à aujourd'hui. *Quand tu verras ma mère, invite-la à danser* (Points, édition bilingue, traduction d'Anne-Laure Tissut).

Ce n'est pas un grand manifeste, pas de revendications tonitruantes. C'est plus discret, plus personnel. La mère, surtout, cette présence élégante et absente qui traverse tout le recueil comme une ombre tendre.

Le titre en est le refrain, une invitation répétée à danser avec le souvenir, avec le manque. Il y a aussi les blessures plus secrètes: ce trouble dissociatif de l'identité, diagnostiqué tard, avec ses *"plus de cinquante person-nages"* intérieurs. Baez en parle sans effet, avec la franchise qu'on lui connaît depuis toujours. Des bribes d'enfance entre Mexique et Californie, le départ de sa sœur Mimi, des évocations légères de Dylan, Hendrix, Judy Collins. Les poèmes sont simples, souvent courts, parfois en prose. On entend presque sa voix, cette clarté cristalline qui nous a accompagnés si longtemps. L'édition bilingue est précieuse: l'anglais fluide d'origine, et une traduction française qui garde la musicalité sans forcer. Joan Baez le dit elle-même, avec une modestie souriante: ce n'est pas de la "grande" poésie. Mais c'est une poésie sincère, celle d'une femme qui a appris à vivre avec ses fantômes plutôt qu'à les chasser. Dans un monde qui crie pour se faire entendre, ce livre chuchote. Et il touche juste.

Mais Joan le reconnaît, chez elle aujourd'hui puis, plus tard, lors d'un autre entretien: elle entre aussi dans un monde nouveau et difficile. En refaisant du café, col roulé noir et carré argenté, elle s'installe à la table de la cuisine. *"C'est un moment intéressant,"* dit-elle, *"parce que je n'ai jamais été là auparavant."*

La dernière fois qu'on s'est parlé ici, c'était juste après l'élection de Trump, en 2016.

Qui aurait cru qu'on y serait à nouveau?

Ça m'a estomaquée. Personne n'aurait pu imaginer ça. Personne n'aurait pu prédire que ça tournerait comme ça, parce que ça, c'est pour les autres pays, les *"pays de merde"*. Là, on est en train de devenir un pays de merde à cause d'eux. Tous les trucs ignobles que font les pays de merde. D'un autre côté, on savait tous que la Heritage Foundation bossait là-dessus depuis des années, on n'était juste pas prêts.

Vous étiez où la nuit de l'élection quand vous avez appris les résultats?

Ici. Je n'ai pas entendu les résultats, j'ai vu la tête de mon voisin. J'ai compris que c'était la catastrophe. Mais en vérité, ça fait cinquante ans que ça se prépare. Ce n'est même pas Trump. Il s'est juste révélé être un sorcier dégueulasse qui donne aux gens le droit de faire comme lui.

Y a-t-il quelque chose de cette administration qui vous a particulièrement choquée?

Dans les cent premiers jours, envoyer les gens comme ça [elle claque des doigts] dans des prisons connues pour la torture. Tout le travail que j'ai fait au Chili, en Argentine, au Brésil, dans le bloc de l'Est... c'est exactement le même mécanisme, avec la même cruauté et les mêmes étapes vers la dictature. Ce qui m'inquiète, c'est la vitesse et la cruauté quotidienne.

JOAN BAEZ

J'ai beaucoup aimé que Bruce Springsteen répète *"It's happening now"* pendant ses concerts en Angleterre. Parce qu'on a tendance à se dire: *"Bon, quatre ans difficiles."* Non: c'est maintenant.

Vous regardez beaucoup les infos?

Quand j'ai arrêté les tournées, je me disais: *"Je regarderai de temps en temps."* Mais ce n'était pas comme ça. Alors je dose. Je lis des Substack et je regarde Colbert, Jon Stewart, John Oliver. Et puis je me mets un film comme *Twilight*. C'est nul, mais c'est génial à regarder. Ça n'a rien à voir avec quoi que ce soit, putain.

Vous prenez un peu de... de drogue?

[Rires] ... mais je pensais aussi au réconfort que l'on peut trouver dans certaines décisions de justice qui freinent Trump. Il faut bien se raccrocher à ça. Ma magnifique petite-fille, Jasmine, est auteure-compositrice, mais elle a décidé de devenir avocate. Elle entre en faculté de droit en août et je me dis: *"Quel timing!"* Elle veut être constitutionnaliste. On risque de ne plus avoir de Constitution, putain. Tout ce que je peux faire avec mon fils et ma petite-fille, c'est avancer jour après jour et l'encourager.

Je réécoutais votre prestation à Woodstock, quand vous racontiez l'arrivée des agents fédéraux pour arrêter votre ex-mari, David Harris, pour refus de service militaire. Vous aviez même organisé une fête pour son départ. Est-ce que quelque chose aujourd'hui vous rappelle ce genre d'arrestations?

Franchement, c'est tellement différent que je n'arrive même pas à faire le lien. Les gens demandent: *"C'est comme dans les années 1960?"* Je réponds: les années 1960, c'était un goûter dans un jardin. Pour certains, non, certains ont vraiment souffert. Mais là, c'est une machine.

Dans votre deuxième autobiographie, vous parliez de l'impact qu'avait eu sur vous le discours de Martin Luther King. Y a-t-il aujourd'hui quelqu'un qui vous inspire de la même façon?

Le révérend William Barber est venu dîner l'autre soir; c'est un ami. Il porte l'esprit de Dieu en lui et il est déterminé à le répandre. On regarde cette avalanche arriver et il faut se dresser, comme lui l'autre jour dans la rotonde du Capitole: il s'est fait arrêter. Il priait là-dedans et il a simplement dit: *"Il fallait que je le fasse."*

Et Alexandria Ocasio-Cortez?

Elle est bien. Intelligente. Elle se met en danger, mais le danger aujourd'hui... Avant j'encourageais les gens: *"Venez, on se fait arrêter, peu importe."* Là, c'est tellement risqué. Prendre un risque aujourd'hui, ça peut être se tenir au coin de la rue avec un T-shirt *"Je suis immigré clandestin"*. Je n'ai



jamais connu cette peur-là. Je n'avais pas peur quand j'allais en prison à l'époque. J'ai été dans des endroits où j'aurais dû avoir peur: Viêt Nam, le sud des États-Unis avec le Ku Klux Klan...

Pourquoi n'aviez-vous pas peur à l'époque?

Déni et nécessité d'avancer, plus forte que l'angoisse. J'avais peur parfois, mais le courage, c'est drôle: on ne naît pas courageux, on accepte de faire des choses même quand on a la trouille. Pour vous donner une idée de jusqu'où je peux aller dans le noir, ma blague la plus sombre: la bonne nouvelle avec le réchauffement climatique, c'est que s'il nous tue en premier, Trump n'aura pas le temps de construire ses camps de la mort. Et on rit... sauf qu'il va le faire. Il va tellement vite que ma blague n'est même plus drôle. Une des craintes actuelles, c'est que toute manifestation pousse Trump à envoyer l'armée et à déclarer

l'état d'urgence. Il en crève d'envie. Rien ne pourrait leur simplifier plus la tâche, parce qu'on ne fait pas le poids. Quiconque pense sérieusement pouvoir changer les choses par la violence est d'une naïveté touchante. Non, on se fait écraser.

Vous avez eu des moments où vous vous êtes dit que tout ce pour quoi vous vous étiez battus dans les années 1960 avait été démantelé?



Je ne passe pas trop de temps à me morfondre sur le recul. Les choses ne restent jamais là où on voudrait. Havel, Mandela: des gens formidables qui ont fait des choses formidables, ça dure un moment, et puis quelqu'un vient tout foutre en l'air. Il faut se rappeler ce qui est cousu dans le tissu de l'Amérique. Je revois sans cesse les Noirs et les Blancs assis au comptoir dans le Mississippi. C'étaient des actes de courage énormes, ça a changé les choses, et c'est l'engagement dont on a besoin maintenant. Là, on dirait un tissu déchiré. Peut-être qu'il y aura un balancier dans l'autre sens, comme Reagan après Carter ou Trump après Obama. *[Elle se fait plus grave.]* Cette fois c'est différent. Je ne sais pas comment on répare ce qui est déjà fait.

Vous avez chanté à quelques rassemblements anti-Trump/pro-démocratie. Comment était-ce de remonter sur scène?

J'ai un registre plus grave que je refusais d'accepter parce que je ne pouvais plus être la soprano célèbre. Du coup, j'avais arrêté de chanter. Mais la voix est toujours là, quelque part. J'ai plongé dans les graves et j'ai trouvé les chansons qui marchent.

Quelles chansons pouvez-vous encore chanter?

Je peux faire marcher plein de choses:



JOAN BAEZ

“Imagine”, toutes les chansons des droits civiques... “We Shall Overcome” est magnifique, mais ça nous ramène trop loin. Il faudrait quelque chose de plus frais. On n’entend presque plus de nouvelles chansons de protestation aujourd’hui. Je ne voudrais pas faire partie d’un mouvement sans musique, mais tu as raison. Il nous faut un hymne, mais on ne peut pas écrire un hymne sur commande. “One in a Million” s’en rapproche le plus, mais ça ne sort pas de rien. Il faut que ça vienne d’ailleurs. “Imagine” reste magnifique. Les chansons de Dylan sont toujours connues dans le monde entier, mais elles n’ont pas le même poids pour moi que “We Shall Overcome”. À l’époque, j’avais assez de lucidité pour savoir qu’on n’allait pas tout surmonter et avoir la paix dans le monde. Aujourd’hui, c’est encore plus vrai.

Vous avez écrit dans votre recueil de poésie, à propos de Dylan: “Qui écrit encore ce genre de choses aujourd’hui, Monsieur le Créateur?”

J’ai demandé à Josh Ritter d’écrire une chanson, il a écrit “I Carry the Flame”, qui se rapproche le plus d’une marche à la Pete Seeger. Je l’ai un peu chantée à la manif du 1^{er} mai. Mais il en faut d’autres, et celle de Janis.

Vous avez écouté Jesse Welles, le jeune troubadour très politique du Sud?

Le gamin. Incroyable! Ça va quelque part. Faut capter ce petit. Il a 30 ans. Ce qui m’impressionne? C’est sincère. Ça sort tout seul. Il canalise quelque chose. C’est ce que j’ai ressenti.

Vous suivez les nouvelles chanteuses?

J’écoute ce que ma petite-fille m’envoie. J’ai beaucoup aimé Lana Del Rey, Chappell Roan aussi. Quand on est tous les trois avec mon fils Gabe et Jasmine, on met Lana et Hozier en boucle sur la route. Je suis amie avec Lana. Et n’oubliez pas mon crush sur Hozier. “Take me to the church”, beau gosse!

Comment vous êtes-vous rencontrées?

De but en blanc, elle m’a demandé si je voulais chanter à son concert au Greek Theatre. Je me suis dit: “D’où ça sort, ça?” Je plaisantais: “Ton public a 16 ans, ils ne me connaissent pas.” Elle: “Eh ben ils devraient.” C’est un risque. Taylor avait fait pareil en 2015. Des gens de l’âge de Lana m’ont trouvée “badass”, j’ai adoré.

Dans “Dance Till We Die”, elle chante: “I’m coverin’ Joni and dancin’ with Joan.” Quelle est l’histoire?

Elle est venue traîner, on a dîné et on est allées dans un club sénégalais, à San Francisco, où je danse depuis des années. Elle n’a pas dansé, sa sœur, oui. Elle était très timide. Moi j’ai dansé pour deux. Elle m’a offert un joli collier en or avec “Joanie” dessus.

Qu’avez-vous pensé de cette polémique autour de “The Night They Drove Old Dixie Down”, il y a deux ans? Certains voulaient la réécrire voire la “supprimer”...

Je me disais ça ce matin en faisant écouter “One in a Million” à mon amie réalisatrice, Karen O’Connor. Elle m’a dit: “Refais-moi écouter les paroles.” Moi je me suis dit: “Putain, moi je n’écoute même pas les paroles. C’est un feeling.” Avec “Dixie”, c’était le même feeling. Je ne savais pas ce que ça disait, je trouvais juste ça magnifique. Comme quand je chante en langue étrangère: une fois les syllabes en bouche, je ne sais plus ce que je dis, et ça n’a pas d’importance. Si quelqu’un voulait l’entendre et que j’avais envie de la chanter, je l’aurais chantée. J’ai su qu’un jour quelqu’un ferait un drame. Mais on s’en fout? C’est une putain de belle chanson.

Quand avez-vous appris que le film A Complete Unknown allait se faire?

J’en entendais parler. Je me disais: “Je sais pas si ça va être bien ou n’importe quoi.” Puis j’ai vu que ça devenait sérieux.

sympa. Ça donne l’ambiance du Village – même si je n’y ai jamais vécu, juste un court moment avec Bob, et ce n’était pas le Chelsea mais l’hôtel Earle. Mais les détails... Quand on m’a demandé: “T’as vraiment fait ça à Bob?” [Elle montre le majeur.] J’ai répondu: “Non, j’ai fait ça.” [Elle montre les deux majeurs!] Mais j’étais contente qu’ils captent le feeling. La musique était brillante. Chalamet s’en sort bien, un peu trop propre sur lui. J’aurais pu lui filer un tuyau là-dessus.

C’est-à-dire?

Pas assez crado. Mais bon, c’était aussi une partie du charme, le phénomène “pas lavé”.

Qu’est-ce qu’ils ont bien capturé de Bob?

Beaucoup de gestes, la tête, la façon de parler, même un peu le chant. L’attitude. Une sale attitude.

Et pour vous?

Certains plans de dos de Monica et Timothée ressemblent incroyablement à nous. On m’a dit que sa voix parlée était très proche de la mienne. Elle a bossé comme une folle.

“Si tu me googlises il y a peut-être une ligne sur moi et ensuite c’est direct ‘Joan Baez et Bob Dylan.’”

Personne du film ou du camp Dylan ne vous a contactée?

Vous plaisantez? C’est moi qui ai tendu la perche aux acteurs. Monica a appelé, puis Edward Norton. Monica m’a dit: “Si ça te plaît, dis-le-moi, mais si ça te plaît pas, tais-toi.” J’ai répondu: “Si ça nous plaît pas, on balancera du pop-corn sur l’écran, mais je crois qu’on va aimer.”

Et Dylan directement?

[Elle imite Dylan.] “Hey Joanie, devine quoi, on fait un film.” Question idiote.

Vous avez vu le film quand?

Pas le jour de Noël, mais dans la semaine, avec mon groupe de femmes qui a commencé avec ma mère. On m’avait proposé une projection privée, j’ai refusé.

Votre réaction?

Mon entourage était furax, ils vérifiaient tout. Moi: “Laissez tomber.” C’est un film

Elle a même repris mon tic nerveux.

[Elle tortille les doigts.] Je l’ai croisée à une conférence de presse et je lui ai demandé: “Tu fais ça naturellement ou tu l’as chopé en me regardant?” Elle l’avait appris.

Le film fait un triangle vous-Bob-Suze Rotolo, alors que ça ne s’est pas vraiment “chevauché” comme ça.

Disons que ça ne se passait pas sous mon nez. Je pensais être après Suze, mais je n’ai jamais demandé. Don’t ask, don’t tell.

Plus de soixante ans après, qu’est-ce qui fascine encore les gens dans votre histoire avec Bob?

Si tu me googlises, il y a peut-être une ligne sur moi et ensuite c’est direct “Joan Baez et Bob Dylan”. L’autre jour, une assistante de 23 ans, dans une clinique, découvrait qui j’étais: “Vous êtes célèbre!” Je lui ai dit: “Bof... googlise-moi.” Elle voit une photo de Dylan: “C’est qui ce mec?” J’ai répondu:

EN COUVERTURE

"Merci." [Rires] Quand tu es dans une pièce avec Bob, tu disparaissais. Mais il y a pire comme boulet.

Vous avez dit avoir écrit une lettre très personnelle à Dylan il y a une dizaine d'années, sans mettre d'adresse de retour.

Je le peignais dans mon atelier, très jeune, 21 ans max. J'ai mis un de ses disques, j'ai pleuré comme une madeleine en peignant, et ça a tout lavé. Plus de



ressentiment. J'ai eu la chance de l'avoir eu dans ma vie, d'avoir eu ces chansons et la voix pour les chanter. La gratitude a remplacé la frustration, la douleur et tout le bordel.

Vous lui avez écrit quoi?

Exactement ce que je viens de vous dire. Tout simple.

En 2017, vous disiez que votre nom était devenu "poisseux", surtout dans les années 1980 quand plus personne ne voulait vous signer. Personne n'était intéressé.

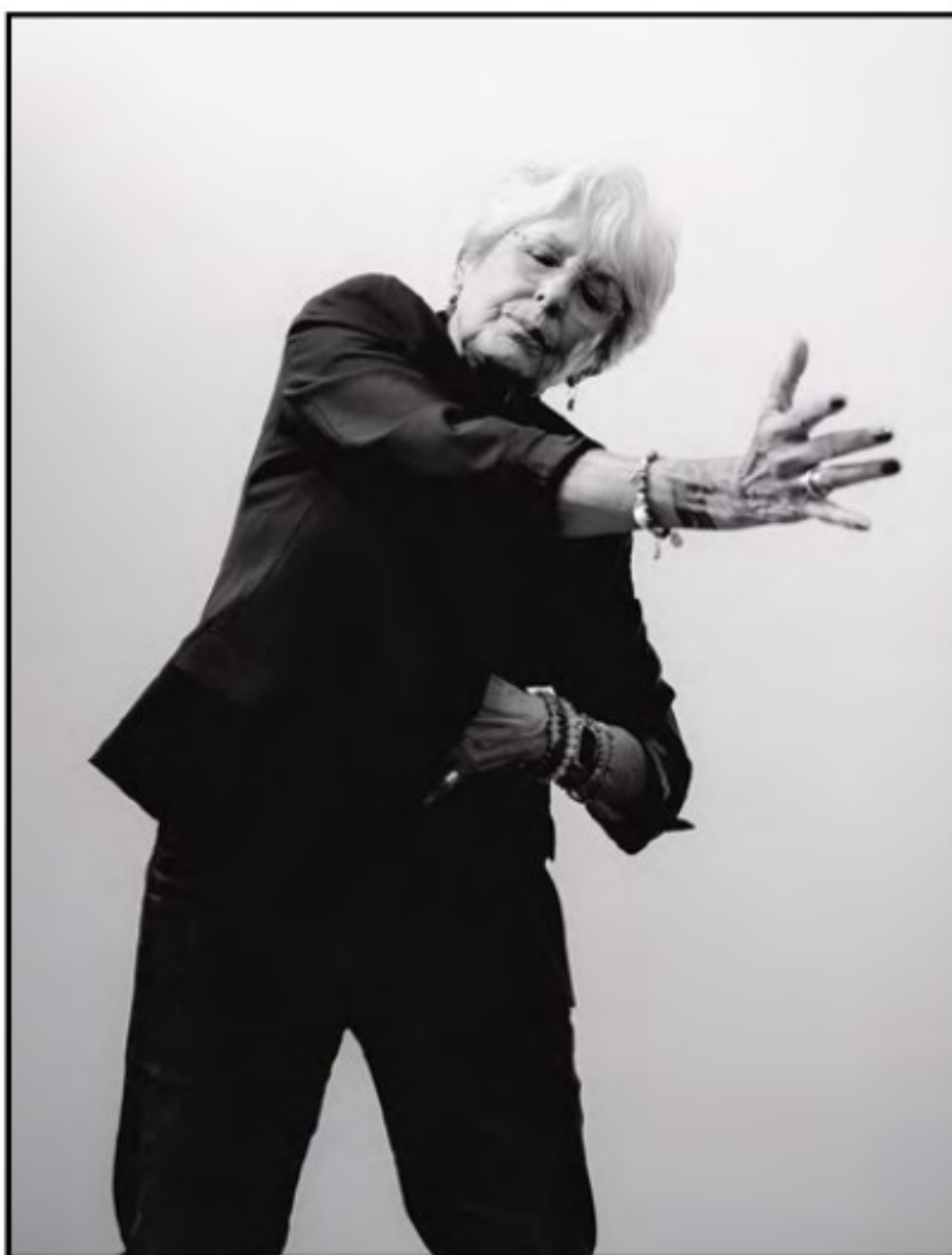
Si on avait fait une démo en mettant "jeune auteure-compositrice", on aurait eu plus de chances d'être écoutée. Être une légende mais plus actuelle, ça faisait mal.

Vous pensez que le film va changer cette image de vous?

J'espère. Je n'y ai pas trop prêté attention, mais je sais que ça m'a redonné une visibilité que je n'avais plus.

Six ans après la dernière date de votre tournée d'adieu, des regrets?

Aucun. Tout le monde dit: "Quand on arrête, on reprend." Elton m'avait dit: "J'ai hâte d'être avec mes gosses." Et il est reparti... Moi, le premier concert que j'ai vu après avoir arrêté, je me suis dit: "Test intéressant."



Je n'ai rien regretté. C'était l'heure. Dix soirs à l'Olympia... il était temps.

Il y a deux ans sortait le documentaire *I Am a Noise* (À voix haute, en français) où vous révélez que votre sœur Mimi et vous avez subi des abus sexuels de votre père. Qu'est-ce qui vous a décidé à en parler?

J'avais 79 ans quand on a commencé le film, alors autant laisser un héritage honnête sans essayer de me faire plus jolie que je suis. C'est une vie bien vécue. Beaucoup de gens m'ont écrit; c'est un peu comme Trump autorise les porcs: cette révélation permet à certains de regarder dans leur passé. Une femme m'a dit que sa mère de plus de 70 ans avait pleuré et lui avait parlé de choses qu'elle ne lui avait jamais dites. Karen, la coréalisatrice, dit: "Tout le monde a quelque chose." Si on peut identifier le sien ou donner la permission aux autres... c'était un des beaux résultats.

Et vous, qu'est-ce que ça vous a apporté de le rendre public?

Soulagée, parce que j'ai passé ma vie à entendre: "Oh, elle est si calme, si paisible." Et non! Ça m'a aidée de montrer que j'ai une petite idée des batailles que j'ai traversées et à quel point je suis imparfaite.

Le film explorait aussi votre relation avec une femme, Kim Chappell, dans les années 1960.

Personne n'y a prêté attention. C'est de l'histoire ancienne. À l'époque on ne disait rien, on croyait qu'on s'en sortait tranquille.

"Prendre du plaisir est désormais devenu un acte de résistance..."

Aujourd'hui une amie de Jasmine fait son coming out bi, tout le monde fait la fête. À notre époque, on se taisait; maintenant c'est presque l'inverse, ça donne des points.

Avec l'avancée de l'administration Trump, quel rôle vous voyez-vous dans l'activisme?

Ma vie va sans doute être redéfinie par l'état de ce pays. J'encourage les gens à ne pas rester les bras croisés. Allez au coin de la rue avec un ami et un T-shirt "Je suis immigré clandestin". N'attendez pas 30 000 personnes. Mais j'ai un dilemme: avant, en prison, on me donnait mes médicaments, on pouvait téléphoner. Aujourd'hui, si je pousse à la désobéissance civile, je ne peux pas dire "Allez-y" si je ne vais pas en prison avec eux. À mon âge, sans mes médicaments quotidiens, je suis foutue.

Le conseil que l'on vous demande le plus?

"Qu'est-ce que je peux faire?" Je réponds: "Trouve quelque chose qui t'appelle, même petit. La prochaine fois que tu te dis: 'Je suis dépassé', ajoute 'et'. 'Je suis dépassé, et je vais faire quelque chose.'" Même "J'ai une peur bleue, et je vais me faire une margarita." Il y aura de petites victoires, accrochez-vous-y et continuez. Je suis vraiment partisane du "continuez, même si ça ne change pas le monde". Montrez-vous. Levez-vous. Soyez là. S'amuser est devenu un acte de résistance. L'action est l'antidote au désespoir. On est censés se terroriser. Moi je suis allée au diplôme de ma petite-fille, à Miami, j'ai fini par danser avec des drag-queens. Voilà comment on fait: on pète un câble, on boit un coup, on va dans un club de strip-tease. Danser avec une grande drag-queen lubrique et le poster sur les réseaux, c'est du bon bordel, parce qu'ils veulent interdire les drag. Je suis sûre que Trump voudrait bien me faire disparaître, mais j'espère l'avoir mérité le jour où ça arrivera. @

LES

MEILLEURES

CHANSONS

ROCK

DU XXI^E SIÈCLE

25 ans de tubes classiques qui montrent que le rock n'a jamais perdu de sa pertinence ni de sa virulence!

Comment définir le rock au XXI^e siècle? Certes, nous vivons dans une ère où votre prochaine chanson préférée pourrait venir de n'importe où, de tous les styles imaginables, de partout dans le monde. Et être fan de musique est un travail constant! Depuis l'an 2000, nous sommes passés du CD aux prémices du MP3, puis du tout dématérialisé, et en provenance de toute la terre. Le streaming est venu, le vinyle est revenu. De nouveaux sons continuent d'être inventés, avec l'air rempli de chansons éclectiques et expérimentales. Bref, nous avons désormais dans notre téléphone portable toute une planète de sons à portée de main.

Et avec cette liste des 25 plus grandes chansons rock du XXI^e siècle jusqu'à ce jour, la rédaction de *Rolling Stone* montre que le rock est loin d'être un genre anecdotique. Mieux, il a même réussi à générer des hymnes aussi puissants que ceux signés par ses glorieux aînés du siècle précédent. **Par la rédaction**



THE WHITE STRIPES
Les paroles, paranoïaques, évoquent les ragots subis par Jack et Meg.



“**LE TITRE REINJECTE DANS LE ROCK UNE BRUTALITÉ MYSTÉRIEUSE, PRESQUE PRIMITIVE.**”

1 THE WHITE STRIPES

Seven Nation Army
2003

Alors qu'on pensait le gros riff rock tonitruant relégué aux vestiges du classic rock, Jack White l'a ressuscité avec panache. Né d'une simple balance de concert, "Seven Nation Army" réinjecte dans le rock une brutalité mystérieuse, presque primitive. Le titre vient d'un malentendu d'enfance: gamin, White appelait ainsi l'Armée du salut. Et les paroles, entre visions répétitives et obsessions paranoïaques, évoquent les ragots subis par Jack et Meg. "À l'époque, je m'inspirais de certaines personnes que je connaissais, qui bavassaient dans mon dos", confiera-t-il. Mais rien de flou dans la puissance du morceau: ce riff, cette tension qui enfle jusqu'à l'explosion, ce solo évoquant la période Cream de Clapton. Bonus: White a offert aux fanfares de lycées et de facs un hymne imparable.



“**UN HOMMAGE LO-FI À 'AMERICAN GIRL' DE TOM PETTY?**”

2 THE STROKES

Last Nite
2001

Le buzz autour des Strokes, nouveaux prophètes du garage new-yorkais, était assourdissant avant même la sortie de leur premier single. Et "Last Nite" a justifié tout ce tapage avec le détachement naturel d'un vétéran du Lower East Side (le solo extatique d'Albert Hammond Jr., fils de, n'y est pas étranger non plus.) Certes, l'idée que le morceau soit un hommage lo-fi à "American Girl" de Tom Petty a fait "éclater de rire" le rocker floridien, comme il l'a raconté à *Rolling Stone*, en 2006. Mais en posant la voix râpeuse de Julian Casablancas sur des guitares abrasives et une rythmique qui semble fuir devant elle-même, "Last Nite" s'est imposé comme la preuve que, dans le grand éclatement du rock au tournant du millénaire – entre cool post-punk et spleen post-grunge –, il y avait bel et bien un vainqueur.

© EWEN SPENCER - DR

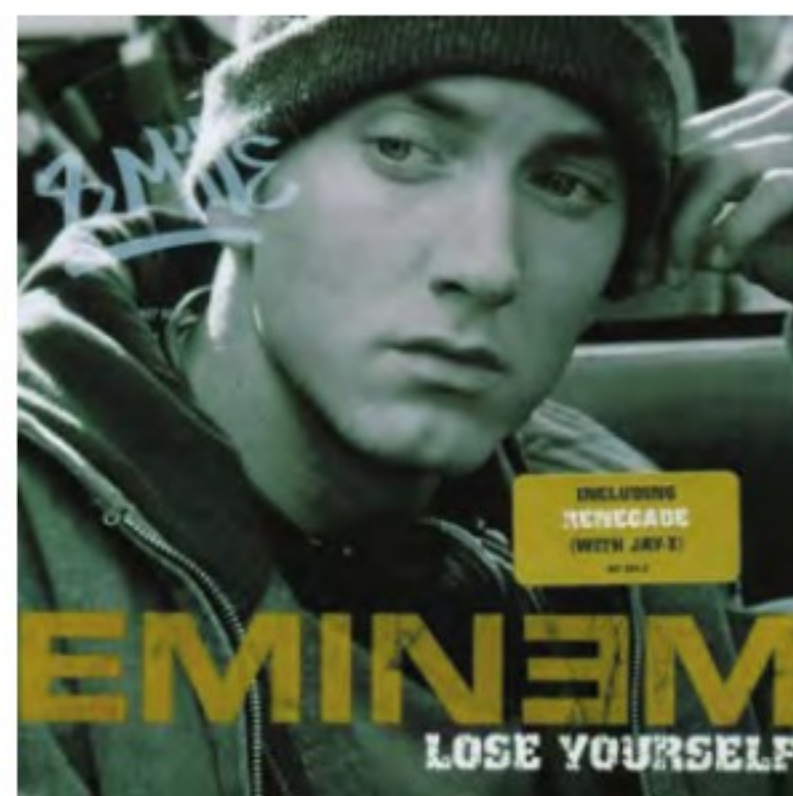


“UNE SORTE DE ‘BOHEMIAN RHAPSODY’ EMO QUI FINIT PAR SONNER COMME UN ‘ROCKIN’ IN THE FREE WORLD’ VERSION GLAM-PUNK.”

3 GREEN DAY

Jesus of Suburbia 2004

“Je voulais prendre un gros risque”, raconte Billie Joe Armstrong. Mission accomplie: neuf minutes, cinq mouvements, une suite épique. Une sorte de “Bohemian Rhapsody” emo qui finit par sonner comme un “Rockin’ in the Free World” version glam-punk, pour une génération qui voit défiler les tanks sur CNN. Le morceau est aussi ambitieux que son propos, avec des clins d’œil à Patti Smith, Ginger Baker, “Moonage Daydream”, le tout porté par des accords massifs et des couplets au scalpel. “I’ve walked this line/A million and one fucking times”, crache Armstrong. Et il continue, sans relâche. Green Day a beau jurer ne pas vouloir écrire la chanson du vieux mec en colère, c’est pourtant celle que réclame chaque nouvelle version déglinguée de l’Amérique.



“UN DISCOURS DE SURVIE PORTÉ PAR UNE VIRTUOSITÉ RYTHMIQUE À COUPER LE SOUFFLE.”

4 EMINEM

Lose Yourself 2002

“Je me souviens avoir dit à [mon manager]: ‘Je ne sais pas écrire sur la vie de quelqu’un d’autre.’” Eminem évoque ici la difficulté de construire la narration de Jimmy “B-Rabbit” Smith, son alter ego dans *8 Mile*. Rapper à travers un personnage lui semblait voué au ridicule: impossible, pensait-il, de faire vrai. Alors il a tout puisé en lui: les battles, les galères, les drames, les coups dans le ventre et les caravanes trop humides. Peu à peu, le “il” devient “je”, presque sans prévenir. Résultat: une sorte de “Eye of the Tiger” version hip-hop, discours de survie porté par une virtuosité rythmique à couper le souffle. Le morceau reste douze semaines en tête du Hot 100 et offre à Eminem le tout premier Oscar de la meilleure chanson originale jamais remis à un rappeur.



5 THE KILLERS

Mr. Brightside 2003

Premier single des Killers, “Mr. Brightside” capte l’effet typhon d’un trop-plein d’émotions: un rythme mitraillé façon post-punk, la litanie fiévreuse de Brandon Flowers, et cette honte sourde d’une soirée qui vrille quand la fille qu’il embrasse finit dans les bras d’un autre. Son chant, inspiré par Iggy Pop dans “Sweet Sixteen”, condense l’intensité brute d’un moment de vie vécu à 200 km/h. “Mr. Brightside” sonne comme un éclair: cette fulgurance a fait de lui un hymne générationnel de l’ère “dance-punk” des années 2000. Aujourd’hui encore, chaque festivalier Gen Z peut le hurler sans faute.



6 AMY WINEHOUSE

Back to Black 2006

Rares sont les chansons d’amour aussi violentes, celles qui blessent aussi fort que “Back to Black”, morceau-titre de l’éponyme chef-d’œuvre rétro-soul de 2006. Winehouse y glisse: “Nous nous sommes seulement dit au revoir avec des mots/Je suis morte cent fois/Tu retournes vers elle/Et je retourne vers l’obscurité.” Composée dans la solitude et le deuil, durant une pause dans sa relation toxique avec Blake Fielder, la chanson oscille entre fragilité nue et colère grondante, presque animale. “Rehab” fut le single le plus immédiat, mais c’est la profondeur de celui-ci qui continue de résonner.



7 DAVID BOWIE

Blackstar 2015

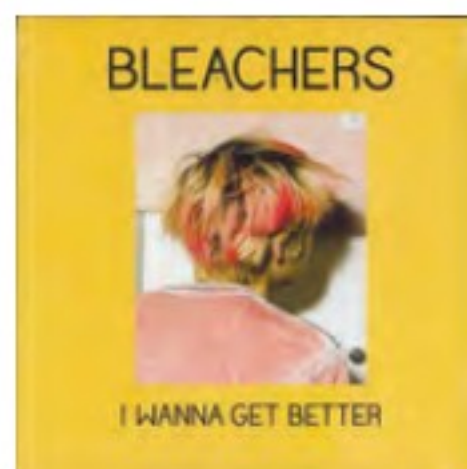
Seul Bowie pouvait annoncer sa propre fin avec une chanson aussi somptueuse et étrange que “Blackstar”. Clins d’œil à Elvis Presley, à l’incontournable Major Tom, à la faucheuse elle-même (“When a man sees his black star/He knows his time... has come”), le morceau d’ouverture de son ultime album échappe à toute catégorie, en fidèle rejeton de sa carrière mutante. David Bowie n’a jamais cessé de se transformer; il aura fallu la mort pour stopper cet élan. En guise d’adieu, il laisse une élégie plus cosmique que funèbre, un Starman qui continue de briller bien après le crash.



8 COURTNEY BARNETT

Depreston 2015

Avec “Depreston”, Courtney Barnett transforme une banale visite immobilière en ballade existentielle définitive. Guitare douce, ton traînant, et ce sens du détail qui fend l’ordinaire: un robinet qui goutte, une cafetière oubliée, et cette remarque lancée du bout des lèvres: “If you’ve got a spare half a million/You could knock it down and start rebuilding.” Sous la blague passive-agressive, il y a un fantôme. Une vie éteinte. Peut-être un deuil. Et cette mélancolie australienne, discrète mais précise, qui fait de *Sometimes I Sit and Think...* un album aussi poignant que son titre est absurde.



9 BLEACHERS

I Wanna Get Better
2014

Jack Antonoff a passé son temps à écrire des tubes pour d'autres – Taylor Swift, Lorde, Lana Del Rey – mais c'est avec Bleachers qu'il balance ses tripes. Originaire du New Jersey, il infuse sa pop indie d'une ampleur radio-rock digne des années 1980. Jamais aussi fort que sur "I Wanna Get Better", manifeste intime post-11-Septembre, marqué aussi par la perte de proches. Sur un piano nerveux, Antonoff lâche: "Froze in time between hearses and caskets", avant de décoller vers un refrain qui claque comme un uppercut – ou, comme il le dit lui-même: "A fucking life story in three minutes."



10 FOO FIGHTERS

Times Like These
2002

Dans les années 1990, les Foo Fighters enchaînent presque autant de tubes radio que Nirvana, l'ancien groupe de Dave Grohl. À l'aube des années 2000, ils s'adaptent sans forcer. Écrit à une période où le groupe est encore en construction, "Times Like These" est du pur Foo Fighters: guitares en strates, voix en suspension... et des paroles tendues. "It's times like these you learn to live again": un refrain-manche de survie, qui s'applique aussi bien à une campagne politique (Joe Biden, en 2021) qu'à une sortie de crise personnelle. Un message universel, intemporel.



11 KINGS OF LEON

Use Somebody
2008

Après ses débuts cradingues, façon Strokes du Sud, Kings of Leon bascule dans la cour des grands avec "Use Somebody", ballade musclée tirée de *Only by the Night* (2008), qui contient aussi "Sex on Fire". Le morceau décroche le Grammy de l'enregistrement de l'année et explose les compteurs: plus d'un milliard de streams. Caleb Followill y chante d'une voix fêlée: "You know that I could use somebody/Someone like you", pendant que les guitares montent en couches, jusqu'à l'apothéose. L'un des tubes rock les plus massifs des années 2000 – brut, vulnérable, implacable.



12 MGMT

Kids
2007

Andrew VanWyngarden et Ben Goldwasser se rencontrent à Wesleyan, au début des années 2000. Ils bidouillent des morceaux electro-psyché. "On était nostalgiques de l'enfance, et l'avenir nous foutait les jetons", dira Andrew VanWyngarden. Cette peur suinte dans "Kids", tube ultra-accrocheur saturé de synthés, qui parle des douleurs de grandir: "Decision to decisions are made and not bought/But I thought this wouldn't hurt a lot, I guess not." Vingt ans plus tard, plus d'un milliard d'écoutes sur Spotify. Et toujours la même évidence: l'âge adulte est une vaste blague.



13 MASTODON

Blood and Thunder
2004

Le groupe Mastodon, originaire d'Atlanta, en Georgie, a signé ce qui reste, vingt ans plus tard, comme l'un des riffs metal les plus massifs du siècle: deux mesures syncopées, taillées dans un marbre d'une rare dureté, en utilisant une scie circulaire en pleine houle. Bref, toute une aventure. Premier titre de *Leviathan*, leur album-concept autour de Moby Dick, "Blood and Thunder" a hissé l'étendard d'une nouvelle génération de sludge-metalers au son quasi progressif. Et ce riff percussif? Écrit par... le batteur. "Brann [Dailor] a trouvé ça, confiait le guitariste Bill Kelliher au magazine américain *Guitar World*. Il joue de la guitare comme je joue de la batterie – c'est-à-dire très mal – mais il me file des riffs. Il pense les rythmes autrement que moi... C'était anguleux, bizarre, tordu... et tout à coup, ça a collé."

“UN RIFF PERCUSSIF, ÉCRIT PAR LE BATTEUR ‘C’EST BRAD QUI L’A TROUVÉ’, DIRA LE GUITARISTE.”



14 LEONARD COHEN

You Want It Darker
2016

Lors d'une conférence de presse en 2012, Leonard Cohen lançait, flegmatique: "J'en suis venu, à contrecœur, à la conclusion que j'allais mourir. Ces questions finissent par se poser. Mais bon, j'aime y répondre... en rythme." Quatre ans plus tard, deux semaines avant sa mort, il livre *You Want It Darker*. Une conversation envoûtante entre un homme en partance et un Dieu impassible: "Si vous êtes le croupier, je me retire... Je suis prêt, mon Seigneur." L'orgue trace une ligne funèbre, mais c'est la basse rampante qui donne à cette révérence un groove presque insidieux. Un adieu feutré, bouleversant.



15 BLINK-182

I Miss You
2003

Aussi surprenant que ça peut l'être, Tom DeLonge et Mark Hoppus ont ici rangé skate et blagues: place aux guitares acoustiques mélancoliques. Travis Barker troque ses baguettes pour des balais jazz. Et Blink-182 livre "I Miss You", l'un des morceaux les plus aimés de son catalogue. On y entend le groupe explorer une veine orchestrale, intime, inspirée des grands mélancoliques comme The Cure – ce n'est pas un hasard si Robert Smith apparaît sur l'album. Mais c'est surtout la vulnérabilité nue des paroles, le va-et-vient entre DeLonge et Hoppus, qui donnent au morceau sa profondeur inattendue.



“ LES GENS NOUS COMPARAIENT À DES GROUPES QU’ON NE CONNAISSAIT MÊME PAS. ”

© TIM RONEY/GETTY IMAGES - DR

16 THE HIVES

Hate to Say I Told You So
2000

Les cinq membres de The Hives ont déboulé de Suède en smokings coordonnés, redoutant de passer pour les ZZ Top du garage rock. Au lieu de ça, “Hate to Say I Told You So” – deux minutes d’insolence pure, construites autour d’un riff que Nik Arson qualifie de “filon d’or” – déclenche une vague de comparaisons inattendues. “Les gens nous comparaient à des groupes qu’on ne connaissait même pas, raconte le chanteur “Howlin” Pelle Almqvist. On n’avait pas les moyens d’écouter tout le monde... On n’avait jamais entendu les Stooges ni le MC5 avant qu’on nous mette dans le même sac.” En découvrant ces disques, tout s’éclaire : la répétition, les riffs, l’attitude. “Avec Veni Vidi Vicious, on est devenus le groupe qu’on aurait toujours dû être.”



17 WILCO

Impossible Germany
2007

“ QUI AURAIT PU IMAGINER UNE SEULE SECONDE QUE CE MORCEAU AURAIT UN ÉCHO? ”

Faire entrer Nels Cline, maître de la guitare jazz, dans Wilco : nombreux sont ceux à se dire que c’est peut-être la meilleure décision de Jeff Tweedy. Ce choix stabilise enfin un groupe en mutation permanente... et propulse son son dans une autre dimension. Démonstration éclatante avec ce morceau de 2007, où les méditations énigmatiques de Tweedy ne sont qu’un prétexte au solo-planant de Cline – un tapis volant psyché. Depuis sa sortie, “Impossible Germany” s’impose comme un moment-clé de chaque concert du groupe. Et les fans de décortiquer, après chaque show : comment il a explosé le pont, jusqu’où il est monté dans l’espace. “Je ne crois pas que qui que ce soit dans le groupe aurait pu imaginer une seule seconde que ce morceau aurait un tel retentissement”, dira Cline.



JOHNNY CASH
Sa reprise de "Hurt"
est plus qu'habitée,
presque hantée.



“LE TITRE ENTRE DANS LA LÉGENDE GRÂCE AUSSI À UN CLIP QUI FERA DATE.”

18 JOHNNY CASH

Hurt
2002

Écrite et enregistrée par Trent Reznor avec Nine Inch Nails en 1994, la chanson "Hurt" se transforme en hymne mystique à la douleur insondable quand Johnny Cash s'en empare. Avec la production dépouillée de Rick Rubin, assorti d'un clip glaçant, et la voix du "Man in Black", déjà vacillante – il enregistrera cette version un an avant sa mort –, le morceau bascule dans la légende. Sortie sur *American IV: The Man Comes Around*, la chanson devient un séisme émotionnel quand MTV diffuse la vidéo réalisée par Mark Romanek. Cash y apparaît tremblant, vieilli, superposé à des images d'archives où il brillait encore. Tout prend un autre sens. Il est question ici des meilleures chansons, mais, dans ce cas précis, bien que le titre soit exceptionnel, c'est le pouvoir du clip qui l'a gravé dans la pierre.



“LA CHANSON A ÉTÉ ENREGISTRÉE AVEC 'LE FANTÔME FIDÈLE' DU SAXOPHONISTE CLARENCE CLEMONS.”

19 BRUCE SPRINGSTEEN

Land of Hope and Dreams
2012

Quand Bruce Springsteen retrouve son E Street Band en 1999 pour leur première tournée depuis onze ans, il ne veut pas juste flatter la nostalgie. Bien au contraire. Il vise même une célébration du rock. Il débarque en répète avec une chanson neuve, lumineuse, traversée de gospel, sur la foi et l'amitié: "Land of Hope and Dreams". Douze ans plus tard, Springsteen se retrouve au chevet de Clarence Clemons, victime d'un AVC. "J'avais l'impression qu'il m'entendait, parce qu'il pouvait te serrer la main", racontera-t-il à *Rolling Stone*, en 2023. Cette même année, ils enregistrent enfin une version studio du morceau, en y intégrant, comme un fantôme fidèle, un solo de sax tiré d'un concert. Clemons souffle encore.

© 2002 HARRY LANGDON - DR



20 BECK

Lost Cause
2002

Pas de colère, juste un cœur vidé, fatigué. Beck chante une lassitude blessée, soutenue par une guitare acoustique et la production de Nigel Godrich. Extrait de *Sea Change* (2002), écrit après une séparation douloureuse, le morceau a souvent été comparé à *Blood on the Tracks*. Comme Dylan, Beck garde le silence sur les origines exactes: "Je ne comprends pas ces gens qui s'exposent autant", disait-il à *Rolling Stone* à l'époque. Peut-être. Mais vingt ans plus tard, "Lost Cause" reste un sommet de douleur tranquille – repris même par Willie Nelson, en 2024.



21 BOB DYLAN

Things Have Changed
2000

Trente ans après "Knockin' on Heaven's Door", Dylan replonge dans le cinéma: le réalisateur Curtis Hanson lui commande un titre pour *Wonder Boys*. Michael Douglas y incarne un écrivain entraîné dans des tourments avec une étudiante. Dylan signera une chanson qui touche au cœur: "J'ai essayé de m'éloigner autant que possible de moi-même/Certaines choses sont trop brûlantes pour être touchées/L'esprit humain ne peut en supporter qu'une certaine quantité." Le morceau décroche l'Oscar de la meilleure chanson, devant Randy Newman, Björk et Sting.

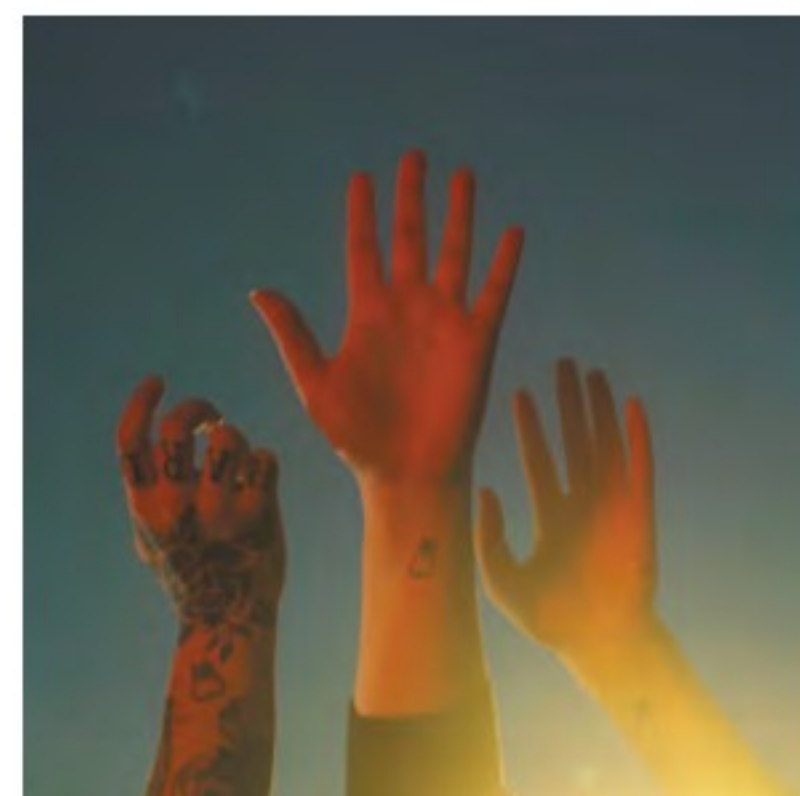


22 ARCTIC MONKEYS

Do I Wanna Know?
2013

"Do I Wanna Know?" a presque à lui seul redéfini ce que les Arctic Monkeys pouvaient être. Les prodiges de Sheffield s'étaient déjà amusés à déjouer les attentes depuis leurs débuts frénétiques, mais *AM* (2013) reste un ovni de singularité. Le riff d'ouverture de la chanson incarne cette nouvelle ère: séduisant, hypnotique, grisant... avec une noirceur sourde qui colle à la peau. Alex Turner, lui aussi, mue: voix de dandy définitif ultra-sûr de lui, mais des paroles plutôt ravagées, rongées par le doute. Une spirale descendante dans l'abîme du désir, et quiconque y a déjà plongé sait à quel point la question "Do I wanna know, if this feeling flows both ways?" ("Est-ce que je veux savoir si ce sentiment est réciproque?") fout réellement les jetons.

“UNE CHANSON ÉCRITE PAR UN ALEX TURNER RONGÉ PAR LE DOUTE.”



23 BOYGENIUS

Not Strong Enough
2023

Difficile d'imaginer meilleure accroche pour un tube indie-rock que cette confession désarmante: "I don't know why I am the way I am" ("Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça"). Dans "Not Strong Enough", les membres de Boygenius – Phoebe Bridgers, Julien Baker et Lucy Dacus – se passent tour à tour cette ligne comme un miroir fissuré. Nommé aux Grammy et sommet de leur album *The Record* (2023) encensé dans ces mêmes pages – le groupe fera la couverture du magazine aux États-Unis –, le morceau alterne tension rampante et éclats lumineux. Il y est question de santé mentale, de relations qui boitent, de chaos intime, le tout porté par une énergie presque dansante. Une chanson parfaite pour errer en ville au crépuscule ou secouer la tête en voiture, vitres baissées – exactement comme dans le clip.

“IL Y EST QUESTION DE SANTÉ MENTALE, DE RELATIONS QUI BOITENT ET DE CHAOS INTIME.”



24 ARCADE FIRE

Rebellion (Lies)
2004

Au début des années 2000, une armée de hipsters se replonge dans la musique des années 1980: post-punk, synth-pop, esthétique froide... Mais seul ce collectif canadien ose viser plus haut, avec un hymne qui aurait parfaitement pu accompagner une scène clé d'un film de John Hughes. Ligne de basse montante, beat dance-rock, claviers en mode phare dans la nuit, chant de groupe habité: "Rebellion (Lies)" vend avec panache une forme de grandiloquence à une génération peu portée sur les élans lyriques. Ironie bien placée: Arcade Fire s'est retrouvé peu après en première partie... de U2.



25 BONIVER

Skinny Love
2007

En 2007, Justin Vernon s'exile dans une cabane du Wisconsin pour écrire ce qui deviendra l'une des plus grandes chansons de rupture de son époque. "Skinny Love", guitare acoustique en berne et voix doublées qui tremblent un peu, a beau avoir été même-ifiée au fil des années, son influence reste immense. Une génération entière de songwriters mélancoliques semble avoir émergé dans son sillage. Les premières lignes sont devenues iconiques, mais c'est dans les dernières que se loge la vraie déchirure: "Who will love you? Who will fight?/And who will fall far behind?"

HOMMAGE

BOB WEIR

1947-2026

Par RICHARD GEHR & DANIEL KREPS



VOYAGEUR

Le musicien dans une chambre
d'hôtel, en 1975, à West Hollywood.



HOMMAGE

Le 10 janvier 2026, Bob Weir s'est éteint à 78 ans. Le dernier survivant du noyau originel du Grateful Dead, celui qu'on appelait encore "le Kid", a laissé derrière lui une vie entière dédiée à la musique, à la route et à ce rêve américain qui n'a jamais vraiment voulu s'éteindre. Il avait vaincu un cancer diagnostiqué en 2025, mais des complications pulmonaires ont eu raison de lui.

C'était un samedi soir, jour qu'il avait fait sien pendant plus de soixante ans et transformé en rituel électrique. Weir est parti, entouré de sa famille, en Californie. La nouvelle a été annoncée sobrement sur le site officiel et les réseaux du Dead. Aussitôt, les hommages ont afflué : des Deadheads bouleversés, notamment John Mayer, Bob Dylan ou Jorma Kaukonen. Avec lui, ce n'est pas seulement un musicien qui disparaît. C'est le dernier pilier du groupe légendaire. Une page se tourne.

Scouts pour indiscipline. Il atterrit à la Fountain Valley School, au Colorado, une école privée pour garçons difficiles. C'est là qu'en 1963 il rencontre John Perry Barlow. Une amitié qui deviendra légendaire : Barlow, futur parolier du Dead et pionnier des droits numériques, cosignera avec Weir des textes essentiels comme "Cassidy" et "Estimated Prophet", rugueux et poétiques, imprégnés de la contre-culture.

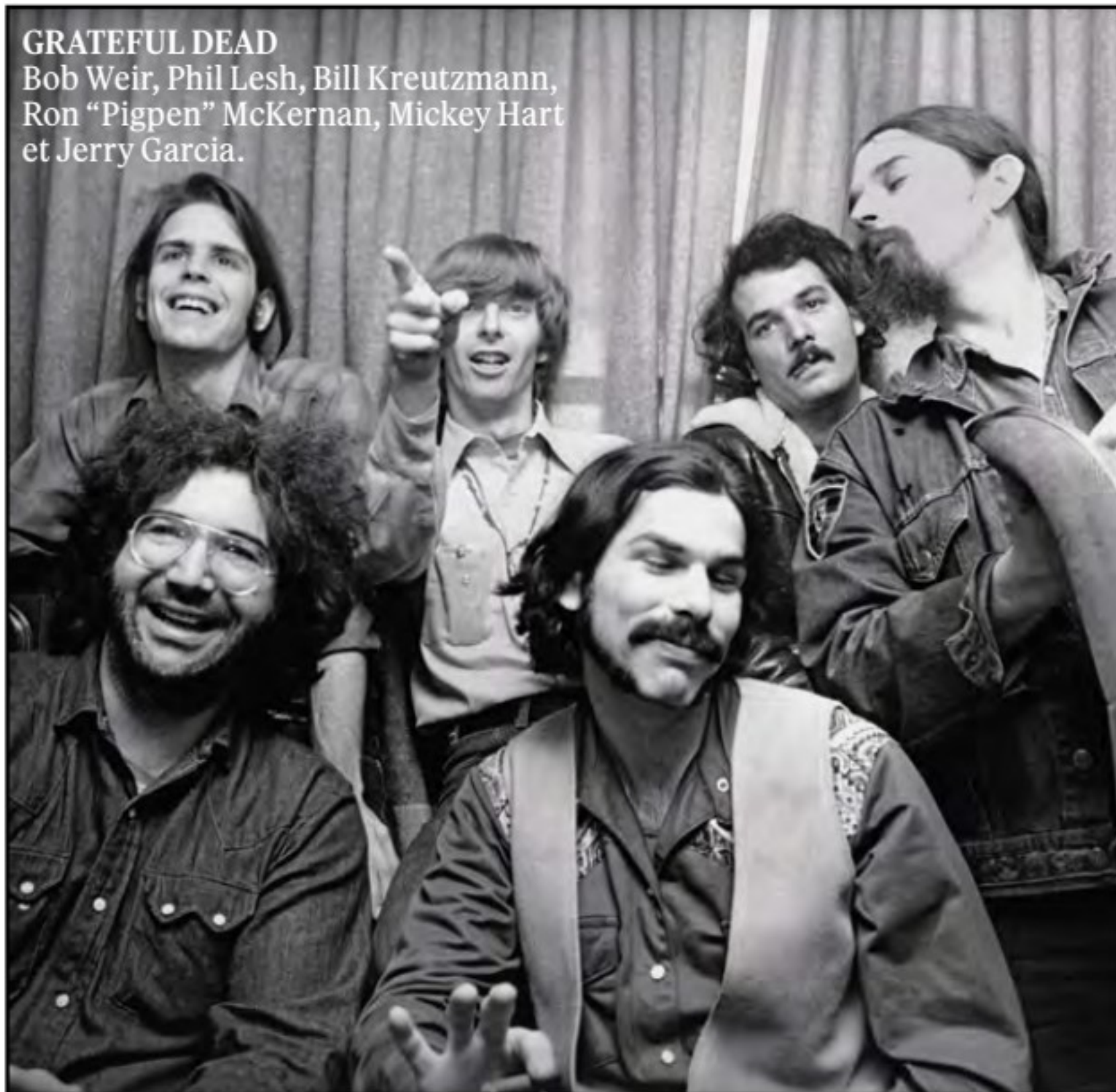
Le déclic arrive le soir du réveillon du Nouvel An 1963. Weir, 16 ans, passe devant le magasin Dana Morgan, à Palo Alto. Un banjo résonne. Il entre. Jerry Garcia joue avec Phil Lesh et Ron "Pigpen" McKernan. Les aînés sont frappés par ce gamin sans œillères : "Ce gars va dénicher des trucs auxquels on ne penserait pas." Deux ans plus tard, en 1965, le Grateful Dead naît officiellement (d'abord sous le nom The Warlocks), issu de la scène jug band, nourri aux Beatles et au folk. Weir,

le plus jeune, se fait malmener par Garcia et Lesh : "Ferme ta gueule et encaisse." Les Acid Tests de Ken Kesey lui retournent la tête. Il consomme du LSD presque chaque samedi pendant un an, s'effaçant derrière ses mentors, apprenant à trouver sa place dans les marges. Comme il le disait : "En un sens, ils m'enviaient parce que j'avais si peu de préconceptions. Ils pensaient que j'allais sortir des trucs imprévisibles. Et ils avaient confiance en ma résistance."

Au 710 Ashbury Street, au cœur du Haight-Ashbury, Weir est l'ancre de stabilité dans cette utopie hippie. Le monde bouillonne avec la guerre du Viêt Nam, mais le Dead vit en communauté. "La chose la plus importante était de s'amuser les uns les autres. C'était le job numéro un." Il s'occupe de la cuisine, cherche la transcendance. L'image de 1967 reste : perquisition pour drogue, chaos général, Weir en pleine posture de

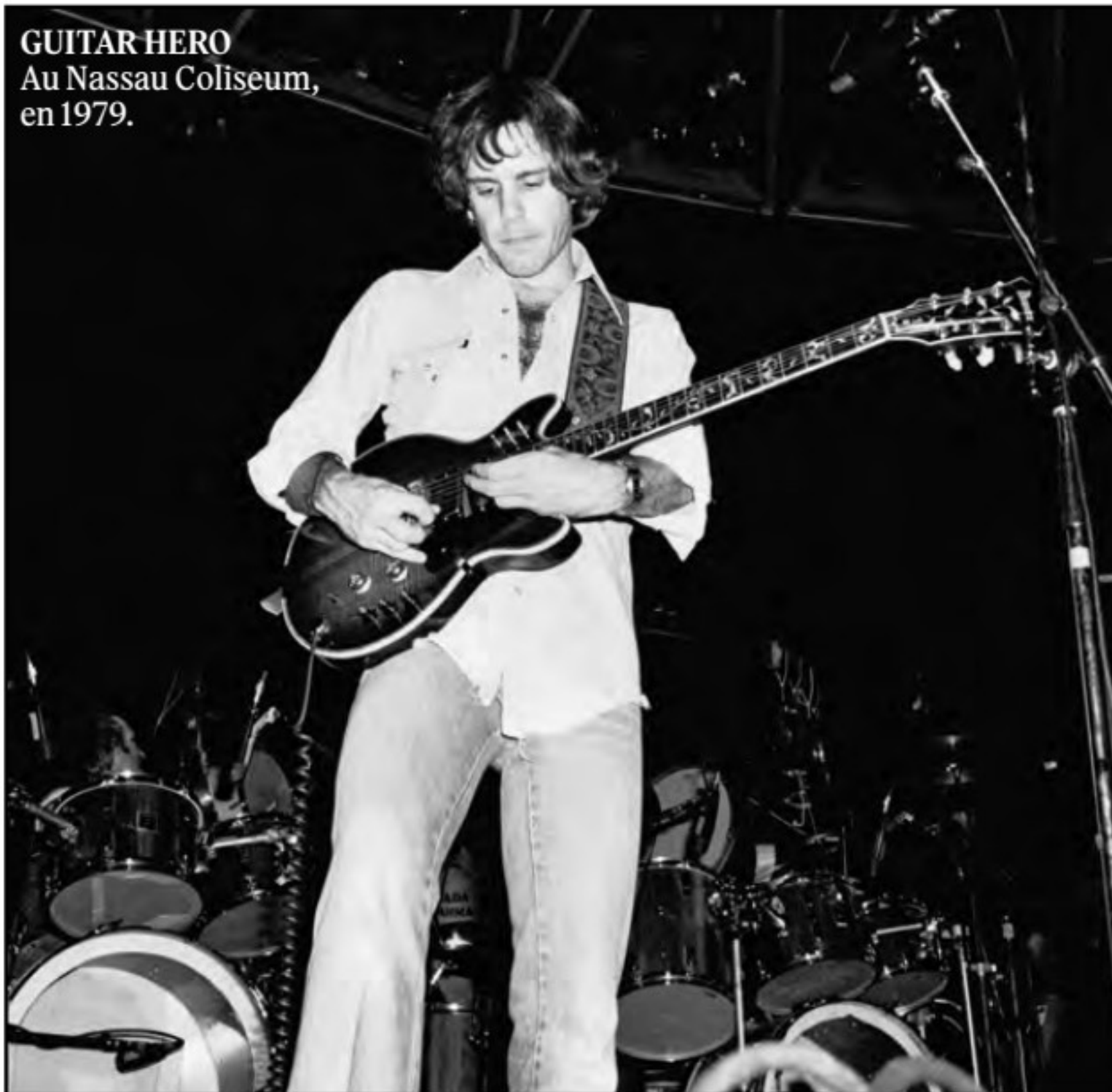
GRATEFUL DEAD

Bob Weir, Phil Lesh, Bill Kreutzmann, Ron "Pigpen" McKernan, Mickey Hart et Jerry Garcia.



GUITAR HERO

Au Nassau Coliseum, en 1979.



Surnommé "le Kid" ou "The Other One", Weir a été pendant trois décennies le pendant de Jerry Garcia, l'autre moitié du Dead. Pour ceux qui écoutaient vraiment, il était la "machine furtive", ce métronome discret qui maintenait le tout en équilibre, influençant des générations de jam bands et d'improvisateurs. Né Robert Hall Parber le 16 octobre 1947, à San Francisco, confié à l'adoption par une mère célibataire – une étudiante, d'après certaines sources –, il grandit dans les banlieues aisées d'Atherton, chez une famille adoptive républicaine et conservatrice, Frederic Utter et Eleanor Weir. "Des Républicains purs et durs, sans concession", rappelait-il dans une interview à *Rolling Stone*, en 2007. Dyslexique non diagnostiqué à une époque où le mot n'existait pas, il se fait expulser de la maternelle, puis des Cub

"JE N'AVAIS PAS DE PRÉCONCEPTIONS EN MUSIQUE... LE GROUPE PENSAIT QUE J'ALLAIS SORTIR DES TRUCS IMPRÉVISIBLES."

yoga à l'étage. Menotté et escorté dehors, il lance aux journalistes, avec un sourire : "Assurez-vous juste de bien orthographier mon nom !" Cette arrestation collective devient un symbole de la rébellion.

Cette force intérieure lui permet de traverser les extrêmes. Le "beau Bobby", charismatique, avec ses shorts en jean trop courts – "On est toujours en juillet sous les projecteurs" –, entouré de ses "frères laids", attirant les fans. Mais il voit plus loin que la scène. Il regrette que sa génération ait "piqué un grand somme" après les années 1960, laissant la démocratie et l'environnement s'effriter.

Engagé écologiste via sa fondation, il déclarait : "Ma génération a presque laissé la démocratie disparaître dans ce pays, en ne votant pas, en devenant paresseuse. Tout le monde a piqué un grand somme après cet

© PHOTO D'OUVERTURE: MARK SULLIVAN/GETTY IMAGES - SUR CETTE PAGE: CHRIS WALTER-GARY GERSHOFF/GETTY IMAGES

BOB WEIR

énorme événement des années 1960. Et très peu se sont réveillés complètement.” Sur scène, il refusait de transformer le micro en tribune: “Utiliser la scène comme une chaire nous dégoûtait. Si on avait des opinions politiques, c’était notre affaire. La scène était sacrée.” Son ouverture était radicale: il a même invité Ann Coulter en coulisse “pour chercher son humanité”. “Elle est une grande fan. Il en faut de tous les genres. Certains étaient horrifiés. Mais je voulais voir si elle en avait, de l’humanité. Et elle en a.”

Musicalement, Weir était un cas à part. “Certains naissent avec l’oreille absolue, moi je suis né avec le tempo absolu.” Inspiré par la main gauche de McCoy Tyner, il forge un style de guitare rythmique unique: accords augmentés, demi-tons, rythmes imprévisibles qui soutiennent les improvisations sans les écraser. Bob Dylan, en tournée avec lui en 1987, reste stupéfait par cette approche

Mayer, jusqu’à la tournée finale, en 2023, et les shows anniversaires de 2025, il porte ces chansons devant de nouvelles générations. Il en paie le prix: addictions aux antidouleurs après un effondrement sur scène, en 2013, deuils accumulés (Pigpen en 1973, Garcia en 1995, Lesh en 2024).

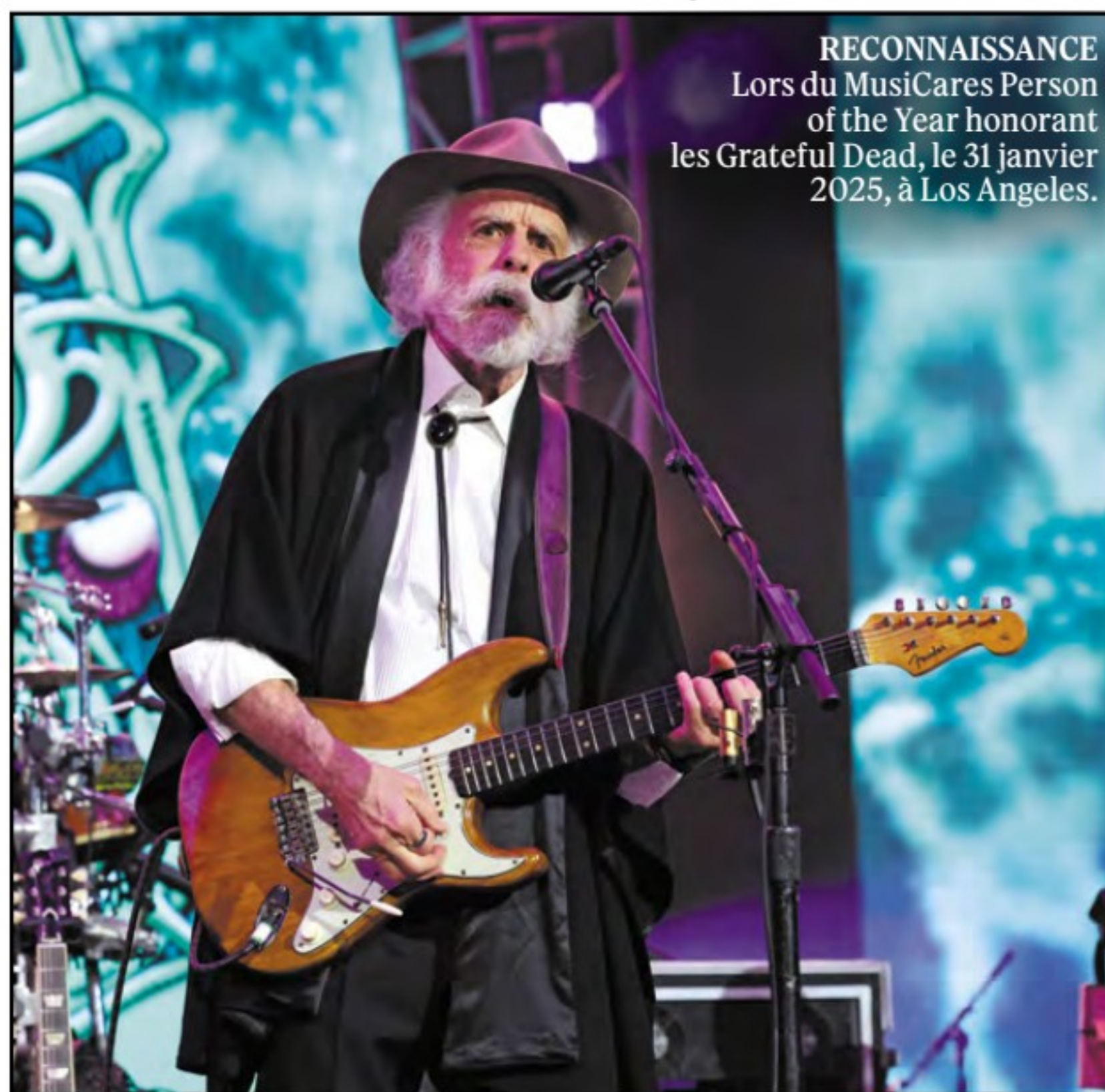
La “corporation Dead”? Une famille parfois inefficace. “On était bons avec nos employés, mais à l’excès. On embauchait des gens inemployables ailleurs. Quand Jerry est parti, on a dû réduire drastiquement. Beaucoup n’avaient nulle part où aller.”

Lucide, il fait une comparaison avec les Stones: “Mick Jagger sort d’une école de commerce. Eux avaient plus d’intégrité fonctionnelle que nous. Mais on s’en est sortis financièrement.” C’est sa détermination qui réunit les survivants pour les Fare Thee Well, en 2015: “S’il y a des haches de guerre à enterrer, mettons-nous au travail.”

Dans ses dernières années, Weir devient une figure presque druidique. Intronisé au Rock & Roll Hall of Fame en 1994 avec le Dead, honoré au Kennedy Center en 2024, il participe au Dead Ahead Festival, à Cancún, en janvier 2025, reçoit le MusiCares Person of the Year le 31 du même mois, prépare un concert symphonique avec Wolf Bros et le Royal Philharmonic au Royal Albert Hall, en juin 2025. Dans une interview à *Rolling Stone* début 2025, Coca à la main, Birkenstock aux pieds, il admet “s’effacer un peu”. Il court pieds nus pour rester ancré. Père attentif de deux filles, Shala Monet et Chloe Kaelia, il s’émerveille devant la complexité d’un insecte: “Regarder tes enfants grandir, tu reviens en arrière. Tu peux observer une bestiole ramper pendant des minutes, juste t’asseoir et t’émerveiller. J’ai appris à faire ça à nouveau. Je ne suis plus un adolescent perpétuel. Je suis un enfant.” Il travaillait sur des



BACKING BAND
Bob Dylan jouant
accompagné par le Grateful
Dead, le 12 juillet 1987.



RECONNAISSANCE
Lors du MusiCares Person
of the Year honorant
les Grateful Dead, le 31 janvier
2025, à Los Angeles.

“unorthodox”. Weir ne suit pas Garcia, il danse avec lui, anticipe, ouvre l’espace pour une conversation télépathique. Son génie tient dans cette capacité à remplir sans encombrer. Sur “The Other One” (inspiré du LSD et de Neal Cassady), “Cassidy”, “Jack Straw”, il pose une majesté country-rock et une précision harmonique qui ancre les envolées cosmiques. Sans ses riffs elliptiques, le Dead n’aurait été qu’un blues band ordinaire, disait Phil Lesh.

La mort de Garcia, en août 1995, aurait pu tout arrêter. Weir est dévasté, mais refuse de succomber au silence. “The music never stopped...” Il devient le gardien d’un héritage qu’il imagine durer “trois cents ans”. De RatDog (1995) à The Other Ones (devenu The Dead), Kingfish, Bobby and the Midnites, Furthur avec Lesh, Dead and Company avec

**“MA GÉNÉRATION
A PRESQUE LAISSÉ
LA DÉMOCRATIE
DISPARAÎTRE DANS
CE PAYS EN NE
VOTANT PAS ET EN
DEVENANT
PARESSEUSE.”**

mémoires (titre incertain), mais n’avait pas peur de la fin: “J’ai hâte de mourir. C’est la dernière et la plus belle récompense pour une vie bien vécue.”

Sa fin de route a une élégance rare. Ses dernières performances – au Sphere avec Dead & Company en 2024 et 2025, et surtout les trois nuits au Golden Gate Park, en août 2025, pour les 60 ans du groupe – étaient une transmission. Diagnostiqué peu avant, il monte encore sur scène pour des moments de clarté pure, bouclant la boucle à San Francisco, là où tout a commencé.

Bob Weir est mort un samedi soir. Le Kid ne tient plus le tempo. Mais il nous laisse une langue. “Nous parlons une langue que personne d’autre ne parle.” Il a passé sa vie sur une route infinie, pieds nus, guitare en main, où on est toujours en juillet. @

ROLLING STONE INTERVIEW

ANTOINE DE CAUNES

**“J’AI RÉUSSI DES
CHOSSES, J’EN AI
RATÉ D’AUTRES.
JE SUIS LA SOMME
DE TOUT ÇA”**

Par ALMA ROTA • Photographie FRÉDÉRIC BODENES

ROCK'N'ROLL
Lors de l'inauguration de
l'exposition *Rock'n'Drôle* au
Bon Marché, à Paris,
à l'automne 2025.



ROLLING STONE INTERVIEW

A 72 ans, Antoine de Caunes ressemble à un adolescent qui aurait juste pris quelques rides. • Canal+ lui consacre une série documentaire en quatre épisodes, où défilent Iggy Pop, Bruce Springsteen, Damon Albarn, Jean-Paul Gaultier, José Garcia... • Une poignée de compagnons de route venus raconter, en creux, ce que la musique a imprimé dans sa trajectoire. • Un demi-siècle d'images, de micros, de vi-rages, d'accidents heureux. • Une vie sans plan, mais pas sans fil rouge, car au cœur de tout, il y a la curiosité, celle qui pousse à apprendre, à transmettre, à s'émerveiller. • Et la musique, toujours, comme carburant et comme cap.

La Vie rêvée d'un enfant du rock... Ce titre vous ressemble?

En réalité, il y a plusieurs vies dans mon histoire. Ce n'est pas un trajet univoque ou linéaire, ça part dans tous les sens. J'aurais utilisé "les vies rêvées", au pluriel. Et encore... rêvées, pas tant que ça, parce que ce qui relevait du rêve, au départ, a fini par devenir réel. Quant au rock? C'est une loyauté de plusieurs décennies, à l'épreuve des balles.

Vous vous souvenez de votre tout premier frisson musical? "Love Me Do", le tout premier 45-tours des Beatles. J'avais 9 ans. Je l'ai écouté avec ma

mère. À l'époque, un tas de disques arrivaient à la maison – elle animait des émissions de variétés – et dans le lot, il y avait celui-là. On l'a mis sur la platine, et, surprise, il nous a plu à tous les deux. C'était rare. Deux ans plus tard, il y a eu la piqure de rappel à l'Olympia. J'y étais, par un concours de circonstances. Et malgré mon jeune âge, j'ai compris qu'il se passait quelque chose. Ce qu'ils produisaient sur scène, ce son, cette joie, cette énergie... c'était un mur sonore et en même temps une désinvolture presque insolente. Enthousiasmant, au sens premier.

Vous ne vous destiniez pas à la télé. À quoi rêviez-vous?

À tout sauf à me retrouver devant une caméra. Au départ, je voulais être reporter-photographe, puis photographe tout court. J'ai commencé à faire des piges dans la presse: *Rock & Folk*, *Zoom*, *Le Sauvage*, *Science & Vie*... même *Rolling Stone*. J'étais un électron libre, un passeur. L'idée était d'être un médiateur entre le public et cette musique.

Placé entre *Le Jour du Seigneur* et Jacques Martin,

Chorus, c'était quoi?

Une émission de rock ou un attentat cathodique?

Un mélange des deux! [Rires] Surtout une mission. Je n'avais aucun attrait pour la télé à ce moment-là. J'étais assistant réalisateur et je connaissais Claude Ventura, l'homme de *Pop 2*. On passait notre temps à râler: "Il n'y a plus rien sur le rock!" Alors que c'était LE courant dominant depuis l'après-guerre. On a insisté jusqu'à obtenir un créneau improbable: le dimanche midi, un horaire où plein de mômes pouvaient tomber dessus. Et c'est devenu un rendez-vous très suivi.

Vous vous voyez comme un journaliste musical, un fan avec carte de presse ou un entertainer?

Au départ, sûrement pas un entertainer. Ce n'était pas dans mes cordes. Mais un fan, oui, sans hésiter. Je vivais, je respirais musique. J'étais d'une curiosité insatiable, et on vivait une époque formidable: il y avait toujours de quoi se nourrir. Et puis... pour moi ce n'était pas une émission, c'était une mission de télévision.

Vous dites souvent que votre parcours est une suite d'accidents...

C'est vrai. Je n'ai jamais raisonné en termes de carrière. Je ne me suis jamais dit: "Je pars de A, j'arrive à B, je serai Michel Drucker dans trente ans." Tout est arrivé par une succession d'accidents, de rencontres. La première émission a duré trois ans, on s'est fait virer, puis la direction aussi, six mois plus tard, avec l'arrivée de Mitterrand. Nouveau P-DG, nouvel organigramme: Lescure, De Greef... et me voilà embarqué dans une nouvelle histoire. Entre-temps, c'était la vache maigre. J'essayais de bosser pour la presse, je faisais des photos, mais je n'avais pas vraiment de "métier". Et puis *Chorus* m'a mené aux *Enfants du rock*, qui m'ont mené à Canal+. À chaque fois, ce sont des croisements, des affinités, des envies communes. Rien de planifié, mais toujours du sens.

Et le sentiment d'être à votre place, vous l'avez eu quand?

Presque à chaque fois. Quand je produis *Chorus*, je me dis: "C'est exactement là qu'il faut que je sois." Quand je pars sur



CULTE
Le personnage de Didier Lembreille a fait les grandes heures de *Nulle part ailleurs*.

© ÉLODIE MILLON

"JEN'AI JAMAIS RAISONNÉ EN TERMES DE CARRIÈRE."

ANTOINE DE CAUNES



RENCONTRE
Avec Iggy Pop: c'est le chanteur qui réalise l'interview pour le documentaire.

les routes avec *Les Enfants du rock*, que je vais voir les artistes chez eux, pareil. *Rapido*, *La Gaule d'Antoine*, *Marlboro Music*, *Eurotrash*... À chaque fois, il y avait une envie d'inventer, de transmettre.

L'Angleterre, ça a toujours été une histoire d'amour?

Oui. Un pays que j'ai toujours vénéré, avec ce regret tenace de ne pas y être né. Très tôt, il y avait les Beatles, bien sûr, mais aussi ma mère, qui était anglophile. Elle avait ce goût du nonsense, du surréalisme anglais. Moi, j'ai toujours été fasciné par ça. J'ai grandi avec *Pilote*, la *Rubrique-à-Brac*, les *Dingodossiers*... On lisait *MAD*, on regardait les Monty Python. L'Angleterre, c'est une autre planète. Et chaque fois que j'y ai travaillé, vécu, tourné, que ce soit pour *Rapido* ou *Eurotrash*, j'avais l'impression de retrouver ma seconde maison. *My second home*, comme ils disent. Je suis d'ailleurs en train d'écrire un *Dictionnaire amoureux de l'anglitude*, un hommage à tout ce que ce pays m'a transmis: humour, cinéma, musique, télévision...

"J'ÉTAIS UN DINGUE DE MUSIQUE, ADO, C'ÉTAIT UNE OBSESSION"

Les Anglais vous voient comme le Frenchie le plus élégant. Nous, comme le plus british. Comment vivez-vous cet écart?

Je le vis avec souplesse. [Sourire] C'est très bon pour l'élasticité.

Quand vous retombez aujourd'hui sur les archives de *Chorus*, vous voyez quoi? Naïveté? Culot?

Un peu tout ça. Mais surtout... je revois un type mal à l'aise, une timidité terrible, le sentiment de ne pas être à ma place, de ne pas être légitime. J'avais l'impression de jouer un rôle qui n'était pas le mien.

Comment avez-vous dépassé cela?

Très lentement. Au fil des tournages, la caméra a fini par s'effacer. C'est devenu plus naturel. Mais surtout, ce que je voulais, c'était qu'un mec qui présente une émission de rock... n'en fasse pas des caisses. Pas la pose, pas le cuir, pas les lunettes noires. Ça ne m'intéressait pas. Je voulais un ton sobre et, si possible, marrant.

Avant tout ça, vous étiez batteur. C'était votre premier terrain d'expression?

Oui! J'étais dingue de musique. À l'adolescence, c'était une obsession.

Il résume tout. Une émission sérieuse, mais jamais solennelle. Un talk-show à l'anglo-saxonne, le premier en France dans ce genre-là. Et la matrice de tout ce qui a suivi: *Le Grand Journal*, *Quotidien*, tous les autres. On a ouvert la voie. Et ça, c'était très excitant.

La fameuse "liberté Canal", elle était réelle?

Folle. Complète. Mais dans une structure très rigoureuse. On traitait l'actualité au sens large, sauf de politique. Pas de personnalités politiques sur le plateau, jamais. C'était notre ligne: pas de mélange des torchons et des serviettes.



TAPIS ROUGE
Avec Brad Pitt et George Clooney au Festival international du film de Venise, le 1^{er} septembre 2024.

Et frapper sur des fûts, ça vous a appris quoi?

Qu'il valait peut-être mieux laisser faire ceux qui savent, qui sont plus compétents et doués. [Sourire] Un bon batteur, ça se reconnaît. Il a un groove, un son à lui, comme Ringo Starr, comme John Bonham. Il faut un boulot de dingue.

Nulle part ailleurs, quand vous y repensez, quelle est la première image qui vous revient?

Le rire de Philippe [Gildas, ndla].

Philippe était notre chef de gare. Chaque soir, il fallait trouver l'équilibre entre le talk et le show. C'était un terrain de jeu génial.

L'héritage Gildas, pour vous?

J'ai énormément appris à son contact. Il avait une immense culture, dont il ne faisait jamais étalage. Et il était toujours partant pour une connerie. C'est rare, un journaliste capable de rester crédible tout en s'autorisant un pas de côté. C'était un maître.

ROLLING STONE INTERVIEW

Comment naissaient vos personnages à *Nulle part ailleurs*?

Chaque jour, il fallait trouver une idée. Avec Albert Algoud et Laurent Chalumeau, on attaquait dès le matin le monologue d'intro. Le soir, ça paraissait fou... mais c'était le fruit d'un travail acharné, avec beaucoup de rigueur. Un jour, pour clôturer l'émission autrement, j'ai enfilé un déguisement, un costume de Louveteau, je crois. Et là, révélation: déguisé, j'étais plus libre. Je pouvais tout faire. C'était une porte ouverte sur un terrain de jeu sans limite.

Reprendre *Le Grand Journal* après Philippe Gildas: hommage ou fardeau?

Les deux. J'ai accepté presque par surprise, à un moment un peu flottant. Je sortais d'un projet avorté au cinéma, j'étais entre deux. Ce qui m'a attiré, c'est l'outil. Retrouver ce format, vingt ans après, me glisser dans la place du chef de gare. Mais la politique avait envahi le plateau. Ce n'était pas mon terrain. Je n'avais rien à dire à ces gens-là. Et réciproquement. Je préférais la deuxième partie: l'humour, la culture, la musique. Là, je respirais à nouveau. Mais le souvenir reste mitigé.

Quand l'émission s'arrête, vous le vivez comment?

Comme un choc, un trauma, même. L'arrêt a été brutal, lié à un changement d'actionnaires, juste au moment où on lançait une nouvelle version, plus libre, plus à ma main. Je commençais à m'amuser à nouveau... et ça s'est terminé net. Ça a fait remonter des trucs que j'avais enfouis depuis longtemps. D'un coup, j'étais vulnérable. Et ça m'est retombé dessus. J'ai plongé, dans une vraie dépression.

Comment on remonte?

En consultant. En prenant ce qu'il y a à prendre: psy, pilules, tout ce qui peut aider. Et surtout en bossant, en enchaînant. L'avantage de ce métier, c'est qu'il oblige à avancer, même quand on est en vrac.

La dépression est justement l'un des thèmes du film *Deliver*

Me from Nowhere, sur Springsteen. Vous vous souvenez de votre première "émotion Bruce"?

Born to Run. Ce disque m'a cueilli. Il m'a ramené ensuite à *The Wild, the Innocent & the E Street Shuffle*, puis à *Greetings from Asbury Park*. Celui-là, j'ai eu plus de mal, trop bavard, trop dylanien. Mais *Born to Run*? Une claque. Un lyrisme totalement anachronique, déconnecté des modes. Et c'est justement ça qui m'a embarqué.

Le morceau qui résumerait votre vie d'enfant du rock? "Rosalita". Il est sur *The Wild, the Innocent...* À l'époque de *Chorus*, j'étais obsédé par Bruce. Je le traquais. Littéralement.

"J'AI UNE MÉMOIRE SÉLECTIVE. PAS DE REMORDS PAS DE REGRETS."

Chaque lundi, j'envoyais un fax à Jon Landau, son manager, pour demander une interview. Et chaque lundi, il me répondait: "Pas d'interview." [Rires]

Et vous n'avez rien lâché...

Jamais! Et on en rigole encore aujourd'hui. Je l'avais découvert par hasard: à la CBS, ils avaient une boîte de films promo. Pas des clips, juste des rushs. Là-dedans, il y avait "Rosalita". Ils ne savaient même pas qu'ils l'avaient. Je l'ai récupéré, transcodé, diffusé. Une semaine sur deux dans *Chorus*. Plein de gens ont découvert Springsteen comme ça. "Rosalita", c'était la jonction entre le fantasme et le réel.

Ce lien avec Springsteen, vous le partagez avec Roschdy Zem?

Oui. Roschdy écoutait Bruce dans sa cité. Cette espèce de pont inattendu entre un mec de

la working class du New Jersey et un jeune de banlieue parisienne... je trouve ça magnifique. Le pouvoir de la musique!

Si on devait graver le best of de votre vie... Quelle face A? Quelle face B?

"Thunder Road", version acoustique *Hammersmith 75*. Piano, harmonica. Sublime. Et "Happiness Is a Warm Gun", des Beatles. Il y a plein d'autres choses que j'aime, mais ces deux-là... forcément.

Pourquoi avoir écrit sur Magma?

C'était avant Springsteen. On était au milieu des années 1970. *Born to Run* venait de sortir, je l'aimais bien... mais le rock, en général, commençait à me fatiguer. Trop sérieux, trop boursoufflé. Emerson, Lake and Palmer, Yes... des groupes qui se regardaient jouer. Le punk n'était pas encore arrivé pour foutre le feu. Et là, en France, surgit ce groupe inclassable: Magma. Habillés en noir, un logo étrange, une langue imaginaire – le kobaïen – qui ressemblait vaguement à de l'allemand, donc forcément un peu inquiétante. Je les ai vus sur scène une fois. Choc esthétique total. C'était plus punk que tous les punks réunis. D'une violence... D'une intensité... On sortait sonnés.

Et aujourd'hui, vous écoutez toujours autant de rock?

Oui. Surtout du rock. J'écoute encore des "vieillards" que j'adore: Nick Lowe, J.J. Cale... Et puis des trucs plus récents. Yungblud, par exemple. Complètement allumé, mais hyper-attachant. Et Gorillaz, évidemment. Là, c'est familial. Je reste admiratif de Damon Albarn, de toutes les pistes qu'il explore.

Vous croyez encore au pouvoir du rock?

Complètement. Je crois même qu'il revient en force. On en a marre des musiques urbaines, du rap formaté depuis trente ans. Là, on reprend une guitare, une basse, une batterie, on monte sur scène, et basta. Peu importe le niveau. On y va. Cela me réconcilie avec l'humanité!

Votre premier film, *Les Morsures de l'aube*, adapté de Tonino Benacquista...

Qu'est-ce qui vous a séduit?

La proposition venait de Patrick Godeau. J'ai tout de suite vu ce que je pouvais en faire. La métaphore du sang me parlait, c'était l'époque du sida. Et puis c'était un projet derrière lequel me cacher, ne pas raconter ma propre histoire, ne pas m'exposer.

Vous vous êtes senti légitime au cinéma?

Passer de la télé au cinéma, en France, pays très snob, c'est compliqué. Pour beaucoup, j'étais juste "le type de la télé" qui venait jouer dans la cour des grands. Mais sincèrement... cela m'était égal.

Vous avez aussi réalisé un film sur Napoléon. Une passion ancienne?

Pour moi, Napoléon était surtout une silhouette sur une bouteille de porto, mais en me plongeant dans l'histoire, je suis devenu obsédé par cette question: comment un homme qui a tenu le monde entre ses mains accepte-t-il de n'être plus rien? Qu'on soit empereur, plombier ou instituteur, cette chute-là... elle est universelle.

Et pour Coluche, même démarche?

Exactement. Ce n'était pas un biopic pour raconter la vie de Coluche mais explorer le paradoxe du clown. Le moment où l'on arrête de faire rire et où l'on commence à faire peur. Il en a payé le prix fort.

Quelle est l'idée derrière le magazine *Vieux*, votre dernière aventure éditoriale?

J'ai tout de suite accroché au titre. Je déteste les périphrases: les verbeaux, les seniors, les matures... Quand on est sourd, on est sourd, pas "malentendant". Et cette presse dite "pour les aînés", c'est souvent la déprime intégrale: monte-escalier Stannah, conventions obsèques, sudoku terminal... Alors qu'on parle d'une génération née après-guerre, encore pleine de désirs, d'envies, de choses à transmettre. Il fallait proposer autre chose.

ANTOINE DE CAUNES

Qu'est-ce qui vous émerveille encore aujourd'hui?

Absolument tout. J'ai gardé une curiosité intacte. Hier, je suis tombé sur une BD sublime, *Knight Club*, qui se déroule au temps des croisades. J'ai aussitôt acheté un livre d'histoire. L'album de Chrissie Hynde m'a mis à terre, celui de Stephan Eicher est magnifique. L'émerveillement est toujours là. Je ne suis pas rassasié, loin de là!

Y a-t-il un accident de parcours que vous regrettez?

Non. J'ai une mémoire sélective. J'efface vite les expériences ratées. Pas de remords, pas de regrets. Bien sûr, j'aurais pu faire certaines choses autrement, ou mieux... mais je crois beaucoup aux vertus de l'échec. Le succès, c'est presque toujours un accident.

Emma, votre fille, parle beaucoup de vous dans le documentaire. Vous avez appris des choses en le regardant?

J'ai un mal fou à m'écouter, à m'entendre, à me regarder. Cela ne date pas d'hier. C'est comme la télé: je ne l'aime pas. Je regarde des séries, des docs, oui... mais les plateaux, les jeux, les débats... ça me tombe des yeux. Du coup, je ne regarde jamais ce que je fais. Mais avec les réseaux, des extraits de *Nulle part ailleurs* me sautent à la figure en permanence. Et je me retrouve avec des gamins de 15 ans qui me lancent "Hey Didier!" C'est *Un jour sans fin*. Ça ne s'arrête jamais!

Même chose avec Paul Persavon? On vous le ressort encore?

Ah ça... le sparadrap du capitaine Haddock. Cette aventure est encore un concours de circonstances. J'étais très pote avec Boris Bergman, qui travaillait avec des compositeurs de génériques. Un jour, l'un d'eux ne pouvait plus le faire. On croise un gars qui importait des dessins animés japonais, il nous dit: "Essayez d'en faire un." On en a fait un. Puis deux. Puis trois. Sur un coin de table, en rigolant. Sans imaginer une seconde que ça resterait. Et pourtant... X-Or,



CANNES
Grand amateur de cinéma,
Antoine de Caunes est
un habitué de la Croisette.

**“POUR
L'INSTANT,
JE VOIS LA VIE
COMME QUELQUE
CHOSE QUI NE
FINIT JAMAIS.”**

Cobra, Clémentine... c'est resté, gravé au fer rouge.

Dans le documentaire, Iggy Pop vous demande si vous avez réussi votre vie. Vous lui répondez quoi?

Je ne réponds pas, parce que je ne sais pas ce que ça veut dire, "réussir sa vie". Peut-être que je le saurai au dernier moment, à mon dernier souffle. Mais pour l'instant, je vois la vie comme quelque chose qui ne finit jamais. Oui, je sens la finitude, je la vois dans mon corps, dans le temps... Mais tant qu'il y a de l'élan, tant qu'il y a de l'envie... J'ai réussi des choses, j'en ai raté d'autres. Je suis la somme de tout ça.

En regardant votre généalogie, on trouve des De Caunes artistes peintres, des capitaines, des maires... Et vous, vous tournez un film sur Napoléon. Hasard ou legs inconscient?

Ah non, ça n'a rien à voir avec la généalogie. Enfin... si. Je m'amuse beaucoup avec la généalogie familiale. Je ne prends pas ça comme une vérité scientifique, mais j'accorde beaucoup de crédit à la psychogénéalogie, ce qu'on porte sans le savoir. On vient d'une vieille famille du Minervois, d'un village qui s'appelle Caunes. Une noblesse paysanne. Une chevalerie du Sud, avec deux branches: les guerriers, qui partaient en croisade, et les religieux, planqués dans une abbaye du coin. Moi, je me nourris de tout ça. Ça déclenche de l'imaginaire, forcément.

Vous avez le sentiment d'être la première génération à ne pas tenir un rôle "sérieux"?

Pas du tout. Je suis dans la continuité de mon père. Il ne brillait pas par son sens du sérieux, et c'est très bien comme ça. Il m'a transmis autre chose: une liberté. Une manière d'habiter le monde de biais. C'est un héritage aussi, vous savez.

Et dans cent ans, sur votre fiche Wikipédia, qu'aimeriez-vous qu'on lise à côté d'"Antoine de Caunes"?

Fantaisiste. ®

Le guide

★★★★★ CLASSIQUE | ★★★★★ EXCELLENT | ★★★ OK! | ★★ MOUAIS... | ★ EUH...

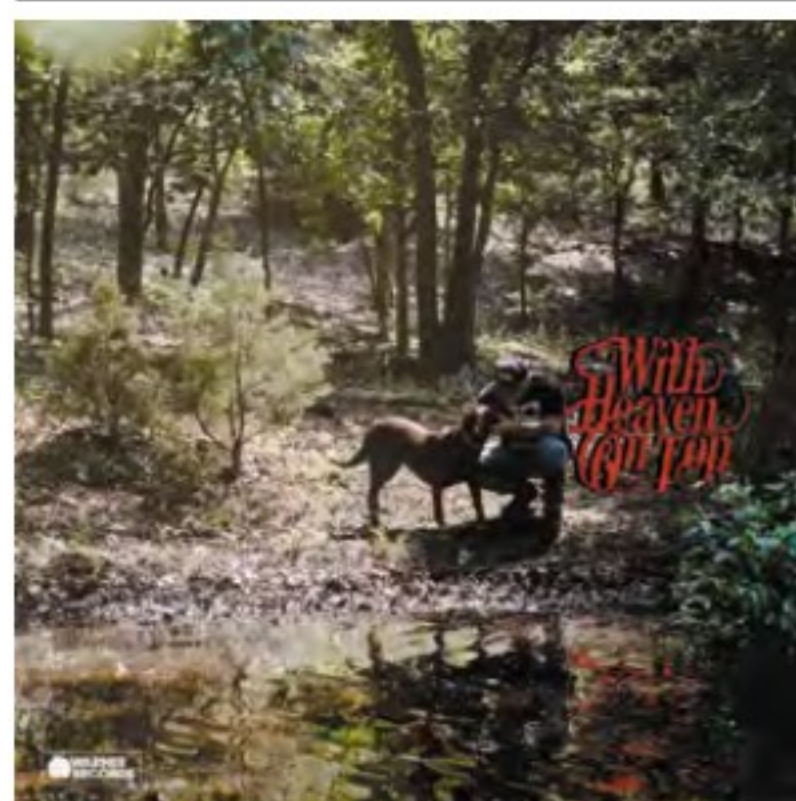
Zach Bryan, le Monsieur Plus de l'americana

Ce sixième album de Zach Bryan est un projet double ambitieux: 25 titres en version studio, suivis, trois jours plus tard, d'une version acoustique intégrale. Par Belkacem Bahlouli

L'Oklahoman de 29 ans sort d'une année 2025 agitée après *The Great American Bar Scene* (2024): rupture ultra-médiatisée, abandon de la bouteille et mariage fin décembre en Espagne. Il avait confié à Bruce Springsteen, dans une interview *Rolling Stone*, qu'il ressentait le besoin de ralentir après avoir submergé le public de chansons. Le résultat? Un disque enregistré dans trois lieux différents en Oklahoma ces derniers mois, avec des arrangements plus soignés (cuivres, cordes, un son qui flirte parfois avec The National ou Springsteen), sans renier ses racines folk-country-Americana.

On y croise du rock musclé ("Santa Fe"), de la fragilité indie-folk ("Cannonball"), des clins d'œil assumés: Elliott Smith cité dans "Anyways", une vibe elvisienne sur "Rivers and Creeks", l'angoisse rurale à la Tyler Childers dans "Always Willin". Bryan anticipe les critiques de surproduction en livrant d'entrée la version acoustique: un geste malin qui permet d'entendre les chansons à nu et de comparer les deux approches.

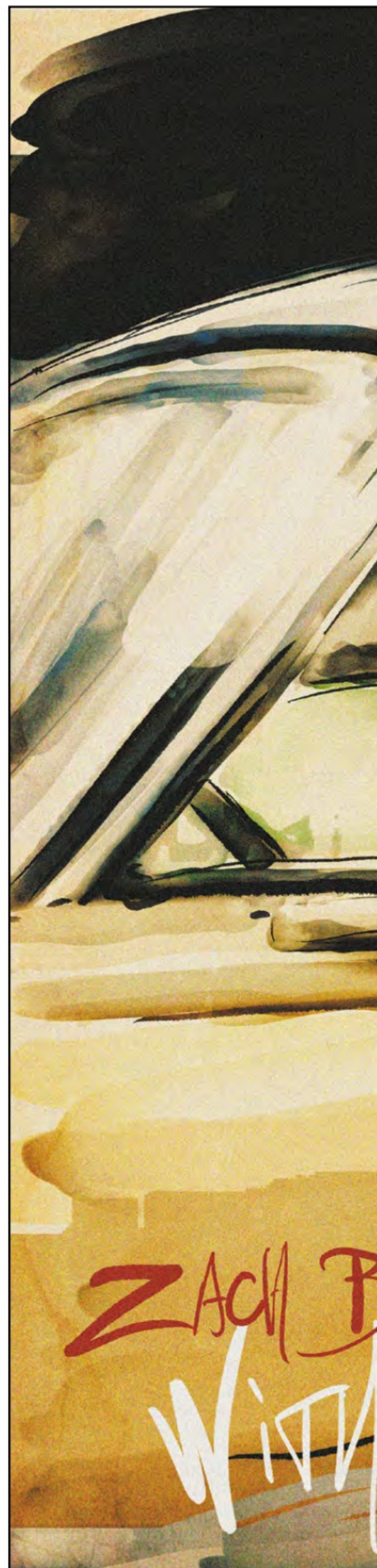
Vingt-cinq titres, c'est copieux. Oui, vingt-cinq. Dix de trop pour certains, sans même parler de leur version acoustique! Mais l'écoute tient souvent grâce à cette sincérité brute dans les paroles: Bryan excelle à narrer ses errances (deuil, regrets, route infinie) de façon si ouverte qu'on y projette facilement sa propre vie: déracinement, excès, solitude ou simplement overdose d'écrans et de mauvaises nouvelles.



★★★★★
ZACH BRYAN
With Heaven on Top
WARNER

Le morceau le plus clivant reste "Bad News", lancé en octobre 2025 et qui avait déclenché une petite tempête. La chanson liste les maux américains actuels, avec une ligne sur l'ICE qui a valu à Bryan des critiques de la Maison-Blanche et du DHS (on lui a reproché de trahir ses racines et ses fans républicains, en citant même ses tubes comme "Pink Skies" ou "Something in the Orange"). Bryan a défendu le titre comme une déclaration d'amour au pays et à ses habitants, sans prise de position radicale. Dans sa version finale, "Bad News" élargit le constat (violence armée, divisions politiques, médias saturés) et reste un amer bilan. C'est sans doute la chanson la plus "américaine" du lot, justement, parce qu'elle parle des gens ordinaires, pas seulement de son public.

With Heaven on Top est un disque ample, inégal par endroits, mais cohérent dans sa volonté de documenter une vie en perpétuel mouvement – entre racines, route, succès et désillusions. Zach Bryan assume pleinement son statut de superstar qui refuse la censure. Et il continue de remplir les stades. ®



TIME & SPACE KOMODOR SIGNE UN SECOND OPUS DIRECT ET PUISSANT!

ONCE UPON A TIME

Formé en 2017, le quatuor breton a écumé les routes de France et d'Europe des années durant pour parfaire son style et éprouver ses morceaux sur scène. Ils mettent un point d'honneur à faire des compos énergiques, sans oublier leur sens de la mélodie.



FUSION

Si leur second album sort cinq ans après le premier, les Bretons se sont alliés avec Moundrag pour former un supergroupe, Komodrag & the Mounodor, enrichissant leurs idées sans compromettre leur direction.

OLD SOUL

Dans l'album *Time & Space*, ils revendiquent avec toujours autant d'aplomb leurs influences des années 1970, qu'il s'agisse des sonorités psychédélices ou des riffs énergiques que n'aurait pas reniés Wayne Kramer.

RAISE YOUR HANDS

Direct et puissant, *Time & Space* est un bonheur à écouter chez soi, mais le quatuor compte bien faire exploser les compteurs de décibels sur scène. Retrouvez-les sur les routes de France dès le mois de février, sans oublier leur date à La Maroquinerie (Paris), le 26 mars.

pour la première fois chaque note et chaque mot, ils sont souvent les phares d'une pop éthérée qui prend soin de vous emmitoufler. L'hiver peut continuer à s'installer... Xavier Bonnet



RETOUR SUR ORBITE

★★★★★

RICHARD ASHCROFT
Lovin' You

VIRGIN/UNIVERSAL

REMIS SUR ORBITE cet été par les frères Gallagher qui l'ont propulsé en première partie de leur tournée Oasis sold-out dans les stades anglais, l'ex-Verve man balance son septième album solo comme un uppercut bien senti. La voix signature de la britpop 90's – au même niveau qu'un Damon ou un Liam – est de retour en force. Le gamin de Wigan replonge dans ce qui le rend intouchable: ce mélange irrésistible de northern soul moite et de pop anglaise ultra-catchy, avec des montées vocales qui te prennent aux tripes ("Out of These Blues" claque direct). Son chant, toujours aussi frondeur, héritier des grands (Scott Walker,

Paul Weller, Mike Scott), déroule des ballades soyeuses aux harmonies qui tuent ("Fly to the Sun" te fait planer), tout en glissant un sample malin de Joan Armatrading sur "Lover" – un clin d'œil classique qui fait mouche. Au final, le magnétisme d'Ashcroft opère à plein régime. Charisme intact, mélodies qui restent collées, ce disque le replace sans forcer sur la carte de la vraie britpop UK. Pas de révolution, juste du grand art qui cogne là où ça fait du bien. Philippe Langlé



SYNTHÉTIQUE ET ACADEMIQUE

★★★★★

Yael NAIM
Solaire

MOUSELEPHANT

QUATRE ANS APRÈS *Night Songs*, Yael Naim fait plus que revenir avec un nouvel album: elle renaît. Comme débarrassée de tout ce qui pouvait l'empêcher, elle livre onze titres à l'épure volontiers synthétique, mais qui témoignent, toujours, de l'organique passionnée de sa formation académique. Et ce dès l'ouverture



ÉTOILE DU NORD

★★★★★

ÁSGEIR
Julia

ONE LITTLE INDEPENDENT

DEPUIS DES MOIS, voire des années, à intervalles de plus en plus réguliers, le sous-sol islan-

dais s'est remis à gronder. Sur place, on a appris à faire avec, dans le calme et le fatalisme. Cette colère des éléments naturels semble même étonnamment glisser sur certains locaux, à l'exemple d'Ásgeir Trausti Einarsson, avec ou sans l'accent aigu sur le A que nos claviers d'ordinateur semblent tant peiner à trouver. Comme si l'intéressé vivait dans un autre cadre, une autre stratosphère, cotonneuse, brumeuse sans oublier à l'occasion de laisser percer la lumière derrière ses interrogations personnelles.

Des éléments naturels, il en est beaucoup question au fil de ces nouvelles compositions, le temps d'une image, d'une allusion, dans un titre de chanson parfois: nuages, soleil, lune, ciels, lac, vagues, vent. Au-delà des allégories poétiques qu'ils charrient sur un album où Ásgeir s'étonnerait presque d'avoir imaginé seul

LA RÉDACTION PERSISTE: QUATRE COUPS DE CŒUR DURABLES!

KEATON HENSON PARADER

Avec cette fragilité qui le caractérise, le Londonien avance à pas feutrés sur un fil tantôt folk, tantôt rock, sans jamais en perdre son équilibre. X.B.

CACHEMIRE SUFFIT JUSTE D'UNE SECONDE

Pied au plancher? Chez Cachemire, ce n'est pas seulement le titre d'un single. Plutôt une philosophie. Bref, son rock abrasif ne prend pas de gants. Ni d'écharpe. X.B.

IMARHAN
ESSAM
Depuis Tamanrasset, le quintette saharien



continue de faire vibrer le blues assoufi via le prisme d'un matériel électronique et une belle

fièvre psychédélique. Avec force calebasses et percussions, sans oublier qu'il témoigne toujours autant de l'actualité que de l'héritage touareg. Sophie Rosemont

GEOLOGIST
CAN I GET A PACK
OF CAMEL LIGHTS?
Première véritable échappée solo de Brian

Weitz alias Geologist, l'un des membres des psyché boys d'Animal Collective, *Can I Get a Pack of Camel Lights?* (qui gagne la palme du titre le plus sidérant de ce début d'année) mêle ambient, jazz ou encore krautrock. Exigeant, on peut le dire, mais aussi accrocheur que son titre (on ne le dira jamais assez). S.R.

de "Dream", vite flanqué des pulsions hip-hop de "Wow" et de la ballade francophone de "La Fille pas cool". Dans le viseur de la multi-instrumentiste franco-israélienne – dont on salue en passant l'engagement féministe et pacifiste, qui s'entend en filigrane le long de cet indispensable *Solaire*, via "Rabbit Hole" ou "Inouïe" –, des artistes comme Sampha et James Blake. Enfin, la soul minimale et gospel clôt ce manifeste émancipatoire sonore. Et la lumière fut! Sophie Rosemont.



COURONNE ÉLECTRIQUE

★★★★

HEADKEYZ
The Cage & the Crown: Chapter II
NB

LE JEUNE GROUPE de rock alternatif montpelliérain s'est lancé dans la quête d'un concept en deux parties pour ses deux premiers albums. Après un premier volet marquant paru en 2022, il est temps pour Headkeyz de conclure son histoire avec *The Cage & the Crown: Chapter II*. Soignant aussi bien la forme que le fond, les musiciens déclinent leur histoire en clips léchés, sans oublier de donner vie et profondeur à leurs idées sonores. Alliant son moderne et influences vintage, ils n'hésitent pas à se rapprocher du groove de The Black Keys, sans oublier d'inclure des ambiances que n'aurait pas reniées Maynard James Keenan dans A Perfect Circle. Un mélange intéressant et prenant, qui prend forme dans un ensemble concis et direct, servi par une interprétation soignée. Une réussite. Mathieu David

© ALICE LE MARIN - DR



DELTA FORCE

★★★★

ERIC BIBB
One Mississippi
REPUTE/PROPER

LE DOUTE EST PERMIS quant à la perspective de vols directs entre la Suède, où le sieur Bibb a élu domicile depuis des années, et le Mississippi. Cela ne l'a pas freiné au moment de décider d'y poser à nouveau ses guêtres et sa guitare, quitte à laisser l'impression d'avoir subtilisé quelques cordes vocales à Mark Knopfler ou à JJ Cale en évoquant le sujet (le titre-album, "Muddy Waters"). Mais si le périple en... terre blues se justifierait en lui-même, Eric Bibb s'empresse de l'accommoder de touches virant progressivement mais sûrement au funk ("This One Don't" mais surtout "Didn't I Keep Runnin"). La suite peut se faire plus "rootsy", plus intime à l'occasion, elle ne sert qu'à réaffirmer combien Bibb semble faire ce qu'il a à faire avec une facilité déconcertante. X.B.



CLUB OUVERT

★★★★

SÉBASTIEN TELLIER
Kiss the Beast
BECAUSE

ÇA FAISAIT LONGTEMPS qu'il ne nous avait pas autant émus. D'abord, parce que ce nouveau disque n'est pas loin de la synthèse parfaite de ce dont est capable le musicien français: une pop à 360° nourrie de grandes mélodies symphoniques comme de pulsions électroniques. Une pop qui appelle à s'échapper en dépit de l'aliénation ambiante, tout en rappelant les bonheurs simples, tels que l'amour et la famille. Ensuite, cette musique façon pulsion de vie explore la dualité que nous portons tous en nous, entre humain et animal, entre mouton et loup – qui, chacun, offrent leur appellation à un morceau de *Kiss the Beast*. Ici, on danse ("Refresh", "Thrill of the Night", "Copycat"), on a le cœur frémissant ("Mouton", "Romantic", "Parfum diamant"), et on ouvre la porte à des invités tels que SebastiAn, Nile Rodgers ou encore Kid Cudi. S.R.



LES PENDULES À L'HEURE PUNK

★★★★

GUILLOTINE
Bosse! Paye! Crève!
DIALEKTIK

LE PUNK ROCK d'ici est bien vivant, il suffit d'écouter Guilotine pour en être convaincu. Le quatuor parisien, une sorte de dream team des caniveaux – on ne parle pas de super-band dans la famille – a réuni Vérole de Cadavres, Mitch Delanova de Mean Circle, Manga, batteur de cinquante groupes (dont The Not, dont on reparlera bientôt), et de Jex Spector, un ex-Spermicide. Après deux EP sort enfin un premier mini-album 25 cm avec six titres qui ne laissent aucun doute quant au message: "J'emmerde demain" (leur "No Future"), qui

annonce plus loin "Rien à foutre", "L'Alcool des fans", "Sortie d'Piste" et aussi "Pas d'quartier". Grosse guitare, speed tempo et hymnes pour pogos à chanter en chœur. C'est exactement ça: pas d'quartier! On adore. Silvère Vincent



CHASSE EN MEUTE

★★★★

MATTHIS PASCAUD
Loup(s)
SHAKE/MODULOR

DANS SA PRÉSENTATION de l'album, David Koperhant, par ailleurs programmateur sur TSF Jazz, parle de Matthis Pascaud et des hommes qui l'accompagnent sur le projet comme de "chercheurs de textures comme d'autres chercheraient de l'or". Or, c'est exactement ce dont il est question ici, quitte à agiter tous les synonymes proches ou lointains du mot "texture": volute, ambiance, humeur, atmosphère, couleur, etc. On s'abstiendrait volontiers de dire que tout ce petit monde avance à... pas de loup pour parvenir à ses fins, si ce n'était justement le sentiment qui domine tout au long de ce voyage essentiellement instrumental à la lisière de la pop et du jazz, où la guitare de Pascaud, suave, caressante, tient logiquement les rênes, renvoyant volontiers à celles que l'on peut entendre du côté de Khruangbin, ce qui n'est évidemment pas pour déplaire. X.B.



MATTHIS PASCAUD

Radio classique

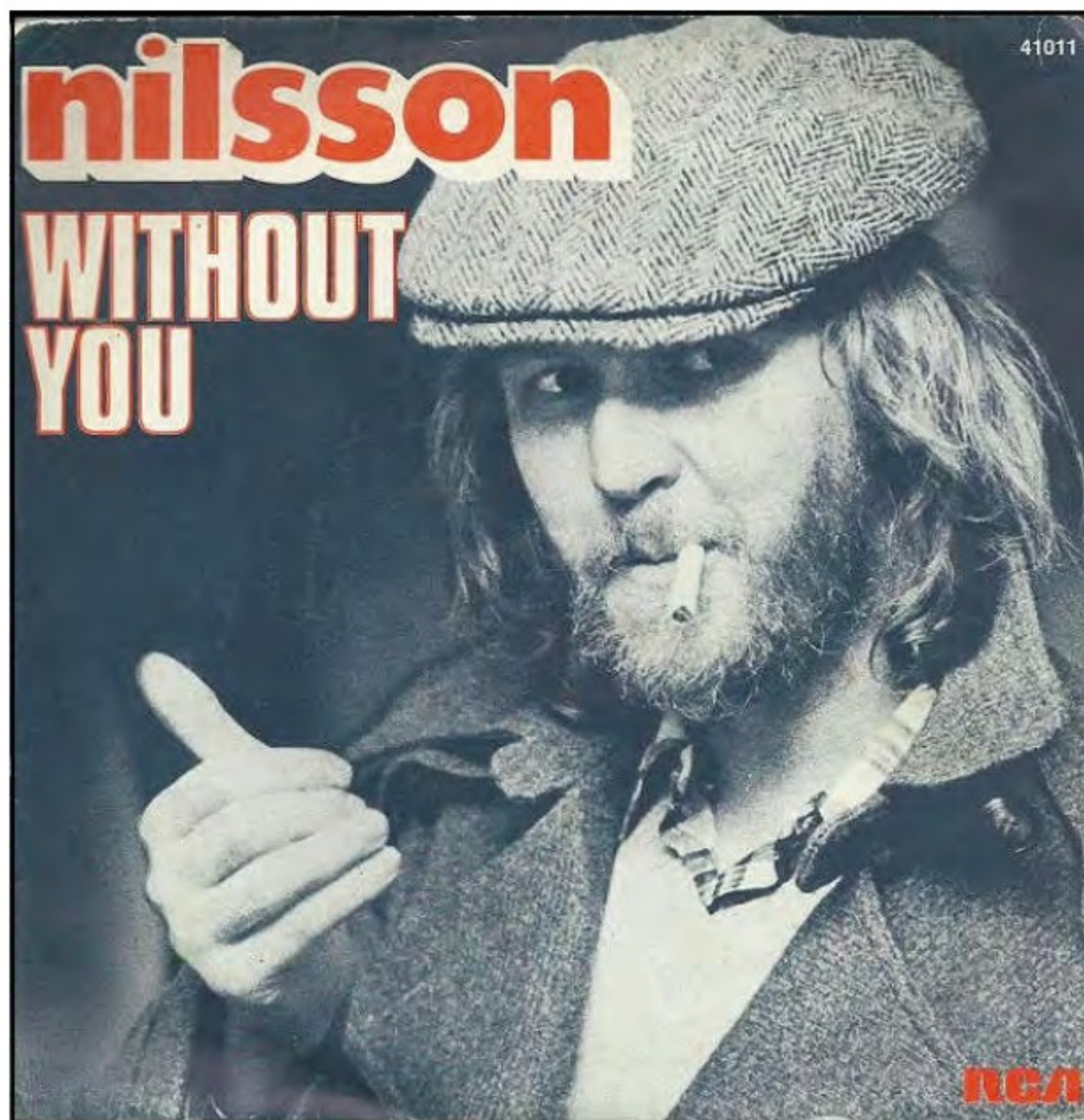
HARRY NILSSON
"WITHOUT YOU"

En 1971, le vocaliste propulse l'imparable slow de Badfinger au sommet des charts. Un succès mondial pour lui, une tragédie pour ses auteurs.

Par Philippe Barbot

"Salut, pardon de vous déranger, je m'appelle Harry Nilsson, j'enregistre dans le studio juste à côté du vôtre et j'aimerais vous faire écouter un truc que vous connaissez sûrement..." Nous sommes en 1971, dans les studios londoniens d'Island. Le groupe Badfinger est en train de travailler sur son quatrième album, intitulé *Straight Up*, lorsqu'un grand gaillard barbu et ébouriffé fait irruption dans la pièce. Les quatre Gallois en restent babas : si c'est bien de leur chanson dont il s'agit, intitulée "Without You" et passée inaperçue sur leur avant-dernier album, elle est ici transfigurée : la gentille ballade pop s'est métamorphosée en une déchirante plainte symphonique.

Retour en arrière. Originaire de Swansea au pays de Galles, formé en 1961, le groupe s'est d'abord intitulé the Iveys, avant d'adopter le nom de Badfinger, clin d'œil au premier titre de travail ("Bad Finger Boogie") du "With a Little Help from My Friends" des Beatles. Les Fab Four font indéniablement partie des influences des guitaristes Pete Ham et Joey Molland, du bassiste Tom Evans et du batteur Mike Gibbins. C'est d'ailleurs Paul McCartney lui-même qui a produit l'un de leurs singles, "Come and Get It", avant que Mal Evans puis George Harrison ne



s'installent aux manettes des 45-tours suivants, "No Matter What" et "Day After Day".

Lorsque nos Badfinger aux doigts agiles publient leur album intitulé *No Dice*, en 1970, ils sont loin de se douter de l'avenir de l'une de leurs compositions, reléguée en fin de face A, "Without You". D'autant que la chanson résulte d'un mélange de deux essais avortés, quelques couplets nommés "If It's Love" écrits par Pete Ham, et un bout de refrain titré "I Can't Live" par Tom Evans. La réunion des deux tronçons finira par ressembler à une chanson, produite par Geoff Emerick, l'ingé-son des Beatles, mais les musiciens n'y accordent pas plus d'importance qu'aux onze autres qui figurent sur le disque. Jusqu'à l'intervention du nommé Harry Nilsson...

Originaire de Brooklyn, ancien guichetier dans une banque de New York, auteur de quelques 45-tours, adoubé par les Beatles,

futur compère de boisson de John Lennon et détenteur d'un larynx capable d'embrasser trois octaves, Harry Edward Nilsson III s'est déjà fait remarquer par sa reprise du "Everybody's Talkin'" de Fred Neil, BO du film *Macadam Cowboy*. Il vient à peine de publier un album entier de titres de Randy Newman lorsque, lors d'une fiesta chez des amis, il entend la chanson de Badfinger, croit d'abord qu'il s'agit des Beatles et décide d'en enregistrer sa propre version. Son idée de départ, un simple piano-voix, est critiquée par le producteur Richard Perry, qui le persuade d'en faire quelque chose de plus théâtral.

Est réunie au studio Island, le 11 octobre 1971, une belle brochette de musiciens. Il y a là le pianiste Gary Wright (celui du *All Things Must Pass* de Harrison), le bassiste Klaus Voormann (venu de Manfred Mann et futur participant au *Transformer* de

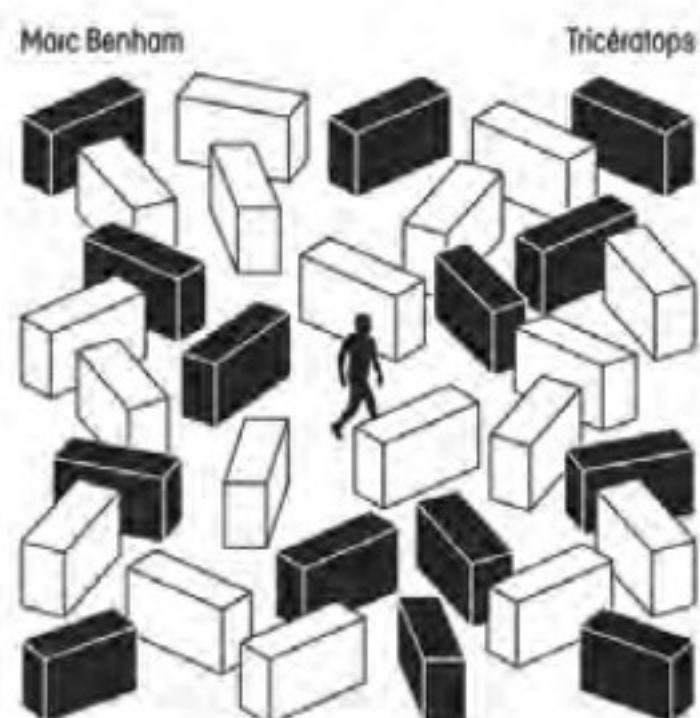
Lou Reed), le guitariste de studio John Uribe et le batteur Jim Keltner, fidèle compagnon des projets solos des ex-Beatles. Paul Buckmaster, l'arrangeur de David Bowie, se charge des cordes et des cors. Le single, édité par RCA à l'automne 1971, est inclus dans l'album *Nilsson Schmilsson*, et la chanson trône à la première place des charts britanniques, ce qui permet à l'heureux interprète de remporter le Grammy de la meilleure performance vocale en 1973.

L'histoire aurait pu s'arrêter là : un chanteur comblé et des compositeurs heureux d'avoir, même malgré eux, décroché un énorme tube. Sauf que non. Nos Badfinger vont aller de déboires en échecs, encore accentués par des problèmes financiers provoqués par la faillite du label Apple Records en 1973 et les malversations d'un manager véreux, Stan Polley. Des désillusions qui conduiront Pete Ham jusqu'au suicide en 1975, tristement imité par Tom Evans huit ans plus tard, après des années de batailles judiciaires pour tenter de récupérer les droits de la chanson. Le groupe poursuit ensuite un parcours chaotique jusqu'à l'an 2000, sans aucun des membres fondateurs.

"Without You" sera reprise par plus de 180 artistes, dont Shirley Bassey et Glen Campbell, et permit surtout à la débutante Mariah Carey de véritablement lancer sa carrière, en 1994. Chez nous, c'est Richard Anthony qui s'y colla en 1972, avec une version – il fallait y penser – baptisée "Sans toi"!

Quant à Harry Nilsson, il poursuivit un chemin musical jalonné d'une vingtaine d'albums jusqu'à son décès, en 1994, à l'âge de 52 ans. Même sans lui, "Without You" continue son chemin. ®

Au départ, Nilsson voulait en faire un simple piano-voix.



JURASSIC JAZZ



MARC BENHAM
Tricératops
PEGAZZ & HÉLICON

POUR CE DISQUE, le pianiste Marc Benham (également organiste ici), s'est entouré du tromboniste Fidel Fourneyron et du percussionniste Émile Biayenda, auxquels est venu s'ajouter un trio vocal féminin, le temps de colorier trois titres. Le tout produit et chapeauté par l'excellent Daniel Yvinec... Un assemblage inédit et original, qui tient ses promesses: dix compositions brassant dans un surprenant tourbillon de toutes sortes d'influences musicales. Jusqu'à une grandiose reprise de "(In My) Solitude" comme sortie de la nuit des temps... Clin d'œil à un dinosaure? Philippe Blanchet

Noé Huchard



YOUNG AND FINE

FINE YOUNG CANNIBAL



NOÉ HUCHARD
Young and Fine
GAYA

LE TRIO piano-basse-batterie a été défriché depuis des lustres

par des générations de musiciens, mais réserve toujours autant de surprises. Ce disque en est une nouvelle preuve. Après avoir fait ses armes auprès de grands noms de la scène française et d'avoir enregistré aux derniers jours de 2019, à 20 ans, son premier opus, Noé Huchard est considéré comme une des valeurs montantes du jazz hexagonal. Et *Young and Fine* marque une nouvelle étape. Compositions téméraires, chœurs enregistrés, discrètes percussions électroniques... le pianiste, au sein de son trio (le contrebassiste Clément Daldosso et le batteur Donald Kontomanou), signe un album profondément novateur et gorgé d'une singulière poésie. P.B.



FACE TO FACE



**ROBERTO FONSECA-
VINCENT SEGAL**
**Nuit parisienne
à La Havane**
PIAS

À MA DROITE, Roberto Fonseca, pianiste de La Havane, et bien connu pour ses collaborations avec le jazzman Herbie Hancock, la chanteuse malienne Fatoumata Diawara et, bien sûr, le légendaire Buena Vista Social Club. À ma gauche, Vincent Segal, violoncelliste français complice (entre autres) de Cesária Évora, Sting, Susheela Raman, Ibrahim Maalouf ou Matthieu Chedid. Après des années d'amitié, les deux musiciens se sont posés en studio et ont gravé dans le marbre cette longue et virevoltante conversation musicale, riche en atmosphères et en contrastes, sublime promenade empreinte de classicisme, entre world music raffinée, rythmes cubains et jazz subtil. Envoûtant. P.B.

Riptide Records présente

KOMODOR

TIME & SPACE

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

33T - Edition Limitée Red Splatter (disquaires indépendants) 33T - Edition Black Digisleeve

JE MAROQUINERIE
26.03.2026 PARIS
en tournée dans toute la France

CROCUS 3C Mélodym



1

CAROLINE

JAY BUCHANAN

Isolé dans une grotte sans fenêtres en plein désert de Mojave, Jay Buchanan s'est retiré du tumulte des tournées de son fructueux groupe, Rival Sons, pour écrire son premier album en solo. Tel un prêcheur gothique, la voix de Jay délivre une intensité rare sur "Caroline", sa chanson de chagrin puisée aux racines même du folk blues.



Jay Buchanan

DOM KIRIS

PLAYLIST

Le son du mois à découvrir



8

LET'S GO DOWNTOWN

HANDSOME JACK

Sacrés lascars que ce power trio originaire de l'État de New York. Aucun d'entre eux ne s'appelle Jack mais ils sont beaux comme des 35 tonnes en pleine bourre. Avec suffisamment d'heures de route à bouffer de l'asphalte, Handsome Jack fonce plein pot sur ce "Let's Go Downtown", chargé de boogie blues incendiaire.



2

ICARE

TURNSTILE

Comme un éternel recommencement, "I care" est aussi entêtant qu'un tube pop rock des années 1980. Avec pas moins de neuf nominations aux Grammy Awards 2026, Turnstile, le groupe de Baltimore, est en lice pour devenir le nouveau héros américain en unifiant les scènes hardcore, metal et alternative.



4

BLACK FLAG

DEAD AIR

Trio du sud de Londres au parcours de vie chaotique, Dead Air affronte ses démons en brandissant le drapeau noir sur le rock indé britannique. Avec chaque instrument joué comme si leur vie en dépendait, l'explosif "Black Flag", aux références punk hardcore évidentes, brandit le nouvel étendard de la rébellion.



6

OÙ VA NOUS ?

LES WAMPAS

Avec ses paroles instinctives inspirées de l'actualité brûlante, Didier le roi du chaos entre en résistance en chantant "À la guerre comme à la guerre!" Parfaitement construit autour d'un puissant riff de basse crado, "Où va nous?" annonce le 15^e album des sulfureux Wampas, leaders incontestés du punk yé-yé depuis 1986.



9

CAN'T STAND THE FEVER

SIXPENNY MILLIONNAIRE

La dextérité de François Maigret, alias Shanka, est une qualité qui se suffit à elle-même ainsi qu'à son One Man Band puissant et hypnotique. SixPENNY Millionnaire, aux racines trempées dans le Delta blues, est la preuve qu'on peut faire des choses flamboyantes!



3

SPIN THE BLOCK

MASTER PEACE

Outsider du renouveau de la scène sleaze indie, Master Peace sort un tube instantané avec "Spin the Block". Grosse énergie, humour et dépression composent cet hymne à l'hédonisme britannique, emmené par Peace Okezie personnage haut en couleur à la gouaille des faubourgs.



5

ENOUGH STUFF

TYLER BRYANT

C'est sûr qu'après tout son travail de producteur au service des autres, à Nashville, Tyler Bryant a bien le droit de se poser un peu. Avec juste sa guitare et un dobro ancestral en accompagnement, "Enough Stuff" est la simplicité même d'un artiste qui a compris que l'essentiel reste une bonne chanson.



7

PAS LE TEMPS

BANDIT BANDIT

Le prochain album est annoncé avec "Pas le temps", nouveau single percutant de Bandit Bandit. Maëva et Hugo, duo sous tension, maintiennent un arc électrique entre les revendications féministes de la chanteuse et la présence vrombissante du guitariste sérieusement "déconstruit".



10

LILLY HONEY

NICO CHONA

On a le droit d'être bluffé par Nico Chona, musicien français qui a composé, joué et produit son album *Sometimes the Tears*. Le mixage, lui, a été confié à des Américains chevronnés pour faire ressortir toutes les nuances de son blues rock étonnamment intime, tout en gardant la crédibilité d'un groupe en live.

RÉÉDITIONS & REMASTERS

Essentiels •
• Pépites

STATION TO STATION DAVID BOWIE



SUR LA LIGNE

★★★★★

DAVID BOWIE
Station to Station
(50th Anniversary Edition)

PARLOPHONE

EN 1976, BOWIE était au bord du gouffre: dope à outrance, paranoïa, et pourtant de ce chaos naît l'un de ses disques les plus froids, les plus assurés et les plus visionnaires. *Station to Station* est un pont entre le *plastic soul* clinquant de *Young Americans* et les expérimentations arty kraut-rock de la trilogie berlinoise à venir. À l'époque, la critique (*Rolling Stone* en tête) fut mitigée, estimant que le Thin White Duke était trop calculateur. Cinquante ans plus tard, beaucoup considèrent cet opus comme un sommet absolu, un album charnière qui annonce l'avenir tout en condensant le génie caméléon de Bowie.

Cette réédition vinyle du 50^e anniversaire frappe fort aussi sur le plan technique. Le *half-speed mastering* est tout simplement fantastique: le son gagne en profondeur abyssale, en dynamique explosive; le groove est encore plus viscéral, les textures R'n'B/art rock claquent comme jamais. Bref, une réédition stellaire avec une clarté et une présence, notamment de la voix, qui redonnent une vie nouvelle à ces chansons intemporelles. Abel Corroyer



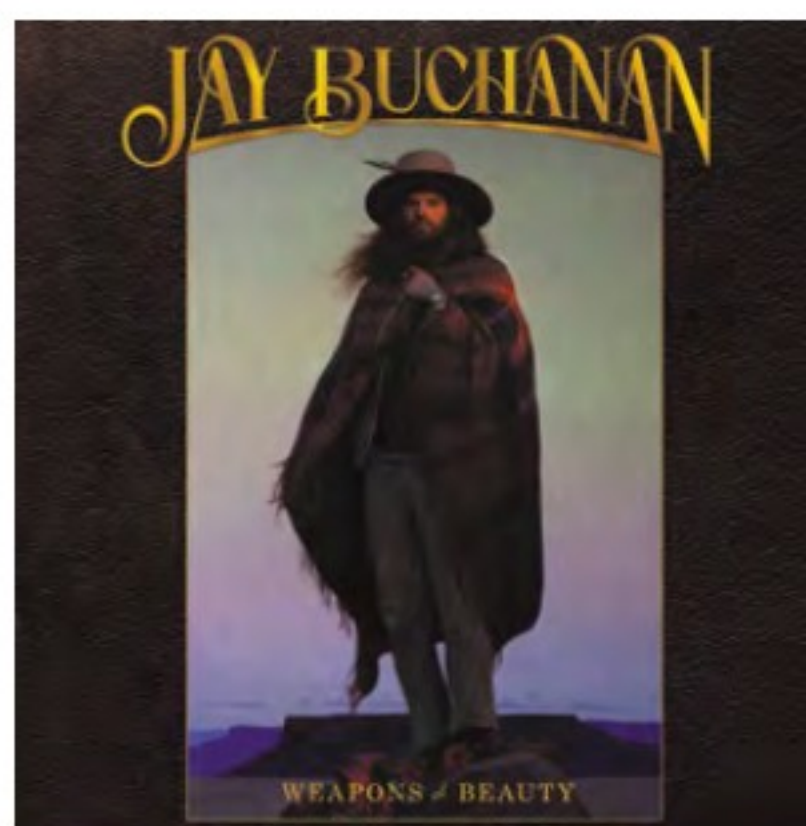
PUNK ROYAL

★★★★★

LES WAMPAS
Où va nous?

AT(H)OME

LES QUARANTE ANS DE RÈGNE de Didier Wampas sur le punk français n'ont émoussé ni sa gouaille, ni son sens de l'humour. Et le voilà rempilant avec un quinzième album studio... Où il revient sur sa carrière, non sans ironie, avec "Les Chansons sur toi". Si l'énergie est de mise, il n'hésite pas à lever le pied avec "Les Coronados", où mélodie et nostalgie se marient à merveille. Direct, sans fard et... sexagénaire, il continue de distribuer les mandales tout en commentant l'époque. *Où va nous?* est donc une occasion de plus de s'éclater, avec des morceaux taillés pour la scène, et ce jusqu'au chantant "Jean-Luc" en conclusion. Mathieu David



IN THE DESERT

★★★★★

JAY BUCHANAN
Weapons of Beauty

SACRED TONGUE/THIRTY TIGERS

LOIN DU ROCK rugissant de Rival Sons, Jay Buchanan s'aventure en

terrain intime avec ce premier album solo. Trois mois reclus dans le désert du Mojave, et le voilà livré à une soul nue, traversée d'américana. Sa voix – mélange de gravier et de miel – trouve ici sa plus belle expression, notamment sur "Caroline", lettre poignante filmée dans une mine d'or fantôme. Séquençage signé Scott Cooper (Springsteen), visuel de Jeremy Lipking: *Weapons of Beauty* épouse l'Amérique blessée comme un road trip intérieur. Dix titres comme autant de confessions portées par une intensité brute. Une œuvre de dépouillement et de rédemption, qui confirme: Buchanan est l'une des grandes voix américaines du moment. Alma Rota



JEUNESSE DÉTERMINÉE

★★★★★

THE MOLOTOVS
Wasted on Youth

MARSHALL

LA TRADITION PUNK londonienne ne se perd pas: et pour preuve la fratrie Mathew et Issey Cartlidge, qui signe *Wasted On Youth*, son premier album. Avec une entrée en matière tonitruante telle que "Get a Life", le power duo explose immédiatement, mais n'entend pas présenter une œuvre monolithique. En effet, The Molotovs assument des influences plurielles, allant de la britpop ("Daydreaming") au rock alternatif ("More More More"). Angleterre oblige, Mathew Cartlidge chante la grisaille sur les plus mélancoliques "Nothing Keeps Her Away" et "Geraldine". Varié et puissant, ce premier album synthétise plusieurs décennies de rock british avec ce qu'il faut de jeunesse pour le rafraîchir. M.D.



KILOMÈTRE LANCÉ

★★★★★

THE SILENCERS
Roads & Roots

MUSIC BOX PUBLISHING/WAGRAM

AVOUEONS-LE bien volontiers: dans la foulée il y a un peu plus de deux ans de *Silent Highway*, l'album du "come-back" presque deux décennies après son prédécesseur en studio, renouer avec The Silencers sur scène tenait délicieusement au plaisir coupable. Parce que, dans des temps désormais reculés, c'est peu dire que les "Painted Moon", "Bulletproof Heart", "The Real McCoy", "I Can Feel It" et consorts, nous avaient bien fait taper du pied, tout à l'enthousiasme communicatif du sieur Jimme O' Neill et de ses ouailles d'alors. C'est ce même état d'esprit, cette même énergie débordante, qui transpirent tout au long de ce nouveau témoignage d'une tournée étalée sur deux ans et qui avait fait l'unanimité sur son compte. La parfaite mise en bouche, en somme, avant que la troupe ne reprenne son baluchon sur les routes de France dès cette fin janvier. Xavier Bonnet



JIMME O'NEILL

THOMAS RAGGI MET LE WHISKY A GO GO DE LOS ANGELES SUR LE TOIT

Le guitariste de Måneskin, Thomas Raggi, a fait parler la poudre dans l'intimité du mythique club angeleno. Par Jean-Charles Desgroux

Sans la moindre tournée en prévision, ce showcase confidentiel, à moitié composé de VIP, s'apparente davantage à l'une de ces jam sessions à la manière des Camp Freddy du début des années 2000 organisées par Slash, Duff, Dave Navarro et compagnie. Parce que plus qu'un produit à vendre – le premier album solo de Thomas Raggi, qui sortira deux jours plus tard –, c'est ici de fun, de spontanéité et de plaisir dont il est question sur les planches du Whisky, tel un happening all-stars. Si *Masquerade*, le fameux disque en question, doit notamment son indiscutable réussite à sa multitude de guests prestigieux, une grande partie de ceux-ci ont en effet répondu présent à l'invitation du soir.

Précédés par un couple de MC missionnés pour faire grimper la température, Raggi et son band s'emparent de leur terrain de jeu exigü, sous les cris des fans, à majorité féminins et fort enthousiastes, tant par la présence du si prometteur guitar hero romain que par le caractère unique d'un tel show. Comme sur disque, c'est le tonitruant "Getcha" qui cloue d'office le public avec l'autorité

SAY IT
LOUD
Raggi sur
scène.



d'un "Good Times Bad Times" ou le groove mortel d'un Audioslave, d'autant que c'est le trop rare Nic Cester, frontman des Australiens Jet, qui se colle au micro, déjà prompt à enflammer un pit qui n'espère justement qu'un embrasement continu.

Dès lors, une heure durant, tout va concourir à faire de ce 3 décembre une de ces nouvelles dates historiques dans le quartier: les invités se succèdent et interchangent leur place sans temps mort, avec des acclamations de plus en plus nourries à mesure que l'on grimpe dans le panthéon des rockstars encore en vie – forcément Matt Sorum, ex-batteur de Guns N' Roses du temps du barnum *Use Your Illusion*, récolte-t-il les plus vifs vivats, tant pour la légende incarnée que pour sa frappe bonhamienne, franchement redoutable malgré ses 65 ans. Mais également Luke Spiller, diva mercu-

rienne aussi à l'aise dans un stadium que dans votre salon, tout en exubérances british et roucoules cockney, qui s'appropriera à merveille ce "Ritz" forcément glitter punk, ainsi que la cover réussie du fameux "You Spin Me Round", autrement plus fiévreuse que l'originale signée des très new romantics Dead Or Alive.

On aura particulièrement applaudi Upsahl, chanteuse indé américaine peu connue chez nous, qui brille sur "Lucy", gros tube potentiel du skeud, mais également le pur måneskinien "Cat Got Your Tongue", ainsi que sur cette reprise inattendue de Blondie, la vénéneuse "Call Me". Si les huit morceaux si convaincants du guitariste sont tous interprétés, l'une des surprises du lot reste ce "Whole Lotta Love" magistral, asséné par Sorum et Nic Cester de retour au microphone, dans une version venant challenger celle de Birmingham

avec Steven Tyler... Forcément, Tom Morello, metteur en son de cette bella *Masquerade*, est-il forcément très attendu: acclamé, c'est à un véritable duel de guitares qu'il s'engage au côté du jeune Rital au cours de l'explosif "Keep the Pack", interprété au chant par Raggi lui-même, moins crooner latin lover que son ami Damiano, mais également tout à son aise sur "For Nothing", ballade poignante remarquée. Ceux qui croiraient encore que la jeune star italienne s'est payé ici un beau caprice hollywoodien se méprennent: nous avons assisté à un putain de concert de rock'n'roll.

Enfin, en mode "Raggi against the machine", Morello est revenu asséner le coup de grâce final avec un "Killing in the Name" instrumental, le public en transe se chargeant d'en scander les slogans, hurlant à pleins poumons les "Fuck you I won't do what you tell me" crescendo que même les radios rock locales censurent.

Sans paparazzi aux aguets, devrait-on également vous détailler les anecdotes de cet aftershow fou où, entre l'étage privé puis les backstages du Whisky et le bar extérieur du Rainbow, à côté, s'est gaiement échauffé tout ce petit monde, accompagné des copains Jerry Cantrell (qui a prêté ici son bassiste, également remarqué auprès de Corey Taylor en solo), les musiciens de Starcrawlers, A Perfect Circle, Smashing Pumpkins, Queens of the Stone Age et autres people de la nuit californienne? Tout restera bien secret, comme convenu. ☺

SHOW DEVANT: NOS AUTRES COUPS DE CŒUR DES DERNIÈRES SEMAINES!

BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB PARIS, 9/12

Hypnotique pour les uns, indigent à la limite de la suffisance pour les autres, l'Olympia aura mis du temps à se mettre d'accord

avant le feu d'artifice final de la célébration sur scène des 20 ans de l'album *Howl*. Du dernier cri, donc...
Xavier Bonnet

...

NICO CHONA
PARIS, 8/1

Un New Morning copieusement rempli, des invités "motivés" (Kamil Rustam, Raoul Chichin, Yarol): entre blues et rock sudiste, le guitariste lyonnais aura de quoi se souvenir de la "release party" de son dernier album, *Sometimes the Tears*. Et nous avec lui. X.B.

BAD OMENS PARIS, 2/12

Le metal moderne des Américains continue son ascension phénoménale avec un show qui a convaincu le public parisien, lequel a jubilé de plus belle face à un enchaînement de tubes maîtrisé.
Mathieu David

PERTURBATOR PARIS, 5-6/12

Figure désormais incontournable de la synthwave française, James Kent joue à merveille l'équilibre entre ambiances mystérieuses et beats implacables, avec des effets scéniques de toute beauté. M.D.



Robert Levon Been

MOTOVERSE, ENTRE WOODSTOCK ET EASY RIDER

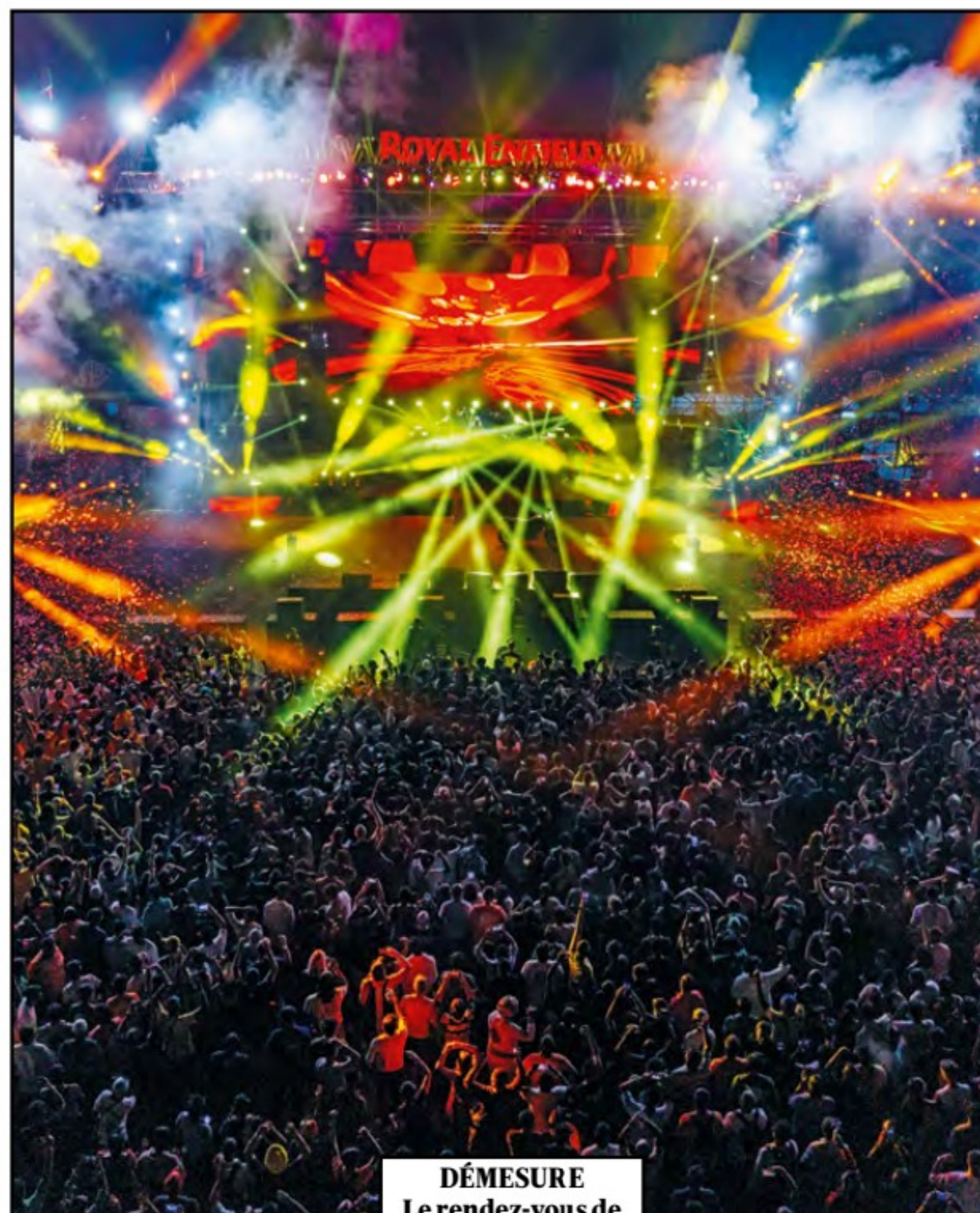
Organisé à Goa en Inde, le Motoverse conjugue la culture moto avec un authentique festival de musique. On en a pris plein les oreilles et les yeux.

Par Driss Abdi

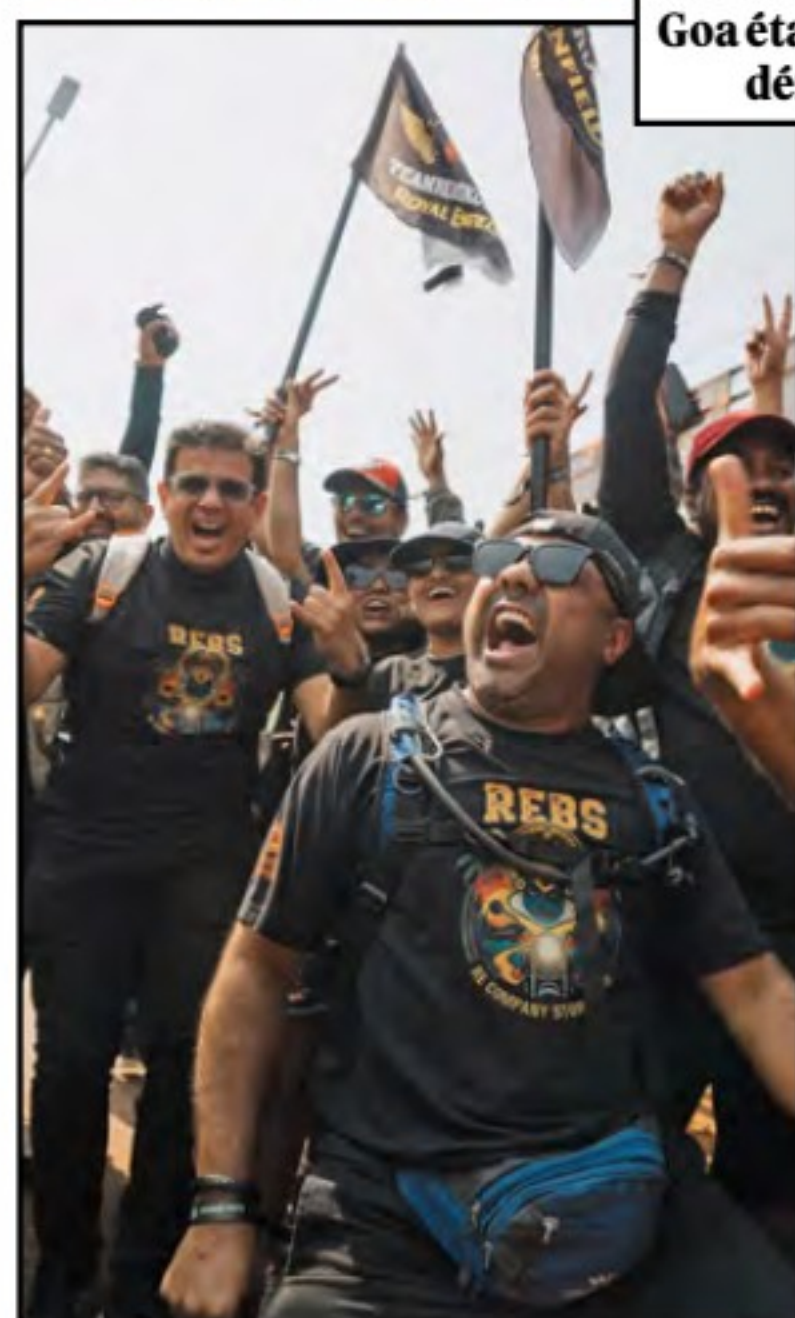
Un temps connu comme la Mecque de la culture hippie en Inde, Goa est une station balnéaire habituellement calme et prisée par les amateurs de belles plages qui s'étendent à perte de vue. C'est aussi le lieu qu'a choisi Royal Enfield pour organiser son Motoverse. Un festival dont les débuts furent très modestes, mais qui a su s'imposer comme un incontournable en Inde, en témoignant les quelque 40 000 amateurs de moto et de musique qui se sont donné rendez-vous sur la colline de Hilltop, aux faux airs de Woodstock.

L'événement étant organisé par Royal Enfield, la marque en profite forcément pour faire le show en présentant ses nouveaux modèles sur la grande scène. Mais c'est dans le Tribal Village que nous préférons nous perdre: il fait bon s'y poser à l'ombre des arbres, dans un espace à la direction artistique soignée et proposant différentes expositions. C'est aussi là que se croisent inconnus et célébrités, telles que Nick Sanders, un aventurier qui a parcouru le monde dans tous les sens à de nombreuses reprises, à moto et à vélo, et dont on ne se lasse pas d'écouter les histoires. Moults workshops viennent aussi émailler les trois jours de festival, avec des thèmes qui peuvent parfois surprendre, comme le MMA et la capoeira pour les plus sportifs, à côté des concours de la moto la plus propre ou de Beer Guzzling pour les amateurs de bière sans modération.

Bon, et la musique dans tout ça? On vous l'avoue, à part Diplo et le rappeur Hanumankind qui confèrent une dimension interna-



DÉMESURE
Le rendez-vous de Goa était purement démentiel.



tionale à Motoverse, le reste de la programmation nous était plutôt étranger! L'occasion de faire de très belles découvertes, à commencer par Thaikkudam Bridge, qui nous a offert un set généreux d'une heure trente, mélangeant rock alternatif et musiques tradi-



tionnelles du sud du pays, avec une énergie folle sur scène. À peine le temps de récupérer qu'Hanumankind vient clôturer cette première journée lors d'un show hip-hop en anglais, soutenu par une armée de chendas, ces puissantes percussions de la région de Kerala. Le rappeur de Bangalore, qui avait fait sensation à Coachella, ne manque pas non plus de proposer une belle reprise de "Bulls on Parade", de Rage Against the Machine, avant de clôturer sur un "Police at the Door"

soutenu par une scénographie qui ne lésine pas sur les lasers et fumigènes – malgré une balance capricieuse. Il n'empêche, on ne s'attendait pas à un tel défilé de moyens au fin fond de la campagne de Goa.

Alors que la nuit tombe sur le jour 2, le groupe indien Parvaaz démarre lui aussi très fort, dans un mélange de rock psychédélique et de folk, avant de revenir à un répertoire un peu trop calme pour un tel festival, selon nous. L'occasion de filer vers la Community Stage pour découvrir Dot dans une ambiance beaucoup plus jazzy, en attendant la tête d'affiche, Diplo, qui mettra littéralement le feu à Motoverse.

Vingt ans plus tôt, ce dernier avait sillonné l'Inde sur une vieille Enfield, achetant des vinyles, dont de rares 78-tours des Beatles, qu'il a revendus pour financer son périple. Comme nous, l'artiste a profité de l'occasion pour parcourir les 600 km qui séparent Bombay de Goa à moto. Une expérience que l'on vous recommande d'ailleurs chaudement (dans tous les sens du terme) pour découvrir

les richesses de l'Inde en toute liberté. Gare, toutefois, aux vaches qui se baladent librement un peu partout, y compris sur... l'autoroute.

Bien plus calme que les deux journées précédentes, le dimanche, plusieurs groupes se succèdent sur les deux scènes. Originaire de Delhi, Euphoria reprend ses plus grands succès, lesquels mélangent adroitement rock et musique indienne pour le plus grand plaisir du public qui chante en chœur.

Enfin, c'est MIDival Punditz, accompagné des DJ Karsh Kale et Kutle Khan, qui viennent clôturer la journée, avec là encore une fusion très réussie de musique traditionnelle... et d'électro cette fois. Un excellent cru, en somme, que cette édition 2025 du festival Motoverse, qui mérite vraiment d'être découvert... même sans moto. ®

RS Vous Recommande

CONCERTS, FESTIVALS ET RENDEZ-VOUS IMMANQUABLES

Pour tous les publics,
que vous soyez punk,
rock, funk, electro...
Par Samuel Regnard

GARBAGE + SKUNK ANANSIE

Paris | 25/5 | Zénith

DEUX FORMATIONS MAJEURES de la scène rock des années 1990, Garbage et Skunk Anansie, partagent l'affiche de cette soirée exceptionnelle, produite par Radical Production. Un shot de nostalgie qui laissera vite place à la sueur (et aux larmes pour les plus grands fans). "Cette tournée n'est pas seulement un rassemblement d'esprits et de musique, mais aussi l'occasion pour nous de nous détendre et d'être de simples fans de l'un de nos groupes préférés", écrit avec enthousiasme Skunk Anansie sur Instagram. La fête s'annonce grande.



SHIRLEY MANSON
de Garbage.

**SKUNK
ANANSIE**
Un "must see" à
voir sur scène.



VOIX
Amy Lee, la
chanteuse, est
très attendue.

EVANESCENCE

Paris | 17/9 | Accor Arena

CONCERT UNIQUE EN FRANCE pour le groupe culte de metal alternatif, formé à la fin des années 1990: cela se déroulera dans l'arène parisienne, en compagnie des poulains (tout aussi reconnus, par ailleurs) Poppy et Nova Twins. Belle affiche, tonitruante même! L'occasion pour la bande d'Amy Lee d'interpréter, devant son public le plus large, les chansons qui ont forgé leur adolescence et les années 2000, extraites de *Fallen* ou de *The Open Door*. Légendaires.



**GUITAR
HEROÏNE**
Jessie Lee

ROOTS & ROSES FESTIVAL

Lessines | 1/5

LE FESTIVAL BELGE reviendra à Lessines début mai pour sa quinzième édition, toujours aussi "roots" dans l'âme: Luther Dickinson (cofondateur des North Mississippi Allstars) & JD Simo, Robert Finley, The Buttsnakers, Thomas Frank Hopper, Eddy Smith & the 507, Jesse Lee & the Alchemists, mais aussi le Belge Big Dave & the Dutchmen sont parmi les premiers noms annoncés. D'autres viendront prochainement... et la billetterie est ouverte!



BO
Serra avec son instrument de prédilection.

ÉRIC SERRA

Rouen | 13/11 | Zénith
Lille | 14/11 | Zénith
Dijon | 15/11 | Zénith
Rennes | 18/11 | Liberté
Caen | 19/11 | Zénith
Brest | 20/11 | Brest Arena
Saint-Herblain | 21/11 | Zénith
Chasseneuil-du-Poitou | 22/11 | Arena Futuroscope
Floirac | 24/11 | Arkea Arena
Toulouse | 25/11 | Zénith (...)
Eckbolsheim | 5/12 | Zénith
Paris | 6/12 | Accor Arena

FIGURE MAJEURE de la musique de film (et ancien bassiste de Jacques Higelin!), Éric Serra est un véritable architecte du son, connu pour ses grandes compositions accompagnant des longs-métrages de Luc Besson (*Subway*, *Le Grand Bleu*), sans oublier le cinéma d'action (*Goldeneye*, *Rollerball*). Un artiste total, qui viendra traverser ses quarante-cinq ans de carrière le long d'une tournée tout aussi colossale, laquelle terminera sa course dans notre capitale, à l'Accor Arena.



VIRTUOSES
Levin, Vai, Belew et Carey.

BEAT

Paris | 10/6 | Olympia
Strasbourg | 13/6 | PMC

APRÈS AVOIR PAS MAL TOURNÉ dans le monde en 2024, le supergroupe composé de Adrian Belew et Tony Levin (King Crimson),

Danny Carey (Tool) et Steve Vai viendra pour la première fois en Europe, avec deux dates dans l'Hexagone. Soit une réinvention inédite et excitante du répertoire de King Crimson, notamment le trio d'albums iconiques des années 1980: *Discipline*, *Beat* et *Three of a Perfect Pair*. Que dire? À part... immanquable?

HEADKEYZ

THE CAGE & THE CROWN
 — CHAPTER II —



Rolling Stone

"Bien plus qu'un album... Un déluge d'énergie chaotique."

RockHora

"Une production époustouflante, totalement immersive."

Pavillon

"Une véritable réussite."

En diffusion sur **RTL2** **OUI FM** **Europe 2**



NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

Masterisé par Emerson Mancini // Linkin Park



LA NOSTALGIE CAMARADE?

★★★★

**L'ÉTAT DU VÉHICULE
TÉMOIGNE DE
LA VIOLENCE DU CHOC**
de Philippe Barbot

IL EST MIDI

PHILIPPE BARBOT serait-il le "petit enfant du siècle", le XX^e en l'occurrence? Celui qui, né dans les années 1950, a vu le monde changer. Et il s'en est passé des choses dans cette France des Trente Glorieuses qui a vu naître les fameux baby-boomers; ce pays qu'il raconte dans le remarquable *L'État du véhicule témoigne de la violence du choc*, témoin d'un monde qui passait lentement du noir et blanc à la couleur et où "l'Été d'amour" mettra un an à traverser l'Atlantique. Pendant ce temps, les radios passaient tout un tas de tubes qui nous collent encore au cœur et au corps...

Au milieu, Philippe Barbot, qui ne sait pas encore s'il deviendra journaliste. Mais qui vit intensément cette période. Passionné de rock, de cette culture et de cette contre-culture dont il deviendra l'un des chantres via sa plume dans les pages de *Télérama* ou de *Rolling Stone*, il défendra une époque, qu'il a habilement narrée par le menu dans ce roman touchant au titre à rallonge. Il n'a pas tort, tout n'était pas rose pendant les 60's et 70's, mais il y avait une BO et une ambiance qui, elles, auront durablement marqué les esprits et le monde qui nous entoure. Belkacem Bahlouli

ÉBÈNE ET IVOIRE

★★★★

**PIANISTES, INTERPRÉTER
LE CLASSIQUE**
de Caroline Aim

LE MOT ET LE RESTE

LA MUSIQUE SAVANTE est-elle un monument figé? Caroline Aim nous confirme le contraire en établissant une cartographie des pianistes du baroque à nos jours. Bien sûr, il ne s'agit pas d'exhaustivité mais de la pertinence du propos, et de surprendre aussi. Outre les partis pris esthétiques et l'influence des différentes écoles, Aim explore les nombreuses possibilités interprétatives du pianiste, selon son vécu et son époque.

Si ce *Pianistes* parlera particulièrement aux claviéristes et aux mélomanes, ce qui s'y raconte touche également tous les sensibles à cette infinie partition offerte pas "*cet instrument aux ressources expressives immenses et un symbole social, culturel et même philosophique*".

Sophie Rosemont



EN VF

★★★★

**LA CHANSON
FRANÇAISE**
de Didier Varrod

LE ROBERT

FRANCE GALL sans Michel Berger, la France enterre Johnny, Henri Salvador sort de son jardin

d'hiver ou encore Téléphone sonne le rock français: autant d'épisodes du passionnant feuilleton qu'est la chanson française, territoire de prédilection du directeur musical des antennes de Radio France, Didier Varrod. Avec la complicité de Martin Soudan, il signe un ouvrage à la fois savant et chaleureux.

Loin d'être hagiographique, ce nouveau-né de la collection "Un peu, beaucoup, passionnément", *La Chanson française*, rappelle à quel point elle peut être le miroir de nos sociétés mouvantes... et tous styles confondus! En effet, quoi de plus fédérateur mais aussi exigeant qu'un art populaire? Un récit dont on s'empare au fil des chapitres qui nous plaisent, forts de la verve de Varrod. S.R.

AUTRE ÉPOQUE

★★★★

**ANDY WARHOL,
THE VELVET
UNDERGROUND
& NICO**
de Sébastien Bismuth

DISCOGONIE/DENSITÉ

1967. UNE BANDE de musiciens visionnaires écrit la bande-son des bas-fonds new-yorkais. Une bande-son pas immédiatement reconnue en tant qu'œuvre culte

mais sans laquelle, comme le disait Brian Eno, si peu de groupes se seraient formés.

Ayant déjà coécrit un ouvrage sur The Smiths, Sébastien Bismuth dissèque, en bonne et due forme, The Velvet Underground & Nico. La pochette à la fameuse banane signée par le parrain



Andy Warhol, bien sûr. Et, chanson par chanson, témoignant toutes du talent multiréférentiel de Lou Reed et de John Cale, à la fois tapageurs et sophistiqués. L'importance de la guitare Ostrich, les contreponts, la voix mythique de Nico, "*la blanche statue posée sur le Velvet*", les échos de la Beat Generation comme de Chuck Berry... "*Le groupe a eu le génie de réconcilier les extrêmes et d'ignorer son époque*", conclut Bismuth. On plussoie. S.R.



VISION

★★★★★

GLOBAL WARNING
de Martin Parr

PHAIDON

FASCINÉ PAR la monotonie du quotidien, les bizarreries et excès de nos modes de vie, le

photographe britannique Martin Parr s'est éteint en décembre dernier. *Global Warning* était l'un de ses derniers projets, lequel se concrétise aujourd'hui sous la forme d'un livre et d'une exposition au musée du Jeu de Paume, à Paris.

Plus de 180 clichés aux quatre coins du monde sur cinquante années sont ici proposés, de ses premières œuvres en noir et blanc à sa production plus récente sur notre soif de loisirs, et combien celle-ci nourrit notre consumérisme effréné, notre relation ambiguë avec le monde animal ou notre dépendance à la technologie. En héritage, Parr nous lègue un portrait saisissant de notre époque et de son chaos. Une œuvre critique d'une profonde gravité et humanité, dans la plus pure tradition de la satire britannique. Lorraine Adam



GRAND FAN DE JAMES ELLROY, Jordan Harper a baptisé son chien du nom de l'auteur du *Dahlia noir*...

L.A. Confidential

Un grand roman dans la veine des légendes du L.A. noir, de Chandler à Connelly, en passant, évidemment, par Ellroy. Par Philippe Blanchet

Le Chateau Marmont: l'hôtel de passe le plus tendance du monde. Un édifice gothique vieillot-chic, affalé au pied des collines d'Hollywood. L'entrée officielle se trouve en haut d'une petite route sinueuse à la gauche de Mae. L'entrée secrète depuis le boulevard mène droit à l'enfilade de cottages privés. La porte encastree dans le mur de briques blanches est faite de tissu vert – on pourrait sans mal la lacérer et aller se balader parmi les riches et célèbres. Mais ça n'arrive jamais. Les missions au Château, c'est souvent compliqué. C'est souvent tout un cinéma. Et c'est souvent la grosse éclate.

L'histoire commence dans le décor Art déco du Chateau Marmont, mythique épiscetre d'un Hollywood sulfureux. Amanda Mae Pruett a rendez-vous avec une actrice en devenir, brutalisée par un producteur vicelard. Mae travaille depuis trois ans pour une agence de gestion de crise, Mitnick & Associés. Son boulot

consiste à éviter par tous les moyens à des clients riches et célèbres de faire les gros titres des journaux et des sites à scandale, quelles que soient les frasques qu'ils ont pu commettre. Mae fait "un sale boulot pour des salauds", avec un salaire en proportion. Un travail effrayant. Mais électrisant. Et ça lui plaît. Mais l'assassinat de son patron sur Sunset Boulevard, abattu au volant de sa voiture, va soudain changer la donne. Doutant du rapport de la police, qui conclue à une tentative de vol de véhicule, Mae, épaulée par un ex-flic devenu enquêteur, va désormais chercher par tous les moyens à faire émerger la vérité...

Jordan Harper est né du côté de Springfield, Missouri. Rock-critic puis chroniqueur cinéma à New York, il signe quelques textes sur le magazine en ligne *Thuglit*, où bon nombre de jeunes auteurs se font à l'époque les griffes, avant de partir travailler à L.A., sur la série *Mentalist*, pour Warner. Comme... bon nombre d'auteurs happés par Hollywood, Jordan Harper voit sa

carrière de romancier freinée par ce boulot de scénariste. Ce qui ne l'empêche pas de publier deux ou trois polars remarquables (dont le tarantinesque *La Place du mort*,



★★★★★
TOUT LE MONDE SAIT
de Jordan Harper
ACTES SUD

en 2018). Jusqu'à ce *Tout le monde sait*, qui fait aujourd'hui l'effet d'une petite bombe.

Grand admirateur de James Ellroy, auquel il emprunte son goût pour des intrigues complexes comme pour une écriture speedée, Harper nous entraîne avec ce thriller insomniaque dans un brutal et vertigineux dédale, où crapahutent et magouillent acteurs défoncés, politiciens corrompus et puissants hommes d'affaires (évoquant parfois irrésistiblement un Jeffrey Epstein ou un Harvey Weinstein). *Tout le monde sait* est une hallucinante plongée dans les marigots les plus glauques du glam hollywoodien, un long trip dans une Cité des anges effrayante et secrète, et impose aujourd'hui Harper comme un digne héritier des grandes voix du L.A. noir, de Raymond Chandler à James Ellroy, en passant par Michael Connelly. Un Michael Connelly qui déclarait, à la sortie aux États-Unis de *Tout le monde sait*, que "c'est le livre que tout le monde attendait". C'est dire. @



WE CAN BE HEROES



TÉNOR DE GUERRE d'Elisa Mignot

MARCHIALY

LE 29 JUIN 2016, Wassyl Slipak tombait sous les balles des forces pro-russes sur le front du Donbass. Il venait d'avoir 41 ans. Chanteur d'opéra considéré comme un brillant baryton et contre-ténor, il avait fait le plus clair de sa carrière d'artiste lyrique en France avant de rejoindre les patriotes ukrainiens, non loin de Bakhmout. À sa mort, Wassyl Slipak fut décoré en tant que héros de la nation, et plusieurs rues ukrainiennes portent désormais à son nom...

Cette passionnante enquête journalistique, signée de la reporter et productrice Elisa Mignot, brosse un portrait fidèle de ce "Pavarotti en treillis", personnage complexe devenu symbole du combat de toute une nation. P.B.

INSIDE MOBY DICK



WHALEFALL de Daniel Kraus

RIVAGES

JAY GARDINER, 17 ans, est hanté par le souvenir de son père, un plongeur bien connu à Monterey, qui s'est suicidé au large de la Californie. Un an après sa mort, il décide d'aller récupérer les restes

de son paternel au fond de l'océan. Le jour J, la plongée commence bien. Mais arrivé au bord d'une vertigineuse faille, c'est le drame. D'abord attaqué par un calmar géant, aux tentacules coupants, Jay est avalé par un gigantesque cachalot. Coincé dans un des estomacs (ces cétacés géants en ont trois, nous apprend l'auteur) de ce géant des profondeurs, le plongeur n'a plus qu'une heure d'oxygène pour s'extraire de ce cloaque où macère une répugnante et glaiseuse bouillabaisse. Un angoissant compte à rebours commence...

L'intrigue peut paraître un peu difficile à gober (enfin...). Mais Daniel Kraus en a vu d'autres: il a signé plusieurs romans d'horreur, collaboré avec George A. Romero sur *The Living Dead*, et coécrit *La Forme de l'eau* avec Guillermo del Toro. S'appuyant sur une documentation scientifique rigoureuse, il réussit avec ce *Whalefall* plein de suspense l'exploit d'un survival thriller crédible bien qu'insolite, dont on devrait voir l'adaptation au grand écran (signée Brian Duffield) en octobre prochain. P.B.

MIDNIGHT MOVIE



UNE EXPÉRIENCE AMÉRICAINE DU CHAOS, MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE de Jean-Baptiste Thoret

CARLOTTA

C'EST L'HOMME d'un seul film, du moins au regard de la postérité. Durant l'été 1973, un jeune Texan de 28 ans, Tobe Hooper, entame le tournage d'un film indé à petit budget: *Massacre à la tronçonneuse*, œuvre "qui n'aurait pu être, pour faire court, qu'une version fauchée voire un spin-off de *Délivrance*", mais qui deviendra bien vite une référence, "la chapelle Sixtine du cinéma d'horreur".

Dans ce petit livre érudit, largement illustré, le journaliste et réalisateur Jean-Baptiste Thoret développe une analyse fouillée de ce film culte des 70's, reflet cauchemardesque (et vrombissant) d'une Amérique violente et défaite, au bord du gouffre. P.B.

LOOKING FOR NICK

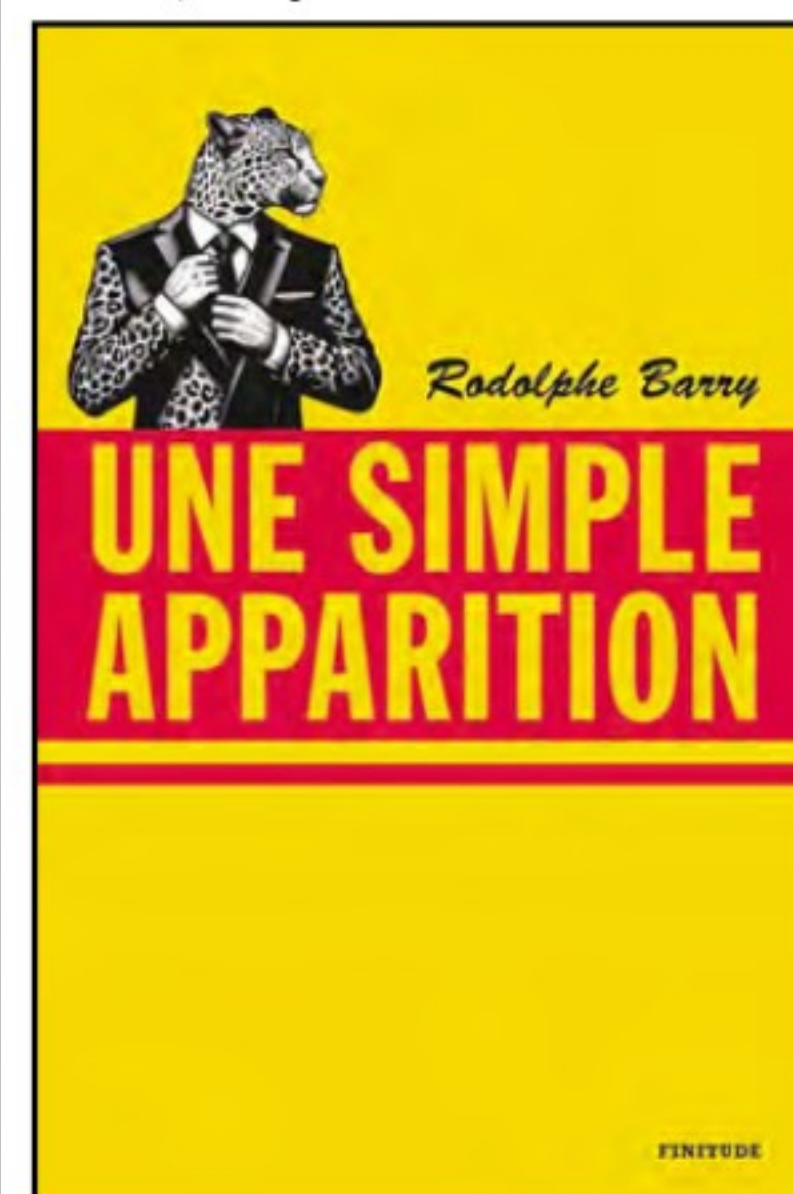


UNE SIMPLE APPARITION de Rodolphe Barry

FINITUDE

ON NE COMPTE PLUS ceux qui ont croisé Presley dans une île hawaïenne ou dans une animalerie du côté de Boston. De son côté, assis au bar du Gran Caffè Cavour, en plein centre historique de Parme, le narrateur – un écrivain français – est intrigué par un élégant vieux monsieur, accoudé au comptoir. L'homme ressemble à s'y méprendre à Nick Tosches, un auteur qu'il vénère. Mais Parme n'est ni Lourdes ni Fatima, et le dandy rock est a priori mort (à New York, le 20 octobre 2019). Est-ce une "simple apparition", comme semble l'accréditer le titre de ce roman? Ou bien Nick Tosches serait-il toujours vivant, comme l'auteur voudrait bien, semble-t-il, le croire? Commence alors, de la cité parmesane aux rues de Naples ou de Palerme, en

passant par Newark et Little Italy, un étrange et fascinant périple à la recherche du flamboyant auteur des monuments que sont (entre autres) *Hellfire* ou *Trinités*.



Après Raymond Carver (*Devenir Carver*), James Agee (*Honorer la fureur*) et Sam Shepard (*Une lune tatouée sur la main gauche*), Rodolphe Barry s'attaque à un nouvel écrivain américain culte sorti de son panthéon personnel, et signe avec ce roman baroque et échevelé un hommage à la mesure du personnage. À lire en écoutant Jerry Lee ou Dino, au choix. P.B.



FLACK DE SANG



KILLING ME SOFTLY de Jacky Schwartzmann

LA MANUF

QUAND ON A EU un grand-père nazi, des parents plastiqueurs à Action directe, et qu'on a été élevé à Barbès par un oncle frotant dans le grand banditisme, on ne s'oriente pas forcément vers un BTS comptabilité. Madjid Müller est tueur à gages. Son dernier boulot (réussi) était de buter le guitariste de Måneskin en l'étouffant dans la sciure des toilettes sèches de Rock en Seine. Nouveau contrat, il doit désormais zigouiller un pédophile sous les yeux de sa victime, qui de surcroît veut participer à la fête en l'émasculant. Sauf que la cible est un vieillard malade qui vit dans un Ehpad... et, au bout du compte, plutôt sympa!

Jacky Schwartzmann, véritable Mozart de la comédie policière grinçante, nous a habitués à des intrigues furieusement déjantées, illuminées par des digressions gratinées et des dialogues aux petits oignons. Ce *Killing Me Softly* sans Roberta Flack (mais d'un bout à l'autre up-tempo) en est une nouvelle preuve. C'est même un de ses meilleurs livres... P.B.



JEFF BUCKLEY, un destin météorique.

Au-delà de l'état de grâce

Le documentaire revient avec force détails sur chaque strate de la trop brève carrière du troubadour-compositeur qui a tant marqué les années 1990. Par Xavier Bonnet

Au fil de leur longue et impétueuse histoire, les courants du Mississippi, comme ceux de certains de ses affluents, en ont englouti plus d'un. Sauf que celui-ci, ils auraient pu s'abstenir; et ce quand bien même le "celui-ci" en question n'avait pas exactement mis toutes les chances de son côté pour s'éviter un sort funeste en ce triste jour de mai 1997; quand bien même encore ce n'était pas la première fois qu'il avait décidé d'aller nager en gardant ses vêtements (et peut-être au même endroit, aux abords de cette Wolf River à quelques encablures de Memphis).

Jeff Buckley connu donc un destin météorique, sur lequel revient en détail ce documentaire réalisé par Amy Berg, qui avait déjà mis tout le monde d'accord

quand elle s'était penchée, il y a dix ans, sur la trajectoire tout aussi éphémère de Janis Joplin (une marotte chez elle ici?). L'ambition de la réalisatrice californienne paraît claire au fil des minutes: s'efforcer de raconter un parcours au plus précis, en accumulant les détails et les intervenants (très nombreux), sans forcément s'inscrire comme obsession de chercher à cerner complètement son sujet ou... acteur principal. Après tout, ainsi que l'ébauche dans les premières minutes du documentaire Rebecca Moore, l'une des premières compagnes de Buckley dont il a souvent été dit qu'elle avait été une des inspirations majeures de *Grace*, le seul véritable album studio, ne parle-t-on pas ici d'une "anguille, qui a tou-

jours eu quelque chose d'insaisissable, quelqu'un qui absorbait le monde comme une éponge".

Dans une certaine mesure, ceux qui l'ont approché de près ou de loin, ne serait-ce que depuis la



Jeff Buckley et Mary Guibert



**IT'S NEVER OVER,
JEFF BUCKLEY**

EN SALLE LE 11 FÉVRIER

fosse d'une salle de concert, n'avaient pas besoin de ce documentaire pour savoir que Buckley incarnait le talent pur et le charisme exacerbé. Le clamer à l'adresse de tous les autres est l'un de ses principaux atouts. Si la trace qu'il aura laissée sur celles et ceux qui l'ont côtoyé saute aux yeux à chacun de leurs souvenirs ou commentaires, l'autre mérite de ce *It's Never Over* est de ne pas faire l'impasse sur les aspects sombres de l'histoire: les drogues, le rapport compliqué à ce père qu'il n'aura qu'à peine connu, les attermolements autour de la création d'un éventuel successeur à *Grace*. Ils ne parviennent pas à ternir ce sentiment de fascination que Buckley aura su générer, quitte à ce que cela ait été souvent à son corps défendant. ®



1

SEND HELP

EN SALLE LE 11 FÉVRIER

Il (Dylan O'Brien) est un boss insupportable, Elle (Rachel McAdams), sa subalterne, cible de ses sarcasmes. Quand leur avion s'écrase et qu'ils échouent sur une île déserte, tout bascule: elle se révèle survivaliste, et lui... devient sa proie. Un huis clos signé Sam Raimi. Bienvenue dans le premier slasher RH.



Paul McCartney

AVANT-PREMIÈRES

LES FILMS DE 2026

Des claques visuelles en perspective



2

PILLION

EN SALLE LE 4 MARS

Colin (Harry Melling), timide chanteur, vit chez ses parents en banlieue londonienne. Ray (Alexander Skarsgård), motard adepte du BDSM, roule droit dans sa vie et y sème le chaos. Harry Lighton signe une comédie romantique queer aussi délicieusement subversive que tendre, saluée à Cannes.



4

EPIC: ELVIS PRESLEY IN CONCERT

EN SALLE LE 27 FÉVRIER

En fouillant pour son biopic, Baz Luhrmann est tombé sur des bobines oubliées de deux concerts d'Elvis. Le résultat? Un documentaire inédit, monté avec son flair baroque habituel, sur le King dans sa période seventies. Cet *EPiC* porte bien son nom.



6

L'ULTIME HÉRITIER

EN SALLE LE 25 MARS

Beckett Redfellow (Glen Powell) a un problème: il est le 7^e héritier sur la liste. Et une ambition: accélérer la succession. Dans ce thriller noir aux airs de satire sociale, Beckett passe à l'action – à sa façon. Avec aussi Margaret Qualley et Ed Harris, cette comédie macabre promet d'être aussi tranchante que son héros.

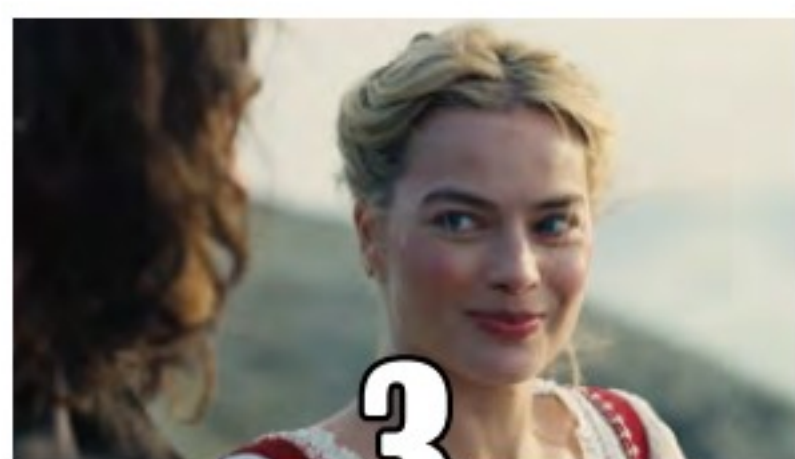


9

PEAKY BLINDERS: L'IMMORTEL

SUR NETFLIX LE 20 MARS

Tommy Shelby/Cillian Murphy revient pour le grand final. De retour sur ses terres, il règle ses comptes – une bonne fois pour toutes. Rebecca Ferguson et Tim Roth rejoignent la partie. Sombre et, on l'espère, digne d'un dernier toast.



3

"HURLEVENT"

EN SALLE LE 11 FÉVRIER

Quand Emerald Fennell (*Saltburn*) s'attaque à Emily Brontë, avec Jacob Elordi/Heathcliff et Margot Robbie/Cathy, attendez-vous à plus qu'un simple brouillard romantique sur les landes. On murmure même que la bande-annonce seule suffirait à faire bouillir une théière à 100 mètres.



5

SCREAM 7

EN SALLE LE 25 FÉVRIER

Ce septième volet a survécu aux départs, aux disputes et aux rumeurs. Kevin Williamson revient à l'écriture, Neve Campbell et Courteney Cox reprennent du service, et Ghostface, bien sûr, est toujours aussi inventif niveau carnage. Sidney Prescott? Toujours pas tranquille. Bref, ça va crier!



7

MAN ON THE RUNSUR AMAZON PRIME VIDEO
LE 25 FÉVRIER

Ce documentaire signé Morgan Neville retrace la trajectoire de Paul McCartney post-Beatles. Des débuts solos aux Wings, de l'expérimentation aux tubes. Un film pour les mélomanes, les maccamaniacs et tous ceux qui pensent que l'après peut être aussi beau que le sommet.



10

MICHAEL

EN SALLE LE 22 AVRIL

Enfin! Le biopic sur Michael Jackson, signé Antoine Fuqua, arrive. Jaafar Jackson (neveu de) incarne le "Roi de la Pop" dans ce projet aussi attendu que scruté. Entre tensions artistiques et attentes vertigineuses, *Michael* promet d'explorer la complexité d'un génie, sans esquiver ses zones d'ombre.

MOBILITÉ



KIA EV4

Pour changer des SUV

Première berline électrique de Kia, l'EV4 présente un design qui permet de se démarquer. Surtout, elle a su nous convaincre avec une autonomie réelle de plus de 300 km sur autoroute pour la Long Range, et même 500 km sur un parcours mixte grâce à une consommation maîtrisée. La puissance de charge est limitée à 128 kW, mais l'opération ne demande pas plus de 30 min grâce à une courbe plutôt stable. Éligible au leasing social, l'EV4 est aussi proposée avec une batterie plus modeste de 58,3 kWh. **À partir de 38290 €**



MERCEDES CLA

Pour les gros rouleurs

Si nous n'avons pas atteint les 771 km d'autonomie annoncés, la CLA électrique peut parcourir 500 km sur autoroute entre deux recharges ultra-rapides: 320 kW! L'ambiance est moderne avec trois écrans et un système audio qui régale les oreilles. Un frunk est disponible et le coffre est un peu juste face à une Tesla Model 3, mais la présentation est autrement plus soignée ici. Plus confortable qu'agile vu son poids, la CLA est aussi proposée en version hybride pour les allergiques à l'électrique. **À partir de 53450 €**

QUESTION DE STYLE



HÖFATS SPIN AIR

Allumez le feu

Plus jolie qu'une simple bougie et plus pratique qu'une cheminée à éthanol, le Spin Air est un bien bel accessoire. Surtout dans cette version All Black avec son cylindre en verre fumé, alors que différentes combinaisons de matériaux sont proposées pour la base. Elle génère une flamme hypnotisante avec son tourbillon, pour une chaleur jusqu'à 2000 W. Un réservoir plein assurera jusqu'à 2 h de combustion avec environ 200 ml de combustible. Autant dire qu'on l'a vite adoptée. **À partir de 139,95 €**

NORDICA HF120

Sans les mains!

Alors que la saison bat son plein, Nordica propose la première paire de chaussures de ski mains libres. Pour ce faire, la coque des HF vient s'ouvrir à 40 degrés pour les enfiler facilement. À l'arrière, une boucle



Monolock se ferme simplement en appuyant dessus avec le pied. Et plus besoin de se baisser pour les ôter en fin de journée: il suffit d'utiliser le bâton de ski. Et grâce au liège, le chausson offre une indispensable isolation thermique. **579,90 €**

VALLON MOTO AVIATORS

Poids plume

Retour dans les 70's avec ces lunettes qui s'offrent une collection spéciale "Moto Aviators" pour les motards en quête d'un look à part, sans négliger le confort grâce à une monture de 29 g seulement. Trois déclinaisons sont proposées, du classique modèle noir associé à des verres fumés, aux lunettes vertes et jaunes rétro, qui apportent un surplus de luminosité pour les rides de fin de journée. **130 €**



BLUNDSTONE #550 CHELSEA BOOTS

Robustes et stylées

Très robustes, ces bottes sont fabriquées en cuir résistant à l'eau (existe en version vegan), avec une semelle extérieure TPU anti-chaleur et une double couture sur la tige. Le confort n'est pas en reste avec une semelle intérieure dotée d'une assise plantaire ergonomique, tandis qu'un jeu de semelles de calage est également fourni. **215 €**

DYSON PENCILVAC FLUFFYCONES

Record du monde de finesse

Cet aspirateur sans fil est léger et extrêmement fin, avec 38 mm de diamètre seulement. Ce qui ne l'empêche pas d'intégrer un moteur puissant. Une brosse multidirectionnelle est fournie pour les sols, ainsi qu'un accessoire pour nettoyer en hauteur. S'il est efficace, le petit collecteur et l'autonomie de 30 min destinent cet aspirateur aux pièces de taille moyenne. **499 €**



LA FRANÇAISE AGLAÉ

Made in France

Coupe ample et effet bouffant pour ce pull col V, qui peut être porté dans un sens ou dans l'autre. Confectionné à 100 % en laine fine mérinos avec des emmanchures descendues et une encolure V en côtes redoublées, il offre douceur et confort. Chaque pièce de la collection est entièrement conçue, tricotée et assemblée en France, dans l'atelier de la marque, à Villers-Bocage. **À partir de 149 €**

TECHNO



YOTO

Connectée et maligne

Pensée pour éloigner les enfants des écrans, cette enceinte connectée s'accompagne de cartes qu'ils peuvent insérer pour écouter des histoires, de la musique, des podcasts ou des sons qui les aideront à dormir. Elle peut aussi faire office de radio – avec une station dédiée vraiment sympa et sans pub –, de veilleuse et de réveil. Vous pourrez même copier vos MP3 sur la carte fournie afin de créer une playlist pour les rockers en herbe. On aurait presque envie de la leur piquer. **99,99 €**

CARRERA
HYBRID

Boosté à l'intelligence artificielle

Nous avons passé des heures à jouer avec ce circuit de voitures 2.0. Oubliez les rails, les voitures disposent de capteurs et d'une IA pour des courses effrénées en utilisant un smartphone. Et jusqu'à 30 joueurs peuvent faire la course sur un même circuit! Le mode Carrière permet d'améliorer les voitures, 12 tracés de 6 m sont disponibles, et deux voitures sont fournies dans le kit de base, qui pourra être complété par la suite. Pas donné mais vraiment fun. **179,99 €**



DJI NEO 2

Petit mais costaud

Le drone le plus compact est aussi le plus simple à utiliser. Lancez-le depuis la paume de la main et il vous suivra à la trace tout en filmant. La détection d'obstacle omnidirectionnelle est exceptionnelle et nous avons pu réaliser des vidéos 4K impressionnantes en un seul clic grâce à l'app. L'autonomie est parfois limitée et le drone relativement bruyant, mais difficile de faire la fine bouche vu les possibilités et le prix demandé. **À partir de 239 €**

© DR

MARSHALL
MONITOR III
ANC

Le plus rock des casques audio

La nouvelle version du Monitor offre jusqu'à 70 h d'écoute avec réduction du bruit active, et même 100 h sans! Compatible audio spatial, il permet de s'isoler et de profiter de sa musique dans les endroits les plus bruyants, en restituant des médiums et des graves à la fois détaillés et précis. Confortable et pliable, le casque est livré avec une housse rigide et les câbles de recharge et d'écoute filaire en 3,5 mm. **349 €**

HUAWEI
WATCH
ULTIMATE 2

Les plongeurs vont l'adorer



Si vous aimez les grosses montres connectées, ce modèle est fait pour vous. Outre les fonctionnalités habituelles (appels, santé, etc.), c'est un vrai ordinateur de plongée doté d'un sonar inédit pour envoyer des messages à un binôme, comme nous l'avons fait en conditions réelles. Étonnant, tout comme l'autonomie de plusieurs jours quand l'Apple Watch Ultra impose une recharge pratiquement quotidienne. L'écran est lumineux, mais la police encore un peu petite à notre goût. **999,99 €**

CANON ZOEMINI 2

Pour imprimer partout

Cette petite imprimante tient dans une poche. Sans encre et dotée d'une batterie rechargeable, vous pouvez l'emporter partout et partager des photos quand bon vous semble. La connexion est aisée grâce au Bluetooth 5.0. Forcément les tirages sont petits, mais ils résistent à l'eau et aux déchirures, avec un dos autocollant pour les amateurs de scrapbooking. **129,99 €**



HARDWARE



ALIENWARE 16 AREA-51

Puissance à gogo

Vous avez besoin d'un PC puissant? Nous avons mis ce portable à rude épreuve sans qu'il ne bronche. Il faut dire qu'il intègre un processeur Intel Core Ultra 9, 32 Go de RAM et une GeForce RTX 5080. Du lourd pour justifier son prix. Le bel écran 16 pouces en QHD+ à 240 Hz et l'éclairage led, y compris sur le touchpad, permettent aussi d'oublier une finition très plastique du châssis. Enfin, le clavier mécanique est un plaisir pour la saisie et une version 18" plus transportable que portable est aussi proposée pour remplacer un poste fixe. **À partir de 2349 €**



MARSTEK VENUS E 3.0

Des heures creuses H24

Quatre minutes, c'est le temps qu'il nous a fallu pour installer cette batterie résidentielle. Branchée sur une prise secteur, elle va se charger pendant les heures creuses ou stocker l'excédent d'énergie si vous avez des panneaux solaires. Puis la Venus E pourra réinjecter l'électricité dans votre réseau au bon moment (heures pleines ou la nuit) pour faire des économies, en l'associant à une pince ampèremétrique. Si son IA ne sert à rien en France, le mode autoconsommation est efficace pour profiter des 5,12 kWh de stockage. **1299 €**

“La SF, ce n’est pas que des effets spéciaux.”



AVATAR 3: DE FEU ET DE CENDRES
Actuellement
en salle.

LE DERNIER MOT

SIGOURNEY WEAVER

La star d'Avatar revient sur sa longue carrière, sa collaboration avec James Cameron et la magie de la science-fiction.

Vous avez joué dans *Alien*, *SOS Fantômes*, *Avatar*... et vous serez dans *The Mandalorian* en 2026. Beaucoup critiquent les grosses franchises SF, pourtant elles restent très populaires. Quelle corde sensible touchent-elles, selon vous?

Je ne parle qu'en mon nom, mais j'ai toujours été attirée par ces histoires. Mon père était producteur TV, j'ai sans doute hérité de cet instinct pour ce qui est vraiment commercial: des films que les gens veulent revoir indéfiniment. Il faut une sacrée bonne histoire, intemporelle. J'ai ressenti ça très fort pour *Alien*, même si je ne connaissais presque rien à la SF – je n'ai jamais réussi à finir *2001* (sans herbe, je bloque à mi-parcours!).

Pour moi, la science-fiction, c'est l'histoire de demain. Elle offre un immense sentiment de possibilité, surtout aujourd'hui. Beaucoup la réduisent aux effets spéciaux, mais c'est surtout une invitation à rêver d'autres mondes.

Bien sûr, quand on exploite une franchise jusqu'à l'épuisement, ça peut perdre son âme. *The Mandalorian* réussit très bien à rester dans l'univers, tout en partant dans de nouvelles directions. Et puis... traîner avec Grogg (et ses multiples versions!), c'est assez magique.

Après *Alien* et *Ripley*, on a beaucoup essayé de vous enfermer dans la case “femme forte de SF”. Comment avez-vous réussi à vous en échapper?

Il y avait une vraie volonté de me cataloguer après *Ripley*. Les studios avaient du mal à m'imaginer drôle. Ça a pris du temps. C'est vraiment *SOS Fantômes* et Ivan Reitman qui ont changé la perception.

Anecdote: pour l'audition, j'ai insisté pour montrer que je pouvais jouer “le chien”. Je me suis mise à quatre pattes sur le canapé, à jouer avec les coussins, à hurler... Ivan a éteint la caméra, horrifié: “*N'oubliez JAMAIS ça, c'est monstrueux!*” Sauf que derrière, il a appelé Harold Ramis pour modifier le scénario: Dana se transforme bel et bien en chien. Ils ne me l'ont avoué que trente ans plus tard!

Avec la technologie *performance capture* d'Avatar et la technique de James Cameron, est-ce que ça change votre façon de jouer?

C'est paradoxalement l'une des expériences les plus libératrices. On porte un justaucorps noir, un casque caméra, on est sur un plateau vide. Ça ressemble à une répétition de théâtre très libre: pas de maquillage, pas de lumière, pas de contraintes. On peut juste jouer, explorer, laisser la scène vivre. Jim filme tout et recompose ensuite avec sa “caméra magique”.

C'est l'opposé de l'idée qu'on se fait: loin d'être bridés par la technique, on est extrêmement libres. Jouer Kiri m'a permis de retrouver les émotions brutes d'une adolescente. Un vrai cadeau!

Quel est le meilleur conseil qu'on vous ait donné?

Je n'ai pas vraiment reçu le conseil parfait au bon moment. À l'école d'art dramatique, on m'a dit que je n'avais aucun talent... J'aurais eu besoin d'un bon psy bien plus tôt. J'ai eu droit à cinq séances à Yale “pour les étudiants en dépression nerveuse”, puis on m'a gentiment mise dehors. Du coup, je suis toujours en thérapie; j'essaie de rattraper le temps perdu.

Et si vous pouviez parler à la jeune Sigourney?

Je crois que je lui ferais juste un gros câlin. Sans rien dire de particulier. Elle est arrivée à New York sans attente de carrière: elle rêvait vaguement d'ouvrir une pâtisserie ou de travailler dans une banque. Du coup, elle auditionnait avec une forme d'insouciance totale. C'était sa façon de dépasser la peur: “*Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, je vais leur donner quelque chose de vivant.*” Ça l'a beaucoup aidée, étrangement.

Une règle de vie importante pour vous?

Regarder autour de soi. Comprendre que tout le monde a besoin d'être vu et entendu. Et surtout, de la gentillesse autant que possible: c'est un baume puissant. @

Interview par DAVID FEAR

GARBAGE

&

SKUNK ANANSIE



25 MAI 2026

ZENITH

PARIS LA VILLETTE

BILLETS DISPONIBLES SUR [AEGPRESENTS.FR](https://aegpresents.fr) & [RADICAL-PRODUCTION.FR](https://radical-production.fr)

AEG
PRESENTS

RADICAL
PRODUCTION

GuitarPart

RollingStone

RTL2
LE SON POP-ROCK

Marshall

PARTY ANYWHERE

BROMLEY 750
PLUS DE 40 HEURES
D'AUTONOMIE

MARSHALL.COM